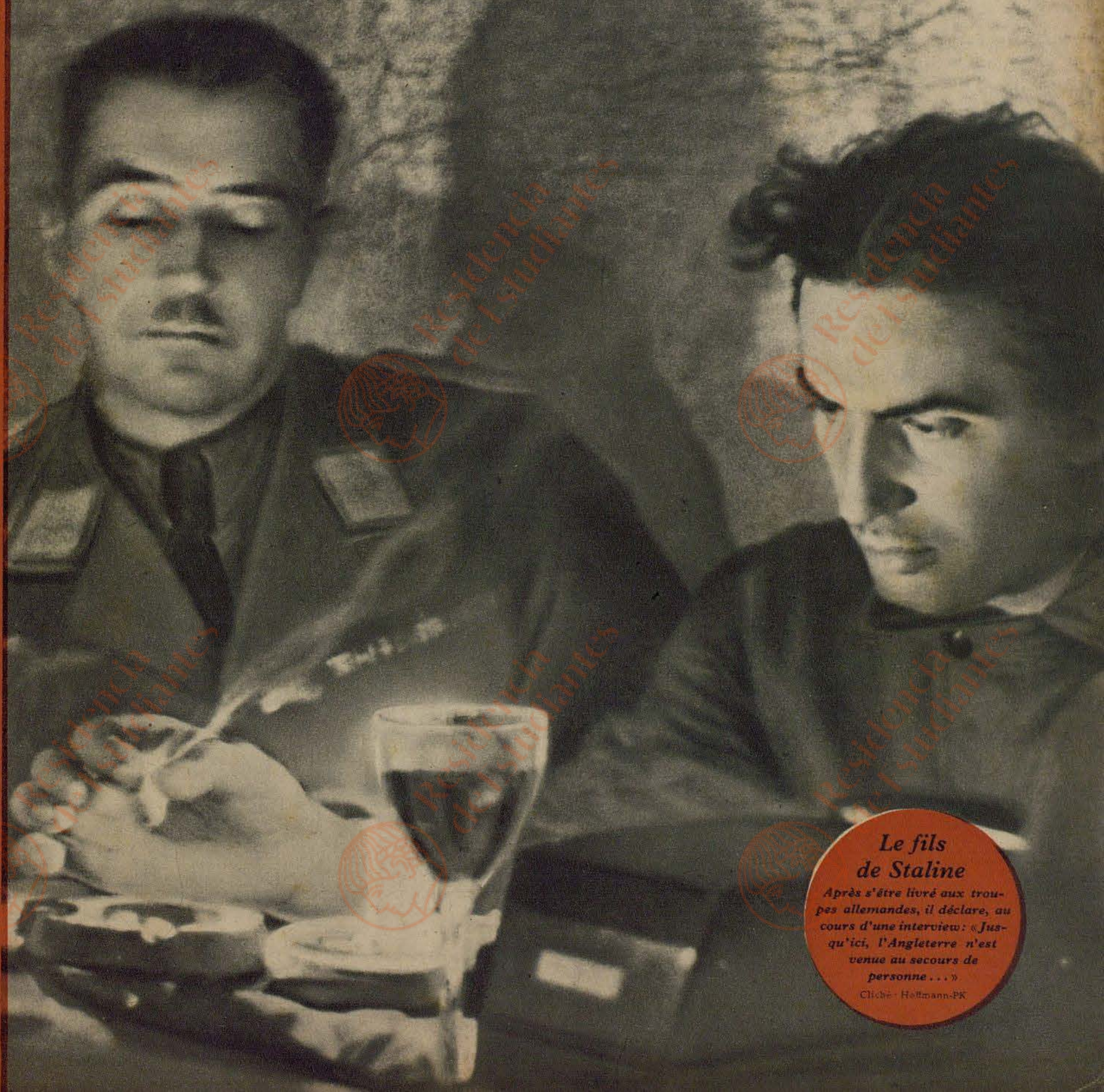


F N° 17  
3 fr.

1<sup>er</sup> NUMERO SEPT. 1941

Belgique 2 fr. / Bohême-Moravie 2.50 Kr. / Bulgarie 8 leva / Croatie 5 kounas / Danemark 50 øre / Finlande 4.50 mk / France 3 fr. / Grèce 8 drachmes / Iran 3 rials / Italie 2 Lire / Luxembourg 25 Pf.  
Norvège 45 øre / Pays-Bas 20 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 16 lei / Serbie 5 dinars / Suède 53 öre / Suisse 45 centimes / Tchécoslovaquie 2.50 cour. / Espagne 1.50 pes. / Turquie 12 kurus / Hongrie 36 Hflér

# Signal



## Le fils de Staline

Après s'être livré aux troupes allemandes, il déclare, au cours d'une interview: « Jusqu'ici, l'Angleterre n'est venue au secours de personne... »

Cliché: Hoffmann-PK



# Signal

Lisez dans le 1<sup>er</sup> numéro de Septembre

	PAGE
<b>L'Europe entre en campagne contre l'U.R.S.S.</b>	
Le fils de Staline abandonne.....	2
Une vedette motorisée des troupes d'assaut traverse le Dniester à toute allure	
Deux photos sensationnelles prises en plein combat .....	6
Goliath vaincu	
Le dessinateur de «Signal» Liska dépeint la fin dramatique d'un char géant de la Russie soviétique .....	11
Comment nous avons pris d'assaut Kichinev	
Notre correspondant de guerre Hanns Hubmann relate aux lecteurs de «Signal» les péripéties de l'attaque germano-roumaine sur la capitale en feu de la Bessarabie .....	12
A un centimètre près	
Les Stukas allemands pilonnent méthodiquement les routes du ravitaillement ennemi .....	18
Duel de chars près de Polonoje	
Le correspondant de guerre Grimm présente les photographies du duel palpitant entre un char soviétique et un char allemand .....	20
<b>Sur le théâtre d'opérations d'Afrique</b>	
La grande bataille du désert	
Extrait du journal d'un combattant allemand de Halfaya, agrémenté de croquis authentiques de la bataille de Sollum et de photographies en couleurs de la région des combats .....	7
<b>La lutte sur mer contre l'Angleterre</b>	
L'anéantissement du «Hood»	
Le sous-lieutenant (S) I. G. Schmitz, peintre de guerre, a assisté à l'agonie du plus grand vaisseau de guerre du monde; et il a peint, pour «Signal», des esquisses en couleurs dont l'authenticité est absolue .....	24
<b>Notre série d'articles militaires consacrés à la stratégie</b>	
Troisième leçon: Extermination: l'idée de Cannes.....	44
<b>Questions politiques</b>	
Vinrent les Soviets	
Reportage pris sur le vif dans les pays Baltes, libérés de la domination soviétique.....	4
<b>De l'Allemagne</b>	
Visages allemands	
Deux spécimens typiques de la création artistique de l'Allemagne en guerre .....	28
Chapeaux de Berlin pour toute l'Europe .....	32
<b>En Slovaquie</b>	
Un prêtre, chef d'Etat	
«Signal» a rendu visite au Dr. Tiso, chef de l'Etat slovaque.....	36
<b>En Turquie</b>	
«Butterfly» à la turque.....	38
<b>Dans le royaume de la science</b>	
Que se passe-t-il dans la stratosphère? .....	40
<b>Le conte de «Signal»</b>	
Les cerisiers sur la colline, d'Eric Reger .....	30
et bien d'autres illustrations, tant en noir qu'en couleur, de tout premier intérêt	

COPYRIGHT 1941 BY DEUTSCHER VERLAG, BERLIN

## Le fils de Staline abandonne

Le 16 juillet, dans une localité encerclée par les troupes allemandes, le lieutenant d'artillerie Jacques Dchugachvili, avec beaucoup d'autres soldats soviétiques, se livre aux armées du Reich. Son identité, aussi bien que la ressemblance physique, le désignent nettement comme le fils aîné du président du Conseil des commissaires du peuple, Joseph Staline. Il émet l'opinion que ce n'est plus la peine de continuer à résister: «Nous étions encerclés, une panique éclata... J'attendais en vain mes artilleurs; je partis plus loin. Je rencontrais des petits groupes, des gens de la division motorisée, du train, toutes sortes de trainards. Je n'avais pas le choix; je me joignis à eux; mais bientôt, je dus me rendre à l'évidence que nous ne pouvions plus aller nulle part, que nous étions désespérément cernés. En conséquence, je vins me rendre, et voilà tout.»

Un autre interrogatoire, mené par l'autorité militaire allemande, nous permet de nous faire une idée de ses aventures. Sa division, particulièrement renommée, luttait depuis deux semaines environ, mais il ne sait pas exactement où, quelque part aux alentours de Vitebsk. Les officiers supérieurs eux-mêmes n'avaient pas de cartes. «Tout manquait d'ordre chez nous!» Le résultat en fut un chaos éperdu. Le 7 juillet déjà, l'aviation allemande avait anéanti la majeure partie des chars. Le 7<sup>e</sup> corps soviétique tout entier s'effondra. «Sous l'action, disait Jacques Dchugachvili, des Stukas allemands, par la faute du manque de clarté des ordres supérieurs, des ordres stupides, des ordres

core moins que les soldats soviétiques dans les camps de prisonniers attaquent leurs commissaires, qu'il faut protéger ces derniers: on craint qu'ils ne soient massacrés par leurs propres hommes.

Il est complètement déconcerté, parle de la différence entre les vieux soldats de l'armée rouge et les «bleus» qui viennent d'être recrutés, et qui, en grande partie, sont analphabètes... Comme si c'était là la question, comme si ceux qui donnaient des ordres (qu'il a qualifiés d'idiots) étaient illettrés!

Une autre question ramène le lieutenant dans la voie de la saine logique: «Croyez-vous que l'Angleterre, maintenant alliée de l'U.R.S.S., que l'Angleterre, bonne conseillère, apportera jamais un concours effectif à votre pays?» Plongé dans de sombres méditations, comme on peut le voir sur la photographie ci-contre, Jacques Dchugachvili regarde devant lui. «Je ne sais pas, dit-il enfin. Selon mon opinion, jusqu'ici l'Angleterre n'est venue au secours de personne.»

Le procès-verbal du long interrogatoire de Jacques, fils de Staline, remplit 26 bonnes pages. L'homme et ce qu'il dit offrent le tableau d'un intérêt psychologique primordial à plus d'un point de vue, car Jacques Dchugachvili a été élevé à penser ce qu'on veut qu'il pense, ni plus ni moins. Encore actuellement, il essaye honnêtement de rester dans cette rigide formation d'esprit; mais le cerveau de l'homme est plus ancien que les conceptions marxistes de Moscou, et précisément la conception de la malléabilité du cerveau et de l'être hu-

13.7.41

Дорогой отец!

В военный, здоров, снова буду отлучен  
в один из офицерских лагерей в Германии  
Оправдана война  
Мне так здорово жить вместе с вами

La première lettre du prisonnier. Le fils de Staline, le lieutenant Jacques Dchugachvili, qui s'était rendu aux troupes allemandes, écrit à son père: «Cher père, je suis prisonnier, en bonne santé. Bientôt, je serai transféré dans un camp d'officiers prisonniers en Allemagne. Suis bien traité. Amitiés à tous. Jascha (Jacques).»

bêtes, des ordres idiots, pour dire plus simplement.»

Il est certain que le lieutenant Dchugachvili doit être au courant. Et maintenant, il porte un jugement apparemment bizarre dans la bouche de cet homme qui, somme toute, est le fils de Staline. Il dit qu'une formation militaire, grande ou petite, ne devrait pas avoir deux chefs. «Deux autorités égales ne font que s'irriter mutuellement, et doivent même se gêner.» On lui demande s'il sait qu'on a rendu leurs anciennes prérogatives aux commissaires politiques des troupes soviétiques; qu'ils sont, de nouveau, sur un pied d'égalité avec le commandement; qu'ils sont, tout simplement, des supérieurs. «C'est impossible», dit Dchugachvili agité. Il ne veut pas, il ne peut pas le croire; et croire en-

ainsi les pensées de Jacques Dchugachvili, soumises à des questions inaccoutumées, s'égarent de plus en plus dans un domaine de vérités dont son père ne l'a pas bercé, et qu'il n'a pas davantage jugé nécessaire, plus tard, de lui révéler.

M. Staline fils n'est point sot. Par contre, c'est un témoin probant de l'indigence spirituelle dans laquelle le bolchevisme, pendant un quart de siècle, a entraîné les jeunes gens de son empire. Beaucoup de ses questions, beaucoup de ses réponses dévoilent une certaine naïveté. D'autres témoignages encore, surtout ceux qui se basent sur ses propres observations ou sur ses propres aventures, sont tels que Staline père, quand il en prendra connaissance, sera totalement stupéfait.



« Ils sortent  
de chaque  
coin de bois

— rapporte le correspondant de guerre qui prit ces photos — des affiches blanches dans leurs mains levées, la cuillère typiquement fichée à la tige de la botte; et quand ils n'ont pas de chaussures, dans les poches de la blouse. Les affiches blanches sont des tracts allemands qui invitent les soldats soviétiques à mettre bas les armes »

Cliché: Gronefeld-PK





# Vinrent les Soviets...

... et trois pays d'Europe durent laisser là leur civilisation, leurs biens, leur vie

VOICI le tableau qui m'a le plus impressionné, au cours de ce voyage dans un pays où le système des Soviets fonctionnait encore hier : trois hommes en tenue de prisonniers, pantalons blancs, chemises blanches échancrées, visages de cire encadrés de barbes noires hirsutes, yeux noirs brillant de fanatisme. C'est ainsi qu'ils m'apparurent dans l'étroite cellule ; immobiles tous les trois depuis l'instant où la porte s'était ouverte ; immobiles depuis qu'un premier regard inquisiteur s'était posé sur eux ; immobiles dès qu'on s'était approché d'eux et dès qu'on leur avait adressé les premiers mots ; immobiles, dans l'attente de leur sort, le même qu'ils avaient réservé à des centaines d'hommes.

Trois Tchékistes oubliés et abandonnés, dans la prison centrale de Riga, au moment où commençait, avec armes et bagages, la fuite éperdue des Rouges, tirant, poussant des charrettes pleines à craquer, des véhicules de tout genre ; trois Tchékistes abandonnés par leurs amis rouges, et qu'on avait pincés avant la débandade générale, trois Tchékistes arrêtés et mis à l'ombre. Ils portaient la veste olive aux écussons bleus, la casquette bleue au large ruban rouge, l'uniforme de cette Tchèque qui répandait partout la terreur et l'effroi, aussi bien dans la rue, devant les porches des immeubles, que dans les appartements, les bureaux ou les magasins.

Ils avaient accueilli les camions chargés de prisonniers et qui franchissaient, rue de la Liberté, la porte de fer de la prison du Guépéou.

Et maintenant, ces hommes se trou-

Que serait devenue l'Europe si le bolchevisme avait atteint son but suprême : la révolution mondiale ? Que seraient devenus les hommes et les valeurs intellectuelles de notre continent, lequel est, depuis des siècles, la source de ce qui fait le prix de la vie ? L'envoyé de « Signal » est l'un des premiers journalistes qui aient pu étudier, dans les pays Baltes mêmes, la véritable nature et les méthodes des Soviets. Dans son reportage, il répond objectivement à la question qu'on se pose depuis plus de vingt ans et que la terreur des potentats moscovites avait jusqu'alors étouffée : comment les Soviets bolchevisaient-ils un pays sur lequel ils avaient fait main basse ?

vaient dans une étroite cellule, immobiles et les yeux ardents, ardents de fanatisme ou ardents d'angoisse de l'inéluctable destin que leur propre passé leur avait réservé ? Trois Tchékistes lettons... Comment en étaient-ils venus à porter l'uniforme aux écussons bleus et le képi rouge et bleu ? A la suite de l'adroite propagande que les Soviets, bien avant de franchir la frontière des pays Baltes, y avaient menée. « Dans l'Union soviétique, avec de l'ambition et de l'intelligence, n'importe qui a toutes les chances du monde d'arriver. » Qui, des ratés de la vie, ne se laisserait prendre à des promesses aussi alléchantes !... Mais quiconque en était tombé là, une fois entré au service des Soviets, se voyait pris dans l'engrenage. Dès les premiers jours du régime soviétique, on l'avait accablé de tâches telles qu'un retour n'était plus possible pour lui. Chaque mouchard était enserré dans un réseau d'espionnage politique qui paralysait tout

mouvement, toute liberté de paroles.

C'étaient trois Tchékistes entre les milliers qu'on posta un peu partout dans les pays Baltes, pour assurer la protection du système.

A quoi pouvait bien ressembler le système dont ces trois Tchékistes attendaient quelque chose, et au nom duquel on arrêta, déportait, torturait, fusillait ? Le premier voyage d'information auquel je pris part, en Russie soviétique, eut lieu dans des pays qui venaient de faire, un an durant, l'expérience du régime sous lequel plus de 180 millions d'êtres vivent depuis plus de vingt ans.

Partis de Wirballen, nous traversâmes le pays lituanien, et, franchissant le Niemenek, nous pénétrâmes en Lettonie. A Kovno, à Vilna, à Riga, dans les petits villages et les villes de province, nous abordâmes les paysans, les artisans, les industriels qui avaient vécu sous la griffe du pouvoir mos-

covite. Nous nous mîmes en quête des autorités locales, et leur posâmes les mêmes questions qu'aux braves gens des villes et des campagnes : « Comment vivait-on en régime soviétique ? Comment les Soviets ont-ils transformé ces pays en fief de leur dépendance ? Comment s'accomplit la bolchevisation des pays Baltes ? »

Les anciennes autorités avaient disparu. Il y a un an, ceux qui en eurent le temps se réfugièrent à l'étranger, n'importe où ; et ils s'étaient bien gardés d'attendre la venue des Soviets. Quant aux fonctionnaires dirigeants de l'époque prébolchevique et restés dans le pays, on les avaient déplacés : « Changement de résidence et jouissance de pension », tels étaient les termes approximatifs de la formule officielle. Si l'on pouvait faire parler les 38.000 déportés de Lituanie, les 40.000 déportés de Lettonie ! Inutile d'ajouter que les dirigeants soviétiques avaient pris la clef des champs.

Mais, en cherchant bien, on finissait par trouver des gens capables de vous renseigner : un colonel lituanien, qui s'était échappé de la prison de la Tchèque, au début de la guerre, ou bien le chef d'une association nationale lettone qui avait dû se tenir caché des semaines entières. Ou encore un directeur au ministère, déchu jusqu'à n'occuper qu'une place maigrement rétribuée, et qui se réjouissait de passer inaperçu. Ou finalement un prêtre à qui ses ouailles avaient procuré une cachette sûre. On découvrait des gens qui avaient observé pas mal de choses sous le régime bolcheviste, rassemblé des notes et des décrets, fait état de leurs expériences. On découvrait des personnes qui étaient à même de compléter les dires des citoyens et des campagnards, et de nous donner une image saisissante des événements passés. Grâce à eux, nous apprenions comment s'était bolchevisé un pays tombé aux mains des Soviets.

C'est, soi-disant, en amis que les Soviets entrèrent dans les pays Baltes. En réalité, on avait exercé une pression des plus violentes pour faire admettre le principe des garnisons soviétiques à demeure ; sous l'effet d'une nouvelle pression, de nouvelles élections avaient eu lieu : il s'agissait de constituer des assemblées législatives qui eussent sollicité de Moscou le rattachement de leurs pays respectifs à l'Union soviétique. Mais on était encore tenu à témoigner d'un reste d'égards envers les membres de ces assemblées.

Sans compter qu'on n'était pas loin de la frontière et que la plus extrême prudence s'imposait. La propagande avait fait miroiter aux yeux des paysans une élévation des prix ; elle avait promis aux ouvriers des améliorations de salaire et des conditions de travail plus satisfaisantes. On avait même réussi à noyauter l'armée, sous la fallacieuse promesse que les Soviets respecteraient strictement le régime intérieur des pays.

Ainsi les bolchevistes firent leur entrée dans les pays Baltes en proclamant : « Aucune atteinte à la pro-



Devant un portrait géant du despote de Moscou... la population des pays Baltes défilait pour « voter ». Afin de prévenir toute surprise fâcheuse, les Soviets avaient ordonné le scrutin à découvert



priété! Aucune expropriation des terres! Aucune intervention dans les affaires d'ordre intérieur! » Ce furent les mots d'ordre des troupes soviétiques qui allaient tenir garnison dans les pays Baltes. Quatre semaines plus tard, on avait fait assez de chemin pour trouver des politiciens et des députés, qui par des discours, qui dans la presse, qui en organisant des manifestations publiques, réclamèrent le rattachement direct à l'Union soviétique.

Le ver était dans le fruit; le bolchevisme s'était introduit dans la place.

#### Première étape: rien de changé en apparence

Les pays Baltes s'étaient transformés en républiques soviétiques. Mais à en juger aux apparences, leur existence continuait du même train. A la vérité, de-ci de-là surgissaient des portraits de Staline, de Lénine, de Molotov; et les façades des bâtiments publics disparaissaient sous d'immenses drapeaux soviétiques. A la vérité, des manifestations ouvrières aux affiches impressionnantes se tenaient aux carrefours. A la vérité, l'armée soviétique s'installait bien dans les casernes lituanienes et lettones. A la vérité, les généraux des pays Baltes devaient prêter le serment de l'armée soviétique, et les officiers et soldats arborer l'étoile soviétique à leurs képis. A la vérité, les dirigeants étaient mis en demeure de jouir de leur « pension » à l'intérieur de l'empire soviétique.

En revanche, la place des anciens politiciens et hommes d'Etat fut prise par d'autres Lituaniens, d'autres Lettons. Pour ne prendre qu'un exemple, à la tête de la République soviétique lettone fut placé le fameux professeur Kirchenstein, biologiste spécialisé dans la question des vitamines, et dont l'activité politique s'était résumée à faire des conférences sur l'alimentation rationnelle. Les églises existaient encore, et les fonctionnaires du parti communiste déclaraient à l'envi: « Nous avons affaire, ici, à des peuples religieux et dont les susceptibilités doivent être ménagées. Qu'ils évoluent en pleine liberté! » Des fonctionnaires lettons, des fonctionnaires lituaniens avaient été maintenus dans leurs différents services, et peu importait, somme toute, que les ministères fussent désormais baptisés commissariats du peuple; peu importait qu'on eût relevé de leurs fonctions ceux qui avaient joué un rôle, à l'armée, dans les organisations d'auto-défense ou dans la politique. Les usines continuaient à travailler et n'étaient soumises qu'à un simple droit de regard de la part de l'Etat. Les salaires avaient été majorés.

En présence de ces faits, on était en passe de se tranquilliser pour tout de bon, sinon de se réjouir du changement apporté au régime.

#### Deuxième étape: consolidation du pouvoir

On en resta là pendant les six ou huit premières semaines. Un beau jour, on découvrit les « fautes » so-disant commises par les fonctionnaires lettons ou lituaniens. L'heure était venue où il s'agissait de remplacer les pseudo-communistes du pays par des gens de Moscou, un peu plus énergiques. En s'emparant de l'appareil administratif, on avait désormais les mains libres.

Le commissariat à l'Intérieur fut, au cours de cette première étape, transformé en une officine de la Tcheka, avec cellules d'interrogatoires et chambres d'exécutions.



Cela débutait ainsi: les troupes rouges avaient à peine fait leur entrée dans le pays que les Soviets organisaient des manifestations en faveur du rattachement des Etats baltes à l'U.R.S.S.



Ils n'arboraient pas encore l'étoile des Soviets que, sur l'ordre de leurs chefs bolchevistes, les soldats lettons défilent dans les rues de Riga, hissant des portraits de Vorochilov et de Molotov: ils allaient prêter serment sur les autels de la République soviétique.

A cette époque fut promulgué le premier décret de terreur: le cours forcé du rouble. D'où une chute vertigineuse des revenus. Une comptable, par exemple, gagnait jusque-là dans les 250 latts. Elle reçut désormais 250 roubles, ce qui fait officiellement 25 marks. Son ancien traitement avait un pouvoir d'achat de 200 à 250 marks. Par contre, son nouveau traitement eut un pouvoir d'achat de 50 à 60 marks seulement. La réforme monétaire s'accompagna des premières réformes dans l'industrie et dans la marche du travail des ouvriers et des employés. Un cas typique fut celui d'une fabrique de chocolat (en Lettonie) qui reçut pour instruction très stricte de renoncer aux qualités supérieures, et de s'en tenir aux formules des fabriques soviétiques de bonbons. Puis on voulut accélérer la cadence du travail: ce qui se traduisit par un appel répété aux ouvriers de prolonger volontairement la durée de leur journée de travail jusqu'à 12 heures.

L'appareil administratif, le pouvoir militaire étaient complètement aux mains des Soviets. On pouvait jeter le masque.

#### Troisième étape: nationalisation

Cela commença par les établissements d'enseignement supérieur et par les écoles. Les universités furent do-

tées, du jour au lendemain, d'un double appareil administratif: le corps d'enseignement et, en outre, l'administration du Parti qui, avec ses commissaires, sous le couvert d'un enseignement politique, s'introduisit dans chaque faculté, chaque cours, chaque laboratoire. Les écoles et universités eurent un nouveau programme de cours. De nouvelles disciplines: histoire du communisme, histoire du marxisme, et ainsi de suite. Dans les simples écoles, évidemment, les choses n'allèrent pas toutes seules. Les manuels lettons et lituaniens n'étaient plus utilisables. Et de nouveaux livres, il n'y en avait point. Résultat: le professeur se livra à un enseignement oral, en s'aidant de manuels soviétiques. Et un programme d'enseignement complet: « En cinq ans, tout jeune Letton, tout jeune Lituaniens doit avoir terminé ses études secondaires. » La réalisation de ce programme était d'une simplicité enfantine: d'un coup de baguette, un décret métamorphosa toutes les écoles primaires en « établissements secondaires à enseignement restreint ».

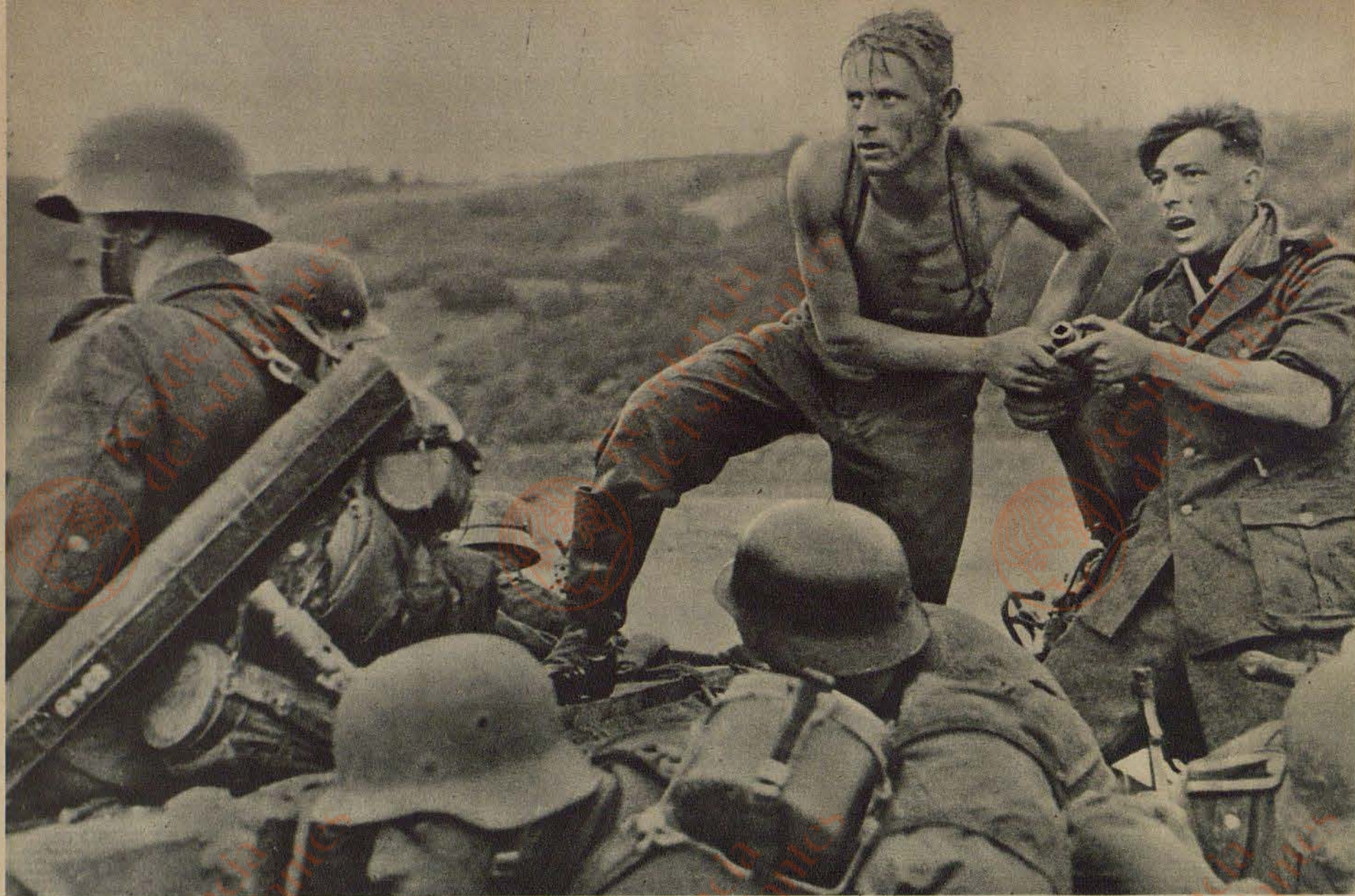
Automne 1940. Promulgation d'un nouveau décret: toutes les fabriques, toutes les sociétés commerciales réalisant un certain chiffre d'affaires seront immédiatement nationalisées. Un frisson d'effroi parcourut en Lituanie et en Lettonie le monde des affaires le

matin où ce décret parut. Et, ce même matin, les commissaires soviétiques posaient, déjà, le pied dans les entreprises. On procéda à l'inventaire dans chaque usine, dans chaque établissement important, et l'on expropria. Les comptes en banque de ces exploitations furent bloqués. Mais les ci-devant possédants furent mis en demeure de payer toutes les créances, tous les impôts, de payer tout, et tout de suite. Second frisson de terreur, nouveau soubresaut des classes possédantes baltes. Là-dessus, une vague de ventes aux enchères, sous la contrainte des commissaires-priseurs exigeant que les meubles et tous les biens personnels soient vendus à bas prix; et l'argent qui servira à payer les impôts est ainsi extorqué.

Mais les Soviets ont su préparer les voies. A en croire la version officielle, seuls les possédants auraient été expropriés. Et comme une vive agitation s'empare des gens de la plaine, partisans du droit de propriété, que l'hivernage a ses nécessités, on lance un appel vibrant aux paysans: « La culture des champs est plus urgente que jamais! La culture doit se faire selon les prescriptions du plan officiel. Qui sème, récoltera! Et une culture convenable des champs porte sa récompense en elle-même... »

Suite page 34





**Une vedette motorisée des troupes d'assaut  
traverse le Dniester à toute allure ...**

... C'est la première, que suivront bien d'autres. Sous la grêle des obus, le chef d'embarcation maintient de toute sa force, plongé dans l'eau limoneuse du large fleuve, son moteur à godille. Muscles tendus, les hommes ont l'œil rivé sur l'objectif :

l'angle mort sous la pente rapide de la rive ennemie; c'est là que cessera la tension nerveuse des fantassins courageux et qu'ellera place à leur fureur guerrière; car, de l'autre côté de l'eau se dresse la ligne Staline de l'Ukraine

Clichés: Hackl-Ph



Malgré leur supériorité numérique, les agresseurs anglais ne purent briser le mur d'acier des chars allemands, au cours de la bataille, dans le triangle Bardia - Sollum - Capuzzo. Le front allemand tint ferme,

et le général Rommel lança, dès le second jour de la bataille, une contre-attaque sous la vigueur de laquelle les défenseurs britanniques, éprouvant des pertes considérables, furent obligés de se retirer.

# La grande bataille du désert

Extrait du journal  
d'un combattant allemand de Halfaya

*Passe de Halfaya, le 14 juin 1941*

UNE trainée de poussière, partie de Sollum, fonce à toute vitesse vers notre hauteur. C'est un motocycliste qui en met un coup. Quelques minutes plus tard, il est chez le commandant : différents vols de reconnaissance ont, ces jours-ci, fait repérer d'importantes forces britanniques en train de se concentrer face à notre position. Il s'agit de redoubler de prudence.

La chaleur oppressante se relâche enfin quelque peu. Et nous voici jusqu'à un certain point débarrassés des mouches qui nous ont presque dévorés. C'est peine perdue que de vouloir engager le combat contre ces importunes. Dernièrement, rien que dans ma tente, nous en avons envoyé une centaine « ad patres », puis il a fallu y renoncer. A la fin, nous nous étions rendus à la triste évidence que, pour tout résultat, le nombre de nos enne-

La terreur des voitures blindées anglaises. A toute allure, le tracteur amène un canon lourd allemand à sa position de batterie



Fort-Capuzzo, la position-clé de l'ouest, fut, dans la bataille du 15 au 18 juin, la place où la lutte fut la plus acharnée

La passe de Halfaya. Un seul bataillon d'infanterie allemande l'a défendue contre la supériorité numérique écrasante des Anglais

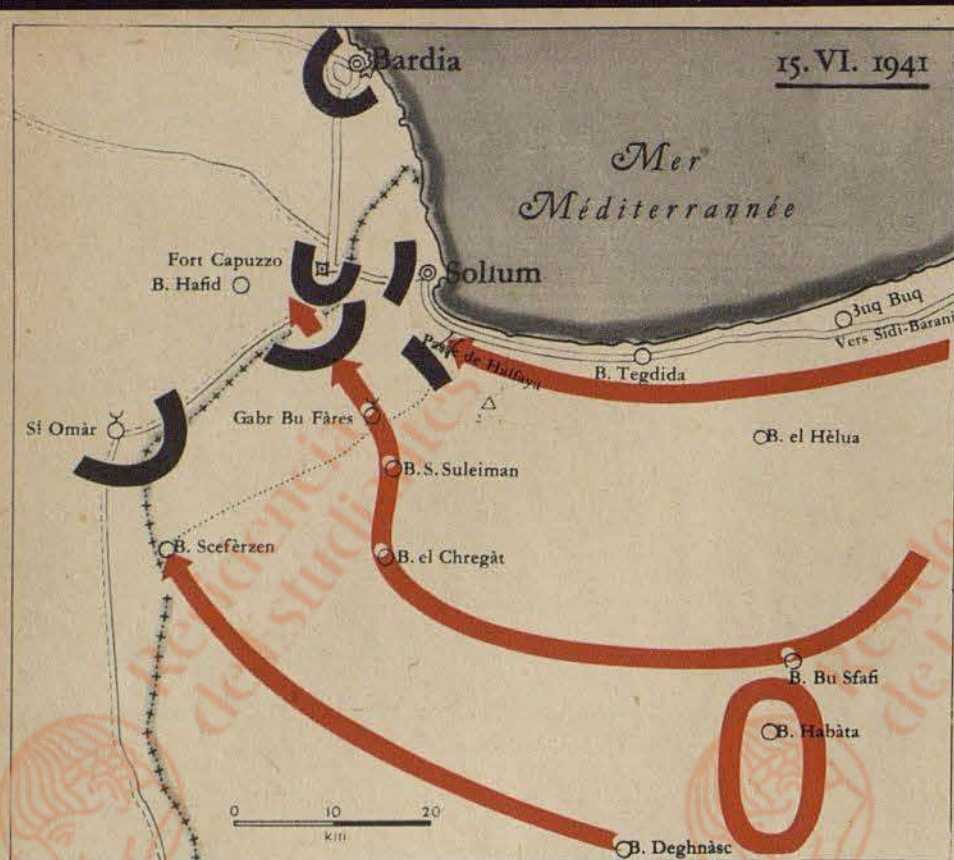


Un des 249. La tourelle brisée par les obus, le blindage déchiqueté, voilà comment, après la victoire allemande, on a pu voir, abandonnés sur les champs de bataille, les « Mark II », chars blindés anglais des plus modernes, employés pour la première fois. Clichés Moosmüller PK

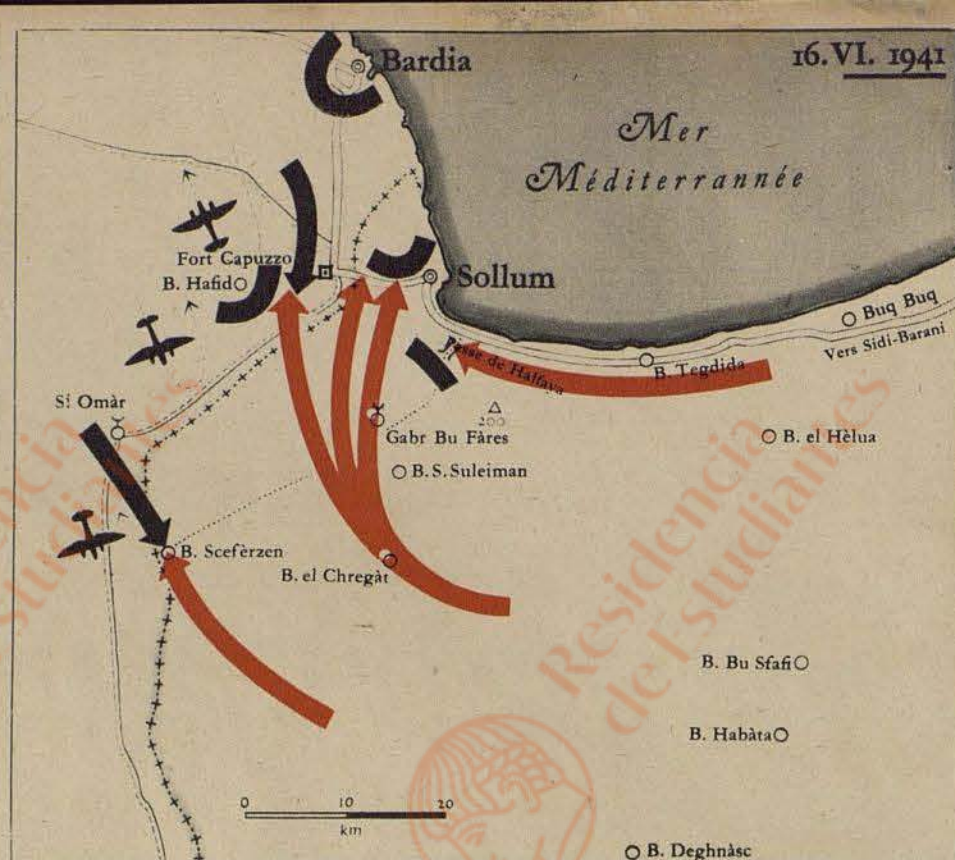
Entre le 15 et le 18 juin 1941, l'Angleterre a tenté une attaque aux abords de Sollum. Le combat s'est terminé, pour elle, par la perte de 249 chars d'assaut, 10 pièces de canons et bien d'autre matériel de guerre, et par la victoire des défenseurs germano-italiens. L'agresseur s'est retiré précipitamment sur ses positions de départ.



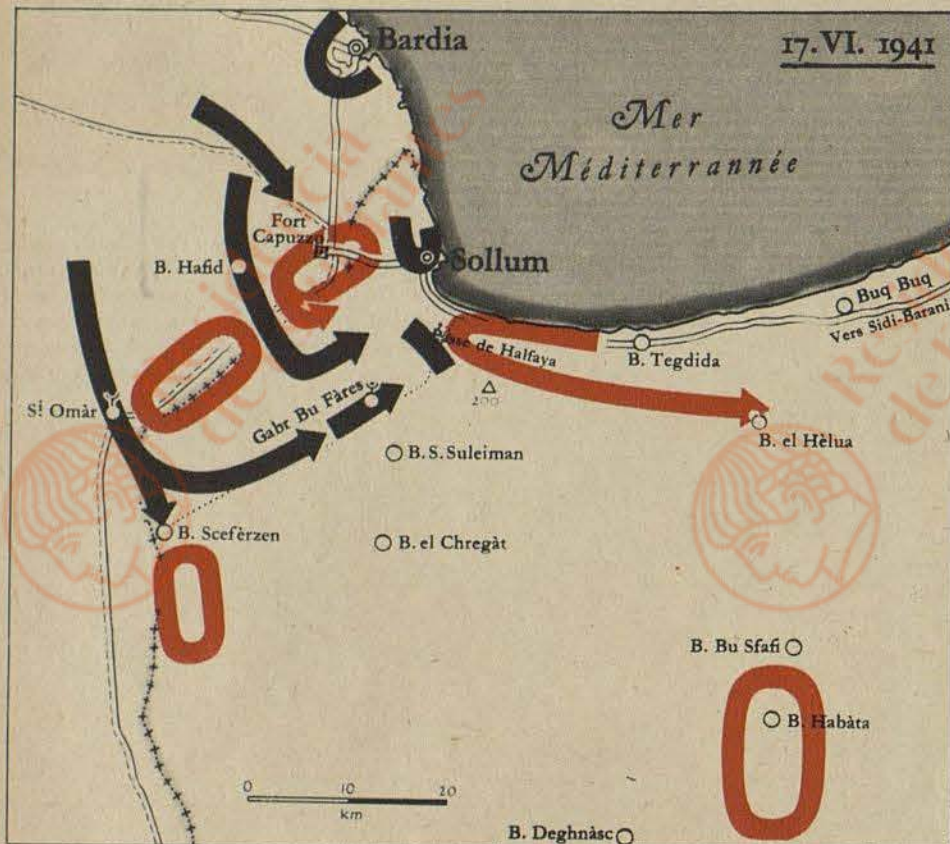




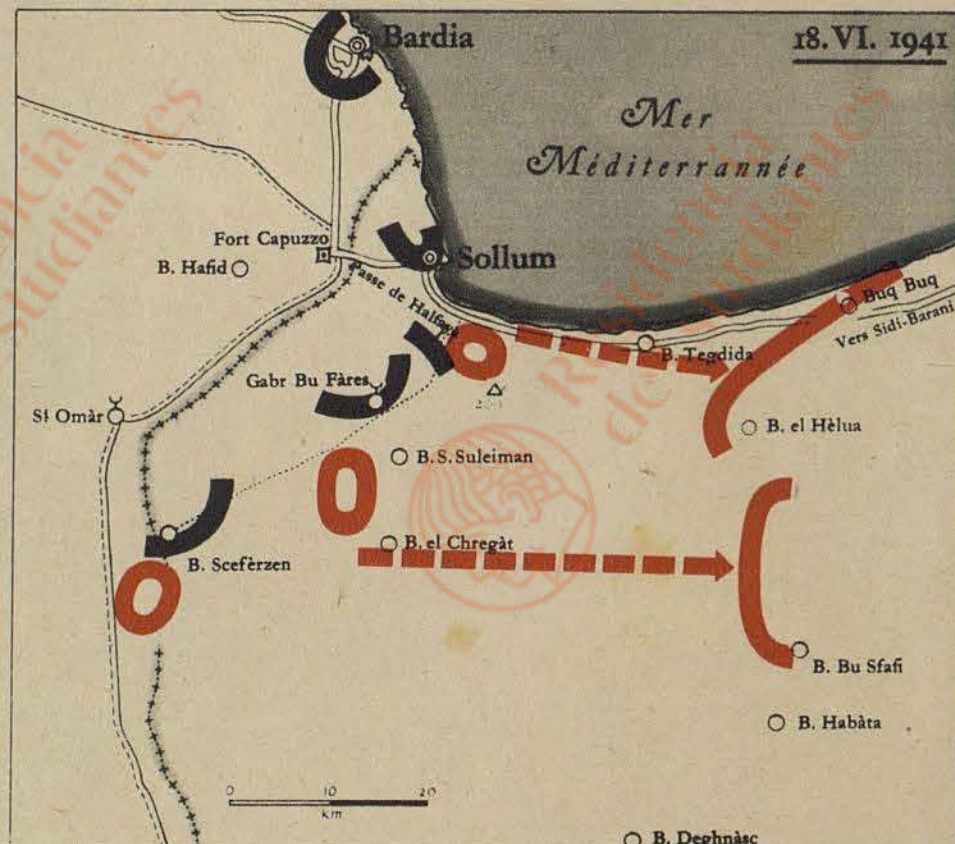
**L'attaque anglaise.** Après plusieurs journées de marche, les unités motorisées anglaises arrivent à leurs bases de départ. Parmi elles se trouvent les nouveaux chars de 32 tonnes, du type « Mark II », blindés jusqu'aux chenilles de plaques d'acier de 80 mm. Trois masses de manœuvre (couleur rouge) sont dirigées sur la passe de Halfaya qui commande la route de Sollum, en direction de Capuzzo, vers Bardia et Sidi-Omar, sur le flanc droit du front germano-italien d'Afrique du Nord. La mission commune des trois groupes d'attaque était d'enfoncer les positions allemandes et italiennes (couleur noire) et de délivrer les troupes anglaises enfermées dans Tobrouk.



**La résistance allemande à l'attaque de Halfaya** décida de l'issue de la bataille. Un bataillon d'infanterie allemande de toute son énergie défendit le défilé contre les unités motorisées et l'infanterie anglaises qui s'élançaient à l'assaut. Le détachement anglais qui, sur la route de la côte, attendait le succès de cette percée, n'arrivait pas à se frayer un chemin. Les chars britanniques des groupes du centre avançaient jusqu'à Fort-Capuzzo ; mais les réserves sur la route de Sollum se faisaient attendre. Après bien de pénibles détours, on les ravitaillait en essence et en munitions.



**La tentative d'encerclement du général Rommel** aboutit à la défaite anglaise. Une contre-attaque audacieuse des chars allemands brise les lignes anglaises entre Sidi-Omar, Fort-Capuzzo et Sollum. Elle menace de couper les Anglais de leurs bases. Le général Wawell s'aperçoit à temps de la manœuvre et ordonne la retraite qui lui a coûté la majeure partie de ses chars.



Revenus sur leurs positions de départ. L'attaque anglaise dans le triangle de Bardia - Sollum - Capuzzo n'avait abouti qu'à un succès temporaire des unités d'attaque, au centre ; elle s'est effondrée totalement. Le corps d'Afrique allemand a gagné la bataille du désert, et à l'issue des combats il s'enfonça plus profondément encore au cœur de l'Egypte. Croquis de Seeland.

mis n'avait fait qu'augmenter. Seule la moustiquaire est de quelque secours, et, de jour, la voilette.

Ce pays, qui se joue de vous pendant le jour, est encore plus trompeur la nuit. Sous le soleil étincelant, on vit le mirage de palmeraies engageantes ; et sous le ciel nocturne, des bruits mystérieux se font entendre, laissant le champ libre à cent suppositions et à cent interprétations.

Des tentes part le bruit de respirations régulières. Les dormeurs savent que d'autres veillent sur leur sommeil. Mais prêts, nous le sommes tous.

#### 15 juin

Mon chauffeur se précipite sous ma tente : « Mon lieutenant, ça barde ! »

Les Tommies sont là. Cette fois, je n'ai plus qu'à remettre mon journal à des temps meilleurs...

Le soir est venu. L'événement occupe tous les esprits, toutes les mains. Vite un quartier de citron dans la bouche. Chaque homme doit travailler comme quatre. L'Anglais nous serre de près. La suite à demain.

#### 16 juin

Je n'ai pas dormi de toute la nuit. Une chaleur accablante. Tommy semble avoir cerné notre position. Notre convoi de ravitaillement n'est pas arrivé aujourd'hui. Serait-il tombé dans les pattes des Britanniques ? Heureusement que nous sommes approvisionnés

pour longtemps de « dragées explosives » de tous calibres.

Message radio du corps d'armée : tenir coûte que coûte !

Nous en faisons le serment à notre Rommel. Même sans message, nous aurions tenu jusqu'au dernier. S'il arrivait aux Britanniques de s'emparer de cette position, — et ils ne l'ont pas encore ! — ils n'y trouveraient plus un soldat vivant.

Ce journal s'écrit désormais « à la mitrailleuse » !

#### 17 juin

Ce qui paraissait quasi impossible s'est réalisé : tous tant qu'ils sont, Anglais, Australiens, Hindous, Néo-Zélan-

dais s'y sont cassé les dents. Le morceau était vraiment trop dur. Nous avons gagné la bataille !

Vivement une gorgée d'eau chaude ! Vrai, cela fait du bien où cela passe ! Et maintenant, au lit, mais pour une heure seulement.

#### 18 juin

On déblaye le champ de bataille. Jusqu'à présent, nous comptons près de 200 tanks britanniques détruits. Et ce n'est pas tout. Les morts sont enterrés dans le sable, les prisonniers conduits vers l'Ouest.

Nous avons peine à concevoir la chose. Le Tommy se rend-il compte de

Suite page 43





#### Entre la Libye et l'Égypte

Une ceinture d'environ 1.000 kilomètres de largeur, sans chemins ni routes d'aucune sorte, le désert de Libye, s'étend entre les grands centres de Libye et d'Égypte. A deux endroits seulement, autour de l'oasis de Sive-Djaraboub, et 200 kilomètres plus au nord, à Sollum, sur la côte méditerranéenne, le terrain se prête à des opérations militaires de quelque importance. Les Anglais avaient fait de Sollum un puissant fort; ils avaient également fortifié sa baie, qui atteint les monts granitiques du désert. Sollum avait ainsi l'importance d'un petit Gibraltar



**Le vainqueur sans «l'expérience du bled».** Le général Rommel, Commandant en chef du Corps Africain allemand, visite le champ de bataille de Sollum, accompagné des officiers de son état-major. Les experts militaires anglais avaient prédit une victoire rapide sur l'adversaire au général Wavell (envoyé depuis par Churchill, aux Indes, en guise de pénitence): le général Rommel aurait, paraît-il, manqué de toute expérience du bled

**Un bain rafraîchissant après l'ardente bataille.** Les contre-attaques des tanks allemands au cours de la bataille de Sollum, qui causa tant de pertes aux Anglais, furent menées par des températures de 50° de chaleur. Après la retraite de l'ennemi, les équipages des tanks allemands se rafraîchissent dans l'onde de la Méditerranée. Clichés: Moosmüller (F.-.)

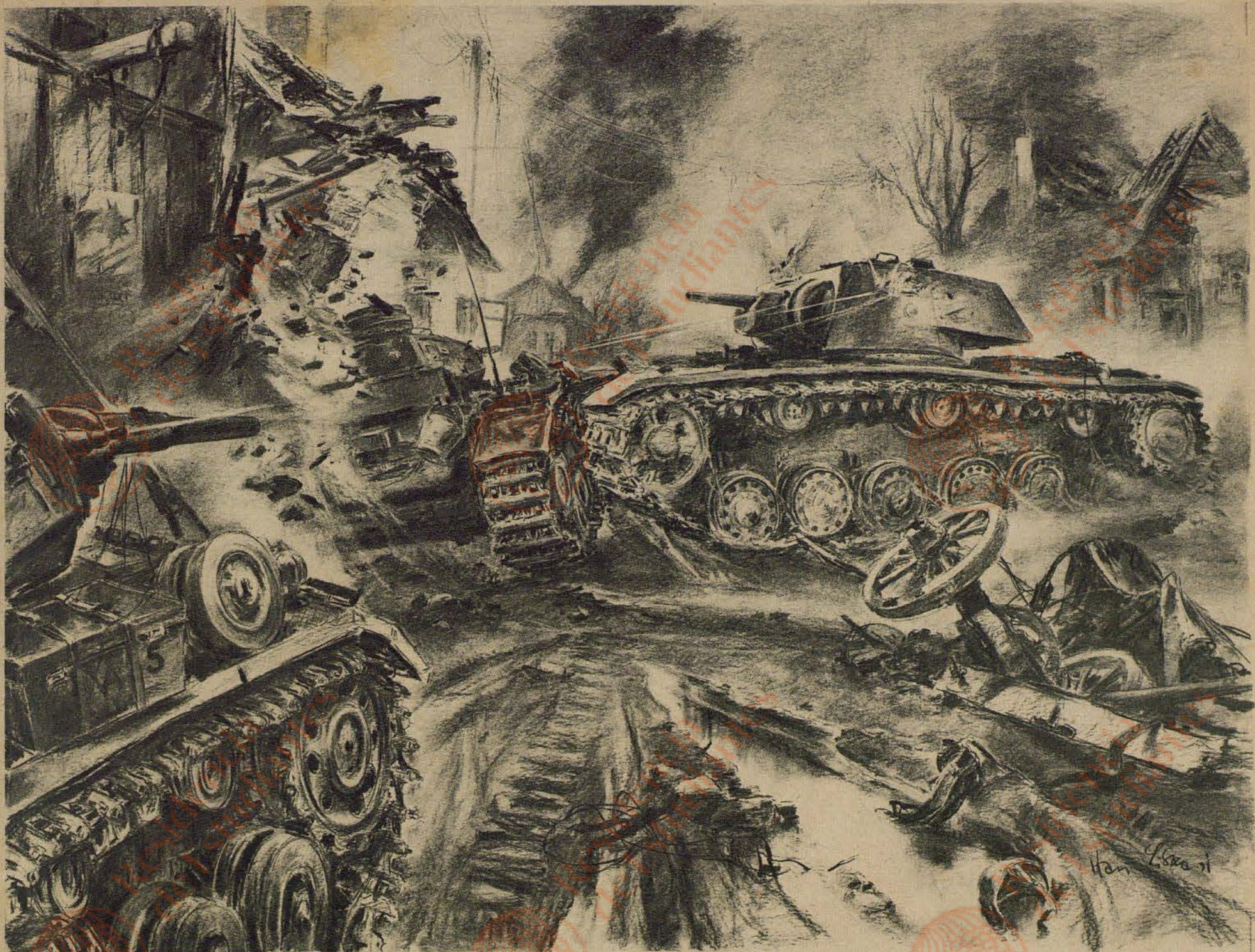




**En avant au cœur de l'U. R. S. S.**

La grande bataille de Biélostok et celle de Minsk ont été victorieusement terminées ; à présent, les points d'avant-garde de la cavalerie allemande, bien en avant de l'infanterie, repoussent l'ennemi. Cliché Gronefeld (PK)





« A une vitesse incroyable, avec une force presque inimaginable, un colosse sombre débouche précipitamment d'un sentier latéral. C'est un char soviétique de 52 tonnes, du dernier modèle, et l'équipage, totalement confiant en la force irrésistible qu'il gouverne, tente une action redoutable; avant qu'on ait pu, chez nous, deviner l'intention des Rouges, le Goliath d'acier a accroché le premier de nos chars lourds et l'a poussé dans une habitation qui s'écroule avec fracas. Tout cela s'est passé en quelques secondes seulement; mais elles ont suffi à rendre à l'équipage du tank allemand qui suit sang-froid et initiative. Au vacarme étourdissant de la maison qui s'effondre, au grondement rythmé des moteurs en marche, se mêle le tac-tac des mitrailleuses de notre deuxième char qui tire sur les lentes de visée du Goliath soviétique. La vue bouchée, le tank russe est presque aveugle. L'équipage ne peut plus s'orienter. Lourdemment, le colosse rampe quelques mètres en avant. Titubant, il vire de bord, reprend sa progression, traverse deux autres maisons dont les débris pèsent sur lui comme une armure de pierres et lui masquent complètement le chemin. La fin de la tragédie approche... »

# Goliath vaincu

Reportage d'un correspondant de guerre en Russie soviétique

«... Traçant au sol sa piste mortelle, le géant d'acier se précipite dans un marais où il s'embourbe piteusement. Un véritable Goliath vaincu, et dont les hommes n'ont plus que la ressource de se rendre » Dessin: Liska-PK. Cliché: Arthur Grimm-PK.





# Comment nous avons pris d'assaut Kichinev

Notre correspondant de guerre  
Hubmann (PK) relate aux lec-  
teurs de «Signal» les péripéties  
de l'attaque germano-roumaine  
sur la capitale en feu de la  
Bessarabie

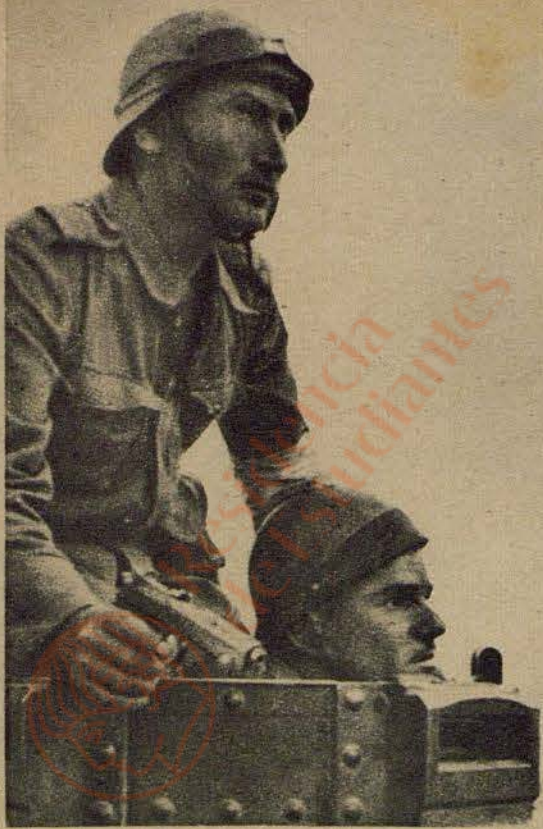
Voici ce que dit notre correspondant: «A huit  
kilomètres de Kichinev, un panache de fumée,  
d'un noir menaçant, s'élève vers le ciel; la  
capitale flambe, pendant que la tête des trou-  
pes que j'accompagne pénètre dans un village  
que les Russes viennent d'évacuer. On nous  
accueille aux cris de: «Vive Hitler!», on  
pousse des hurrahs, on nous baise les mains.  
C'est une embrassade générale.»

## «Je suis un aviateur allemand!»

«Un jeune paysan sort d'une ferme et se pré-  
cipite à notre rencontre: «Salut, camarades!  
Vous voilà enfin!»... Il se fait reconnaître:  
c'est un adjudant-chef allemand, l'aviateur  
d'un Stuka qui, éloigné de 80 kilomètres des  
troupes allemandes, dut atterrir en territoire  
russe. Il brûla son avion et se réfugia dans les  
bois. Après trois jours d'une marche haras-  
sante en direction du front allemand, il fit la  
rencontre d'un couple de paysans roumains.  
L'homme parlait un peu d'allemand qu'il  
avait appris durant la guerre mondiale. La  
femme apporta à l'aviateur allemand, au  
lieu même où il était caché, tout ce dont il  
avait besoin: vivres, boissons, vêtements.»

«Tout en fumant sa première cigarette, il raconte ses aventures. A côté  
de lui est assis le capitaine d'une compagnie roumaine de propagande.»



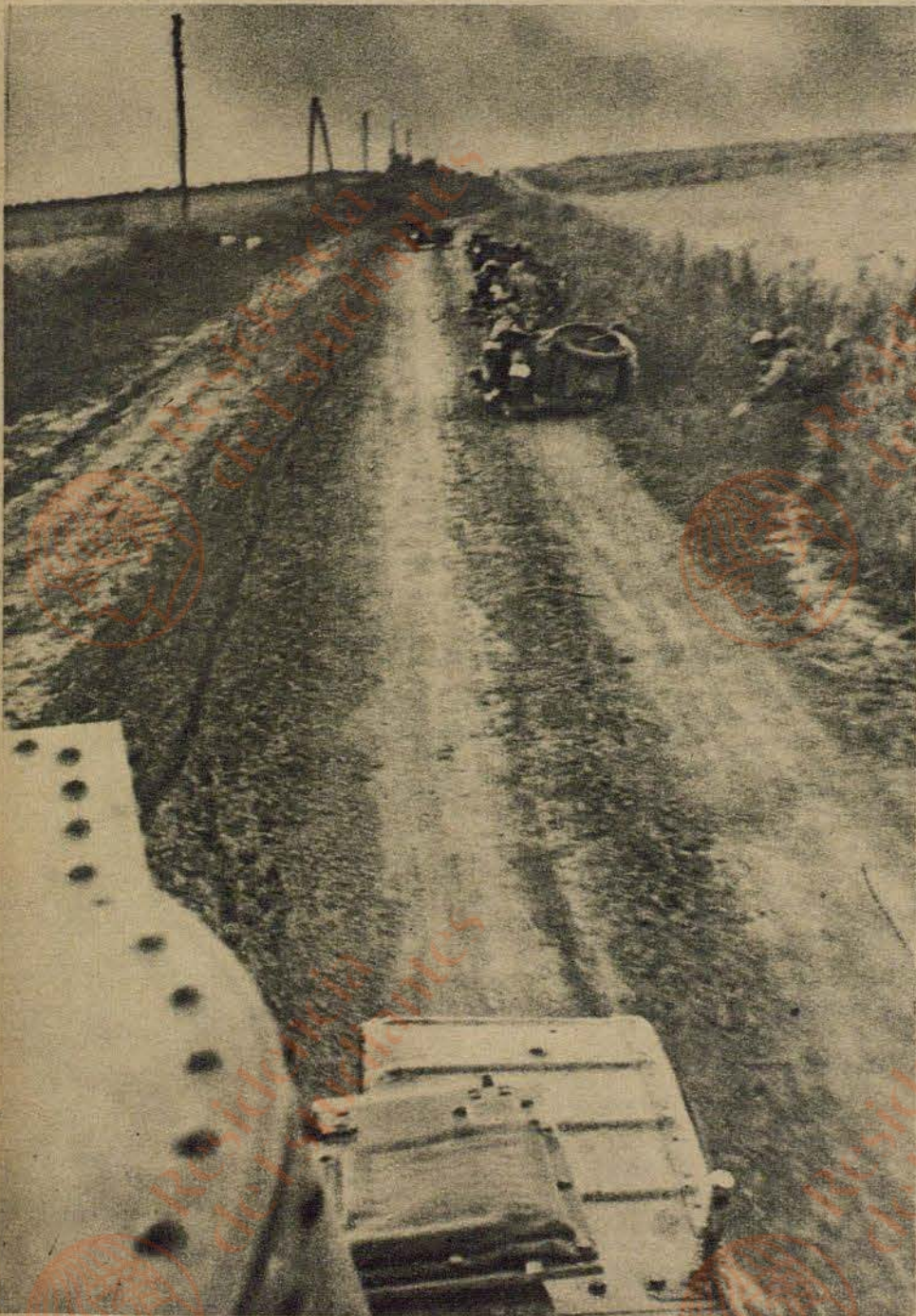


« Les équipages des chars de combat roumains, qui sont en tête, attendent avec impatience l'ordre d'attaquer. »



### A quatre kilomètres de la capitale

« A l'avant-garde, le commandant, de sa voiture, demande aux civils des renseignements sur la position des troupes soviétiques. Il décide de faire explorer le terrain par des voltigeurs motocyclistes et des chars. On me permet d'en être et même de monter dans le tank du premier échelon. »



« En tête, quelques motos; derrière nous, un second char et plusieurs autres motocyclistes. C'est dans cette formation que nous gravissons la colline. Peu avant le sommet, nous sommes accueillis par un feu d'enfer. L'artillerie soviétique avait déjà réglé son tir sur la route, sans compter les canons antichars qui martelaient nos chars, et les mitrailleuses qui tiraient sur les voltigeurs. Rapides comme l'éclair, ces derniers avaient mis pied à terre, et ils répondirent aussitôt au tir. Notre tank filait à toute vitesse vers l'avant, s'arrêtant néanmoins à tout instant pour tirer sur l'artillerie antichar, laquelle nous manquait, le plus souvent, mais de peu. Elle parvint toutefois à nous atteindre assez durement. A cent mètres de là, notre tank fut arrêté par un coup en plein, particulièrement sérieux. Nous nous préparions au combat corps à corps, quand l'artillerie soviétique se retira, pensant que nous étions suivis d'un nombre considérable de tanks. »



« Dans la nuit qui tombait, les voltigeurs roumains, à droite et à gauche, nettoyaient le terrain des ennemis qui s'y trouvaient encore. »

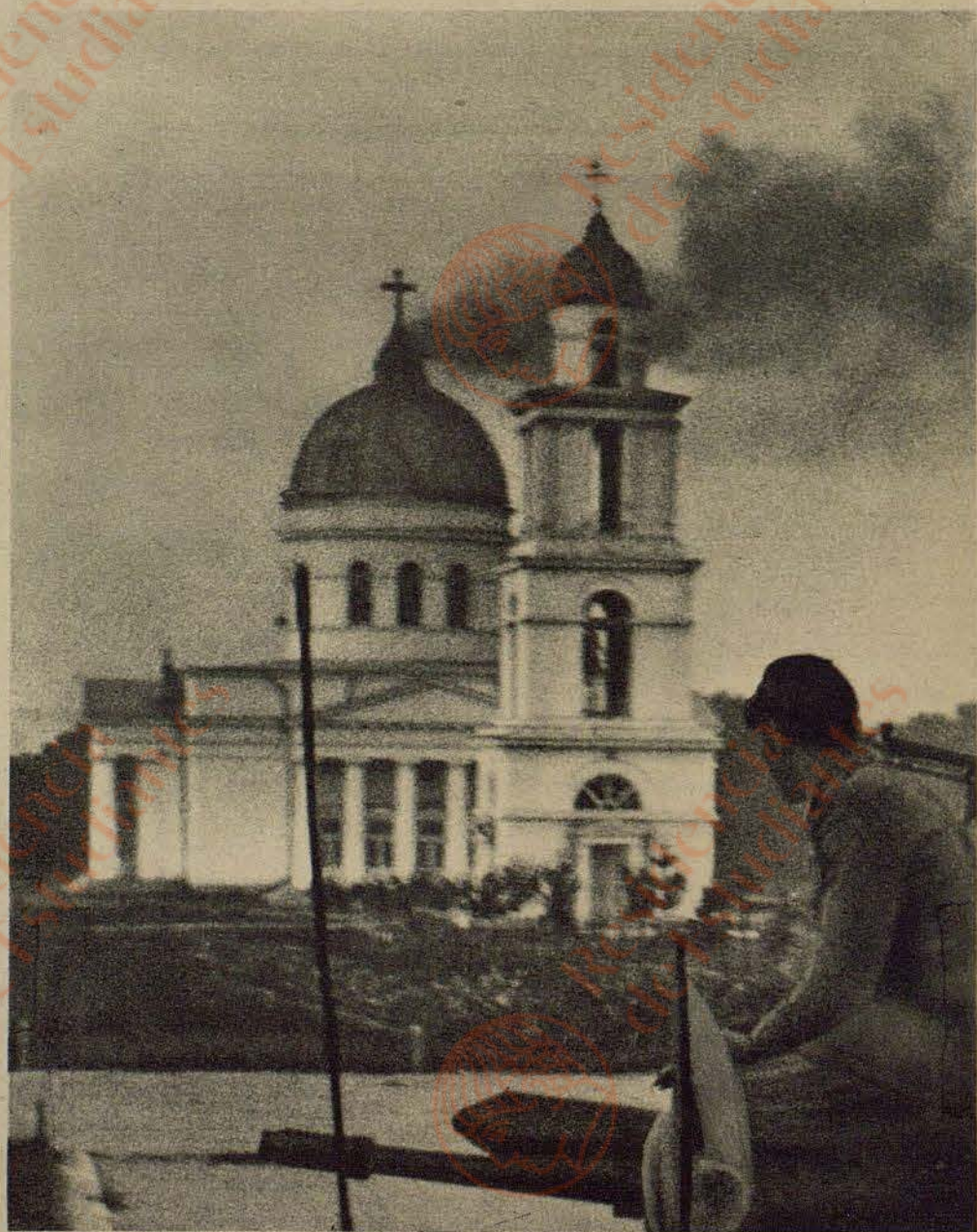
« Devant nous, la ville était embrasée par l'incendie. Mes camarades roumains et moi, au cours de la nuit, prîmes, près d'une source, un court repos. »







« Le matin suivant, nous avions conquis rapidement et définitivement la crête, et les voltigeurs roumains nettoyaient les champs des derniers éléments soviétiques encore présents dans les parages. Sous nos pieds, la capitale bessarabienne est en cendres. Toutes les maisons ont sauté, toutes sont incendiées. Par la suite, je n'ai vu qu'un immeuble encore indemne : l'hôtel de ville, où l'état-major s'est tenu jusqu'au bout. Quant au reste de la ville de 120.000 âmes, tout était détruit ; les habitants avaient été entraînés à l'intérieur du pays ou s'étaient enfuis dans les champs. »



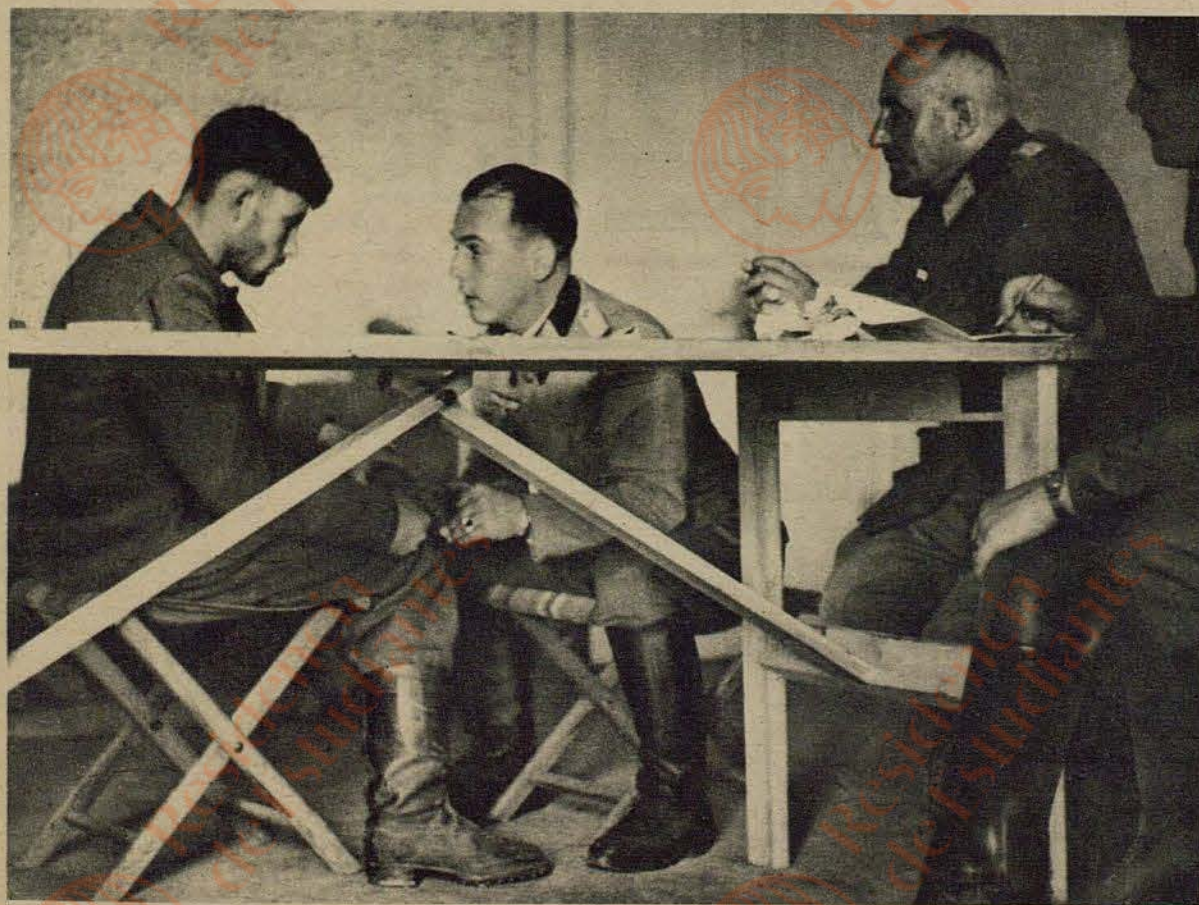
« L'attaque définitive de Kichinev fut menée en même temps par l'infanterie allemande, du nord-ouest, et par les chars roumains, du nord et du nord-est. Après des engagements d'avant-gardes, les troupes allemandes et ...

... les tanks roumains entrèrent simultanément à Kichinev. La belle cathédrale orthodoxe elle-même était en flammes. »





« Une batterie lourde motorisée, qui avait tenté d'échapper à l'étreinte des troupes germano-roumaines, fut saisie au passage, au milieu de la ville, et vint grossir le butin. » Photo: PK. Hanns Hubmann



### Après le combat, l'ordre se rétablit

« En ville, plus un coup de feu. A une table grossièrement équarrie, on interroge un parachutiste soviétique. Il était vêtu en aviateur allemand, sans insigne ni passe-poil, toutefois, et il devait se livrer à des actes de sabotage et d'espionnage. Quatre camarades avaient sauté avec lui et, comme lui, portaient les uniformes d'aviateurs allemands prisonniers. Mais au cours de leur descente, tous avaient été abattus, sauf celui qui se tenait devant nous. »

« Ces cinq hommes ont été débusqués de leur repaire, dans Kichinev en flammes. Celui qu'on voit au premier plan est un franc-tireur juif; le second, ses papiers en témoignent, était au service de la Guépéou. Celui du milieu, commissaire des Soviats aux armées, communiste fanatique et convaincu, était en civil au moment où il fut capturé. Leur règne est terminé. A travers les ruines de la capitale bessarabienne, les troupes alliées s'avancent à la poursuite de l'ennemi en retraite. »







## Routes soviétiques...

Qu'est-ce que c'est? Une motocyclette allemande a failli rester dans les marais sans fond d'une «rue» soviétique. De ses mains infatigables, le conducteur essaye de donner à sa machine une physionomie possible, en la débarrassant du limon qui la recouvre



Quand rien ne tire plus, il faut pousser. Six soldats dégagent leur véhicule du sable où il s'était englouti

Clichés:  
Beissel-PK  
Zschäkel-PK  
Naegle-PK  
Wetterau-PK

Quand la moto se transforme en «moulin à sable», l'accélérateur même n'y peut rien. Seuls les bras d'un homme fort peuvent remédier à la situation.



A une profondeur d'un demi-mètre, la voiture s'est enfoncée dans la boue. Le conducteur accélère pour éviter l'enlèvement complet





**Le serpent de feu.** Des éclaireurs ont signalé un train de marchandises apportant du matériel de renfort au front soviétique. Des Stukas grimpent au ciel et découvrent le convoi ennemi dans le carré indiqué sur le plan. Avec une précision presque invraisemblable, ils l'incendient

## A un centimètre près !

La Luftwaffe pilonne méthodiquement les routes du ravitaillement ennemi !



Des flammes, de la fumée, des explosions, visibles de très loin, témoignent de la précision de l'attaque des aviateurs allemands. C'est en vain que le commandement de l'armée soviétique attendra munitions et essence pour ses unités motorisées. Comme l'annonce le communiqué allemand, toutes les routes du ravitaillement ennemi sont systématiquement détruites

**Le carré d'acier.** D'une bombe, le Stuka a déplacé les rails d'un chemin de fer soviétique. On dirait un dessin géométrique, fait au compas et à la règle. Encore une fois ici se manifeste la précision absolue de l'aviation allemande Clichés: Winter-PK.





# DEUTSCHE BANK

Behrenstraße 9-13 · SIÈGE SOCIAL BERLIN · Mauerstraße 25-32  
489 Succursales et Agences



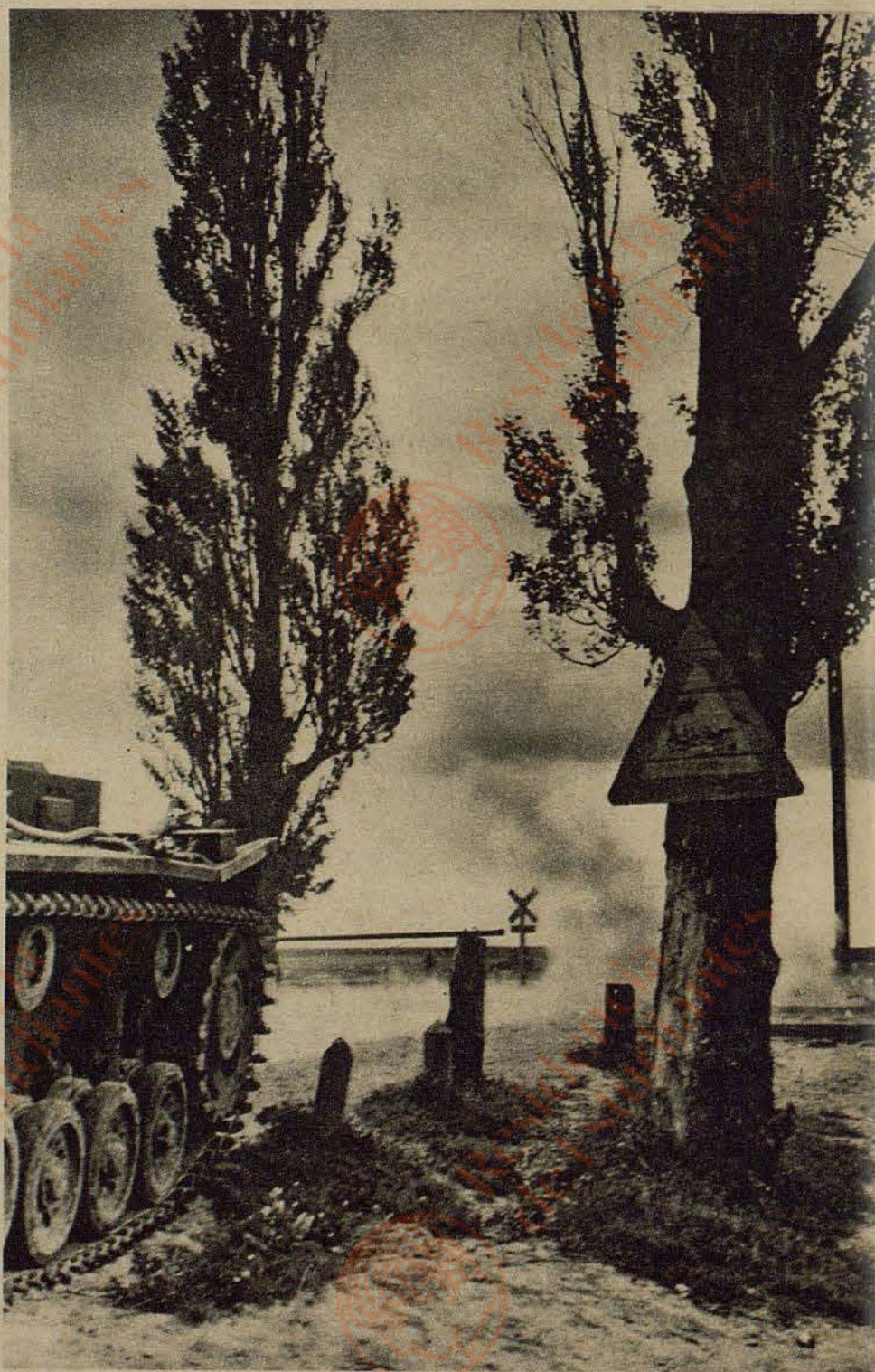
**Toutes opérations bancaires**

Financement de transactions d'exportation et d'importation



# Duel entre chars de combat près de Polonnoje

La guerre en Russie soviétique est, pour une bonne part, une lutte entre troupes blindées. On y assiste non seulement à de grandes batailles entre armées blindées, mais, aussi à des duels, lorsque deux chars de combat se rencontrent dans les vastes plaines. Notre correspondant de guerre, Arthur Grimm, (P.K.) a pu assister à l'un de ces duels sur la ligne de chemin de fer de Polonnoje à Novo Miropol. Il en a photographié les péripéties d'un troisième char de combat. Les vues qu'il a prises reproduisent avec la précision d'un film les détails de ce bref combat à mort. Des centaines de duels de ce genre se sont déroulés sur le front de l'est en juillet 1941



« Au moment de franchir la ligne, au cours d'une reconnaissance, nous découvrons à 200 m. devant nous un char de combat soviétique qui ne nous a évidemment pas encore aperçus. Pendant que notre premier char stoppe pour se préparer au combat, je prends mon appareil pour photographier de notre deuxième char les péripéties du duel qui va commencer »

« Le premier coup tonne à travers la plaine. Les camarades du premier char se sont avancés et engagent le duel. Avant que nous ayons pu constater l'effet du coup...





...une deuxième salve part. Un épais nuage de poussière nous cache la vue. L'ennemi réplique, mais son tir est court, »



« Le troisième coup part. Cette fois, pas de nuage de poussière, mais la fumée sort du char ennemi. Le coup a porté. »

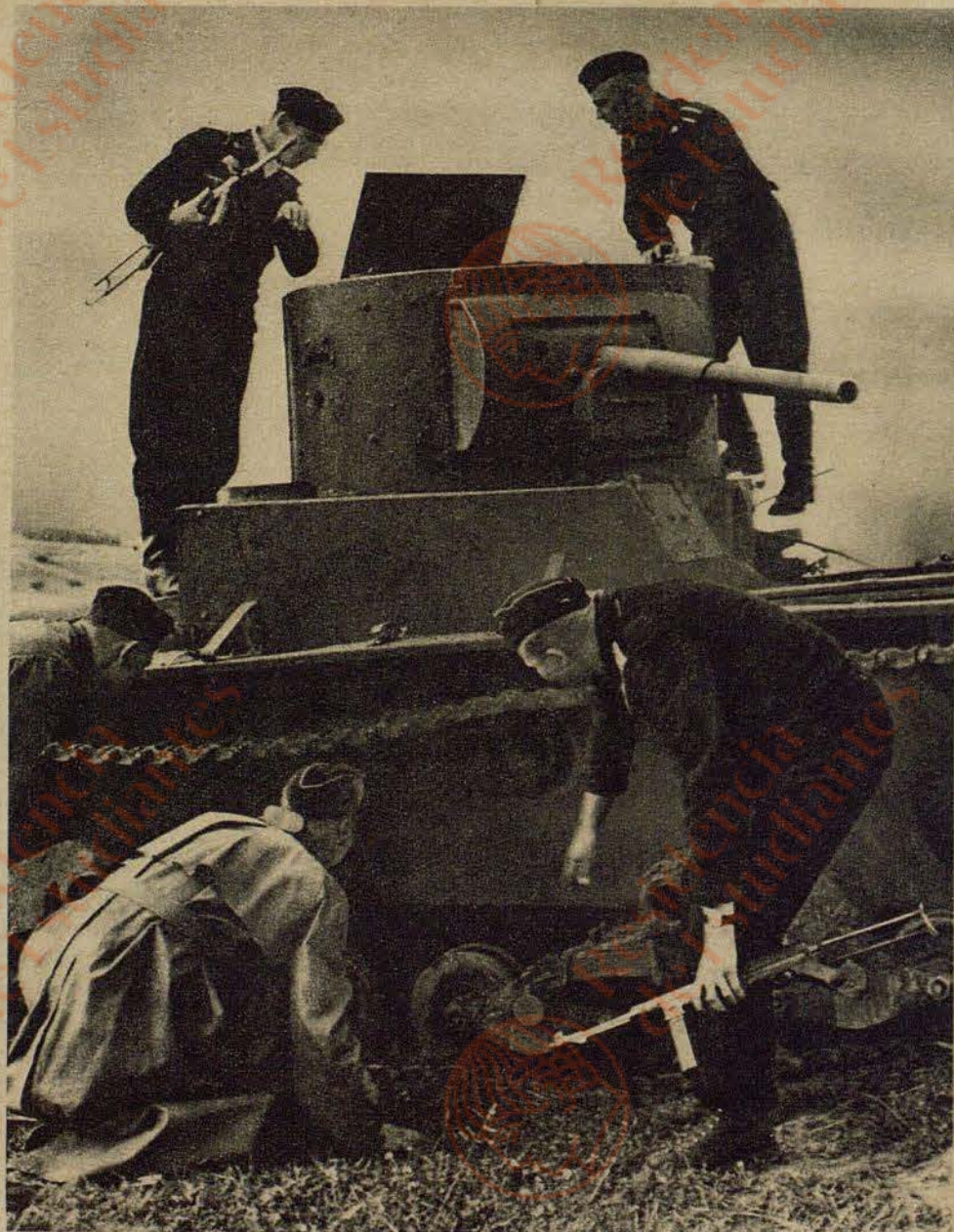
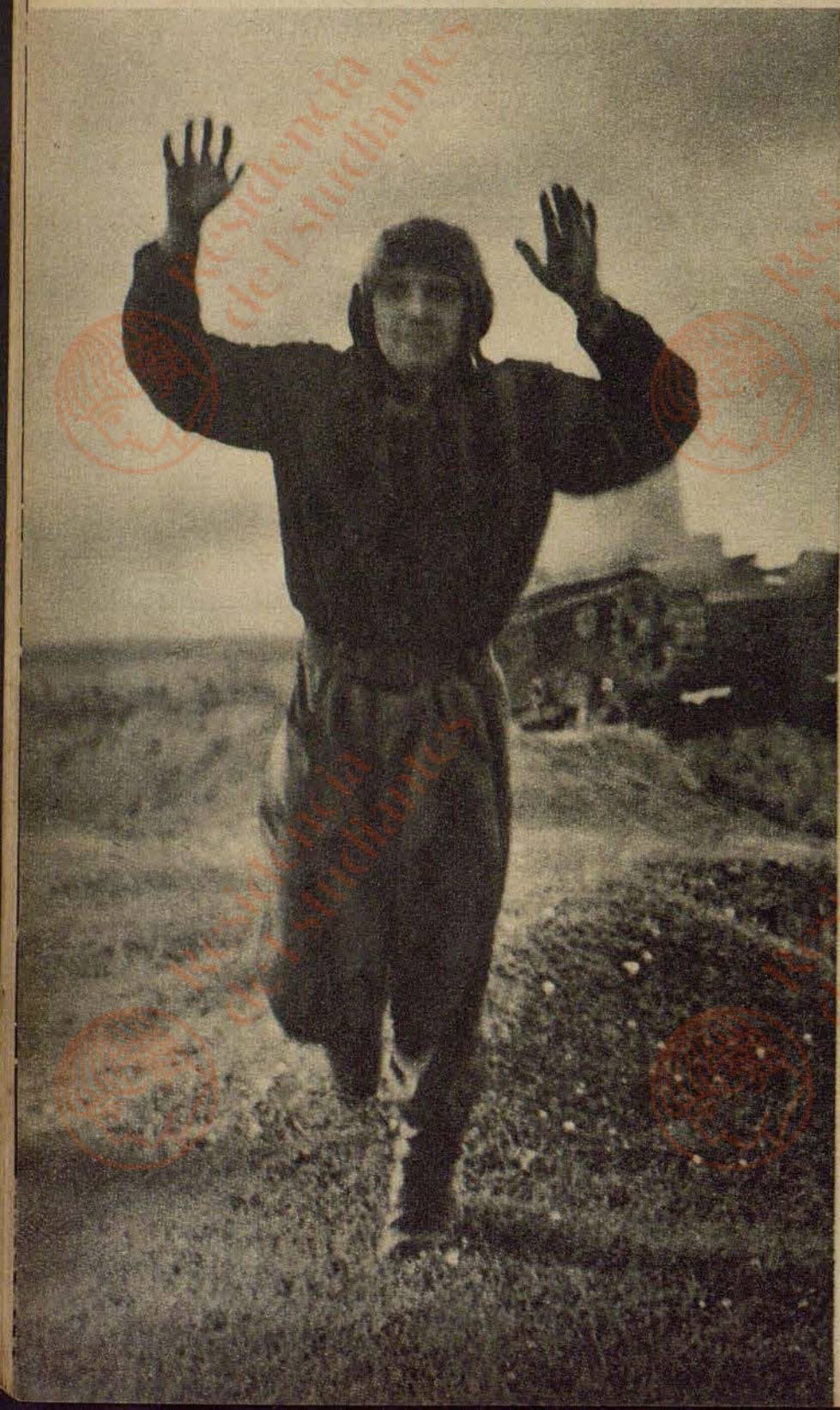


« Quelques secondes plus tard, le char soviétique est enveloppé de fumée. Le hublot de notre premier char s'ouvre. Le commandant voit que l'adversaire semble hors de combat. L'est-il réellement? ... »





« Approchons-nous de l'ennemi ! Nos deux chars ont franchi la voie et s'approchent de l'adversaire qui ne bouge plus. Deux ramarades sautent du premier char et s'avancent vers l'ennemi pistolet-mitrailleur à la main. Je les suis avec mon appareil »



« Les bras levés un soldat soviétique, le seul survivant, sort du char ennemi »

« Voilà où le premier coup avait porté. Nous constatons maintenant qu'il a brisé la chenille, enlevant au char toute liberté de manœuvre. Le duel, comme tant d'autres s'est terminé à notre avantage » Clichés Arthur Grimm (PK)





### Ils n'ont pas échappé!

Les commandants des chars soviétiques avaient bien avec eux des cartes de l'Allemagne; mais ils n'en possédaient pas de leur propre pays. A Tolotschin, sur le Drut, des chars lourds de 42 tonnes, essayant d'échapper à l'étreinte allemande, s'engagèrent dans les zones marécageuses de la rivière où ils restèrent lamentablement immobilisés. Pendant que les soldats des Soviets donnent dans les pièges naturels de leurs propres contrées, les forces allemandes vont, méthodiquement, surmontant tous les obstacles.

Cliché: Huschke (PK.)

## Fuite et poursuite

**La construction d'un pont sur la Wélikaja.** Près d'Opotschka, au-delà de la frontière lettone, les soldats des Soviets ont tenté d'enrayer l'avance allemande en faisant sauter le grand pont. Sous la protection de l'artillerie, les SS établirent en peu de temps un pont de fortune sur le fleuve; la marche en avant continue et le soldat allemand, restant sur les talons de l'ennemi en fuite, l'accule au combat décisif.

Cliché SS Baumann (PK)





## L'anéantissement du « Hood »

Reportage vécu de la rencontre du  
« Bismarck » et du « Hood », le 24 mai  
1941, par le lieutenant (S) I. C. Schmitz  
(peintre de guerre)

L'envoyé spécial de guerre I.C. Schmitz  
qui faisait partie de l'état-major du  
« Bismarck » a exécuté les trois croquis  
en couleurs de la lutte qui mit aux prises  
les équipages du « Bismarck » et du  
« Hood ». Il nous a communiqué son  
carnet de notes. Nous reproduisons  
ci-dessous un résumé de la bataille

23 mai. — Nous poussons en avant,  
dans l'Atlantique-Nord. On a renvoyé  
les destroyers.

Je fais une aquarelle de notre unité,  
vue de la passerelle amirale. La mer  
est agitée. Tranchant sur la vague  
claire et verte à la poupe du « Bis-  
marck », les eaux ont une transpa-  
rence magnifique, grisâtre et violette.  
Les vaisseaux sont d'un gris uniforme.

17 h. 15 — A l'arrière, un panache  
de fumée, puis un second. Le premier  
appartient à un croiseur de la classe  
« London ».

A 19 heures, le « Bismarck » nous  
rase de son feu. Trois rafales sur  
l'adversaire. Le nuage de fumée dis-  
paraît à l'horizon. Nous gardons le  
contact; la nuit est agitée. Et puis,  
le 24 mai.

4 h. 45 du matin. Alerte ! Objectif  
à 294 degrés. Distance, 258 millièmes.  
— 4 h. 50. Données du but : 170 de-  
grés, 233 millièmes. — 4 h. 52. Branle-  
bas de combat !

A bâbord, nouvel adversaire en  
vue ! — 4 h. 54. Feu à volonté. —  
4 h. 55. L'artillerie lourde prend ses  
dispositions de combat. A l'ouverture  
du feu du « Hood » correspond la pre-  
mière salve du « Bismarck ». — 4 h. 57.  
Première salve du « Bismarck ». —  
4 h. 58. Le « Hood » a été touché en  
plein. — 5 h. 2. Le « Hood » explose  
et coule. — 5 h. 9. « Cessez le feu ! »

C'est en 1937, à Malte, que je vis  
le « Hood » pour la première fois, et  
il arborait les couleurs de la Commis-  
sion internationale de contrôle. A  
l'arrière, de grands caractères dorés  
indiquaient le nom sous la lice du  
pont arrière.

Comme l'a vu le peintre de guerre,  
tous l'ont vu ainsi. C'est au cours du duel  
acharné entre le navire de guerre allemand  
« Bismarck » et le cuirassé « Hood », le plus  
grand vaisseau de guerre du monde, qu'ont  
été créés les dessins que « Signal » publie dans  
ce numéro. Aussitôt après le combat, le peintre  
de guerre Schmitz présenta ses œuvres au com-  
mandant d'un bâtiment de guerre allemand qui  
avait assisté à la lutte et à sa fin dramatique.  
L'officier confirma au peintre qu'il avait su rendre  
toutes les phases de la bataille telles qu'elles  
s'étaient déroulées. Quand le tableau repré-  
sentant l'explosion du « Hood » lui fut montré,  
le commandant remarqua : « Cela a été repro-  
duit exactement comme c'était. Moi-même,  
je l'ai observé ainsi ! »



Die fuy glorieux auf Hood ist der wahrgenommene Sieg.  
Hoffentlich wird die ganze Sache beachtet.

Mihneuer  
Faydaipeka





28.5.41

ein großer Kriegsschiff mit sehr hoher Stellung des auf dem Wasser vorwärts  
 schiffen. Hood, Iron of Wales.

Einige in der Färbung Hood  
 der Kämpfer hat, King George "Hood" ist ein großer Schiff, Hood  
 vor. Es war ein sehr großer Schiff, das in der See war.  
 Es war ein großer Schiff.

Einige in der Färbung Hood  
 der Kämpfer hat

Les annotations manuscrites du commandant du navire de guerre allemand, sur les croquis en couleurs du peintre de guerre disent: «Un bâtiment de guerre de la classe «King George» passe devant le «Hood» qui sombre. J'ai constaté également l'avant du navire qui sortait de l'eau et se dressait très haut. C'était d'une effroyable beauté!»



Einige in der Färbung Hood  
 der Kämpfer hat

Einige in der Färbung Hood  
 der Kämpfer hat

Einige in der Färbung Hood  
 der Kämpfer hat

«Ce tableau montre le départ d'une salve du «Bismarck»; et le reflet des lueurs sur la fumée de la rafale précédente a été rendu de façon saisissante. Des coups soulevant des trombes d'eau à une telle hauteur (voir à droite) ont pu souvent être observés.»



Il y avait aussi, à l'avant, quelque chose de peint en bleu, c'est ainsi que je le revois. Les cargos et les pinasses, à ses côtés, paraissaient bien minuscules, et le destroyer du type « Campbell », le « Douglas », semblait fragile ! Notre seul compatriote était le « Stolzfels », de Brême, amarré au port.

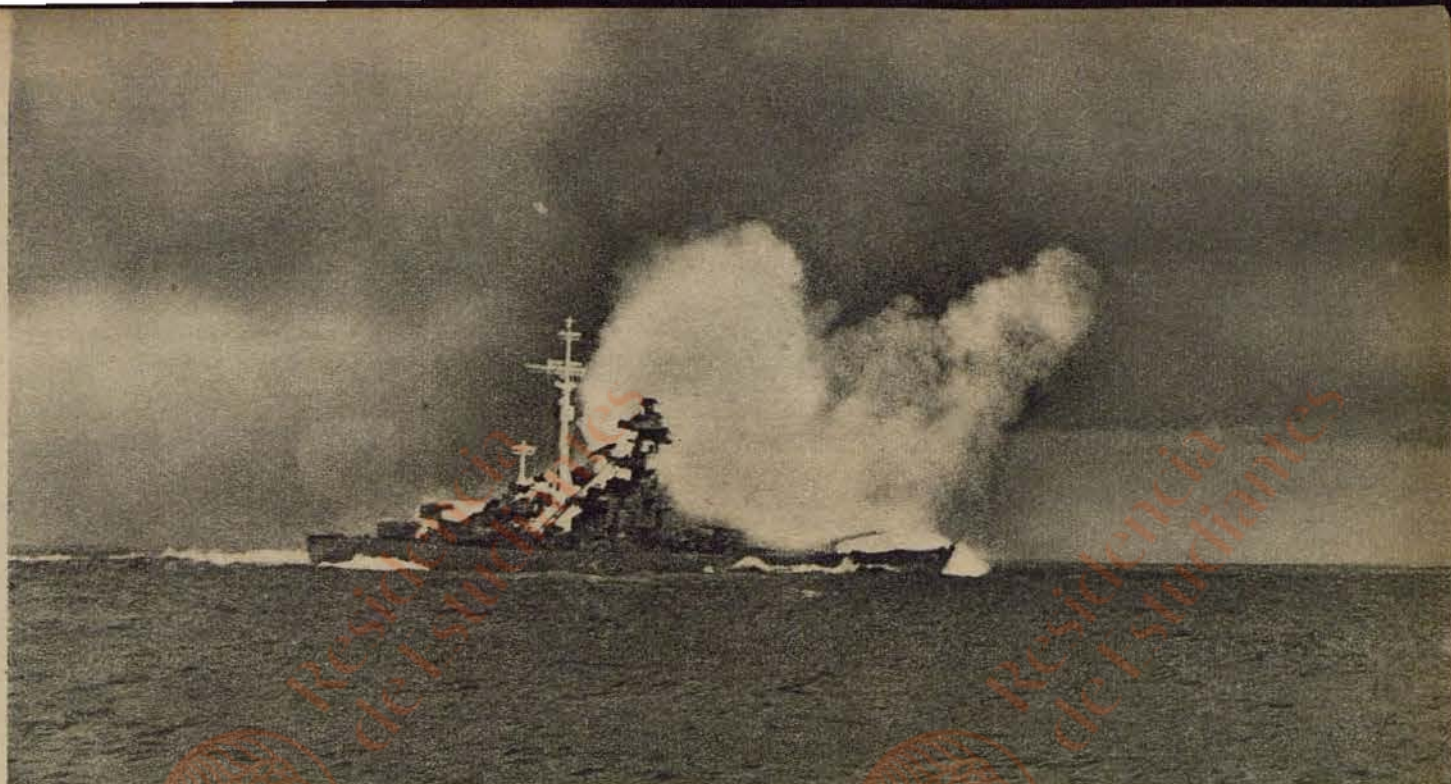
Et, maintenant, c'était le 24 mai 1941. Étrange sensation ! Ce qui, depuis quelques jours, là-bas, derrière l'horizon, n'avait été qu'un nuage de fumée, se précise ; ce sont des mâts, une, puis deux cheminées, avec des superstructures gigantesques à l'avant. « Barham », dit Kuhlberg, le pilote du bord ; je le pensais aussi. Et puis, lorsque les blanches trombes d'eau des coups entourèrent notre navire, nous étions tous fiers de dire : « Mais cela se voit, ce ne sont pas des coups de 15 ! » Un autre dit : « Il a bien de l'assurance, celui-là ! » Cela recommence à tonner ; cela bourdonne trois fois au-dessus de nos têtes, de plus en plus haut ; et puis, tout à coup, quelqu'un dit : « Prince of Wales » ? « Hood » ? Ou bien tous les deux à la fois ? Les gars du télémètre verront mieux que nous.

Soudain, l'éclair bref d'un coup de départ, puis une vive lueur là-bas. C'est notre œuvre ! On a dû atteindre le hangar des avions. L'autre vaisseau est aussi masqué de fumée noire. Il a donc été touché, lui aussi. Et puis, encore une fois, le numéro 1, le « Hood ». On a l'impression que tous retiennent leur souffle. On entend battre la vague à la proue. Puis, tout de suite, l'orage gronde de l'autre côté. L'enfer doit être déchainé là-bas. Le « Hood » explose.

La lourde silhouette caractéristique du bâtiment de guerre est transformée en une bande de fumée d'une longueur extraordinaire. Des cercles tourbillonnent ; de petits points y étincellent. La couleur n'est pas marron brun ou jaune soufre, comme on pourrait croire, mais d'un affreux gris cendré particulièrement clair. J'ai gardé dans ma mémoire l'impression de ce gris terrible et j'en garderai éternellement le souvenir. Je revois cette image dès que je ferme les yeux. Ce gigantesque anéantissement s'est déroulé à une vitesse incroyable, si l'on en juge d'après les minutes. Pourtant j'eus l'impression que cela a duré l'éternité d'un cauchemar, tels les sourds grondements du tonnerre, au delà de l'horizon, pareils à un orage lointain, perçus sous les hurlements éclatants qui portaient de nos tourelles de tir.

170 millièmes, cela avait été la dernière donnée de l'officier de tir : en ce moment, jaillissaient du rideau de fumée, là-bas, rouges, orange, sanglantes, jaune soufre, les couleurs montant vers le ciel. Je les suivais à la jumelle, mais j'avais bien de la peine à les analyser. L'enfer, au milieu, attirait toujours mon regard. Les yeux s'étonnent et l'âme se prend à trembler devant ce spectacle parabolique et sanglant. Soudain, les jumelles se relèvent : là-haut, dans la cime claire d'un gris marron bordé de rouge, voici de nouveau des tourbillons et des éclairs. Sur le numéro 2, le « Prince of Wales », d'autres coups frappent et se détachent vivement sur le fond bleu noir de la fumée, là-bas. Tout à coup, je m'entends hurler, et les camarades, les timoniers, hurlent aussi autour de nous. Nous aurons pour longtemps la voix enrouée. « Ils ont encore tiré au moment de l'explosion ! » dit quelqu'un. Et l'on télégraphie : « Le premier adversaire vient de sauter en l'air, le second est en feu. »

\*



#### Quatre minutes dramatiques, quatre documents photographiques

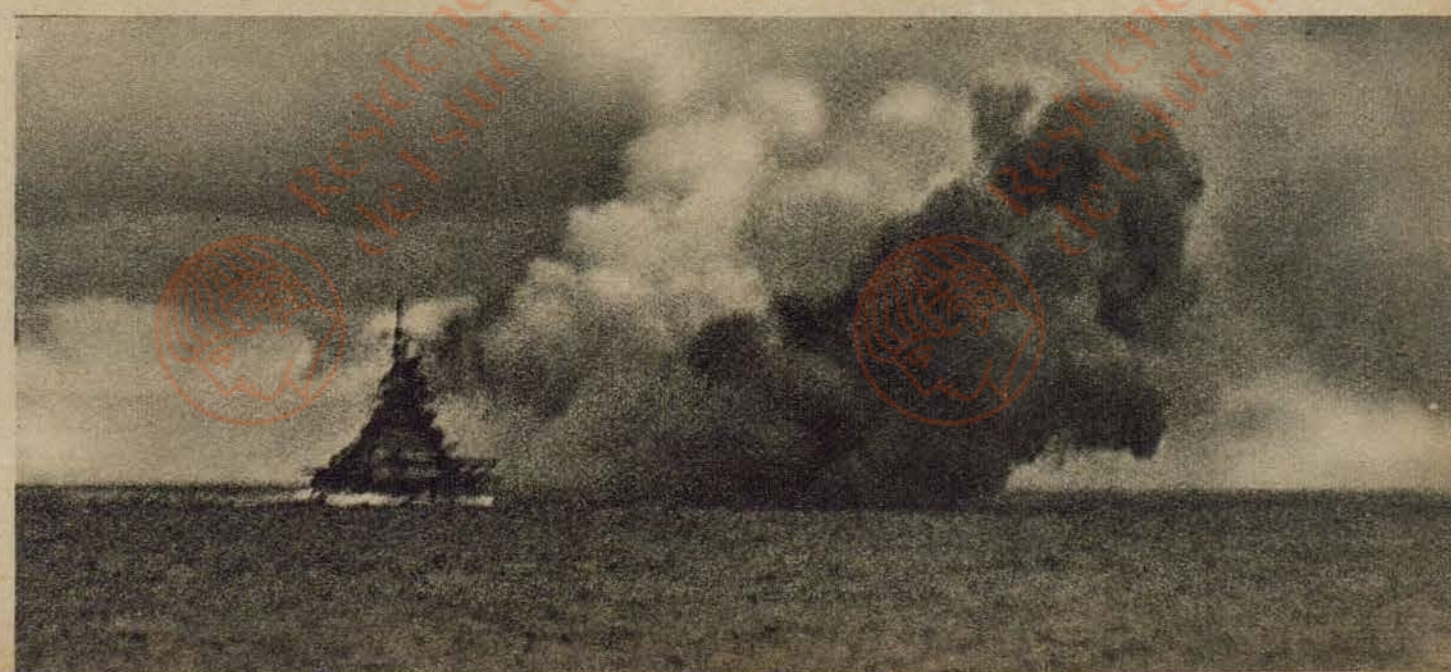
4 h. 58 : le « Bismarck », vivement éclairé par le reflet des salves de ses propres tourelles, a engagé le duel avec le « Hood ». Les vaisseaux anglais sont cachés derrière la fumée des explosions



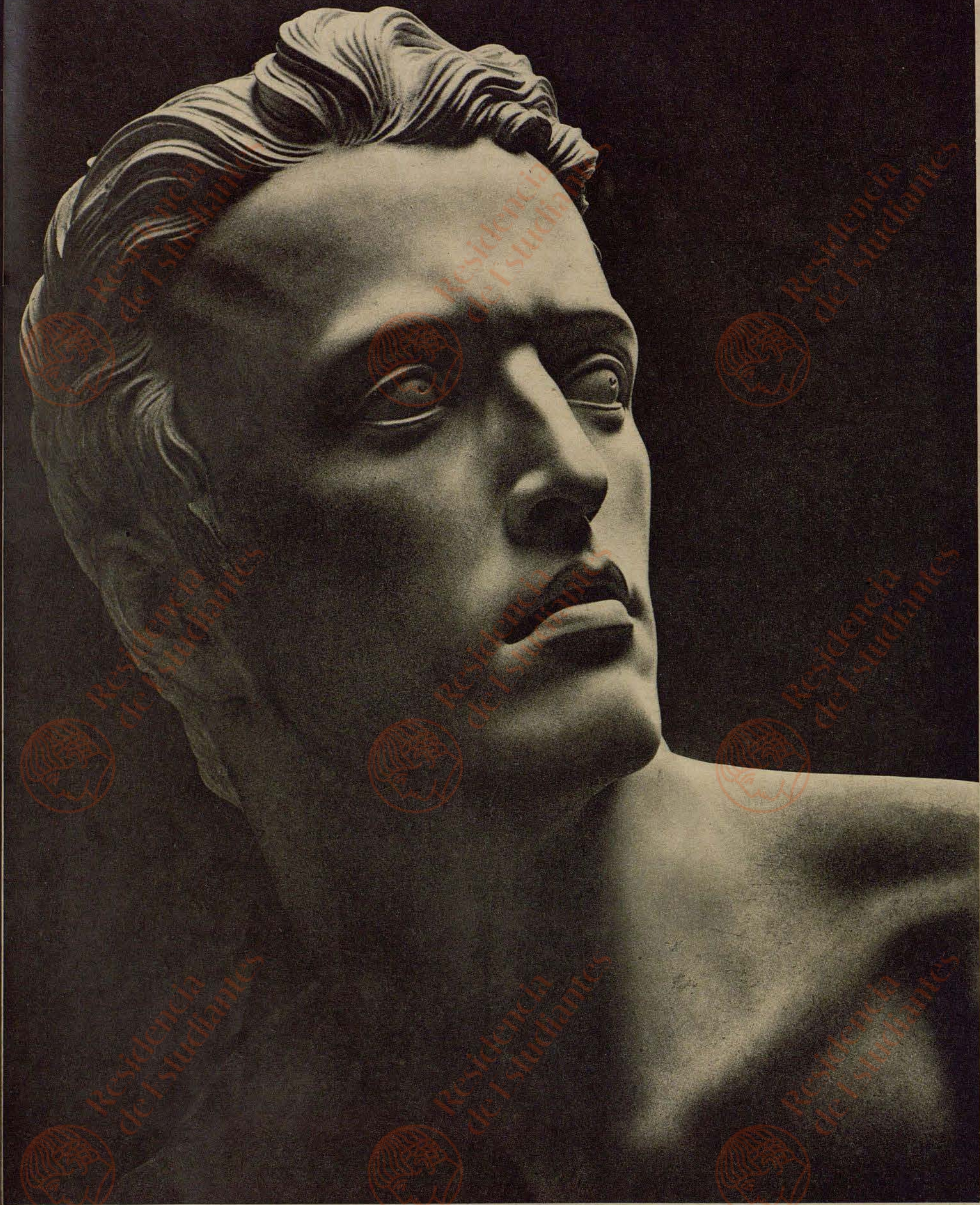
5 h. 2 : le « Hood » a reçu le coup mortel et il saute en l'air. A sa gauche, le « Prince of Wales » est frappé de coups terribles



5 h. 4 : encore un coup sur le « Hood ». Deux trombes d'eau jaillissent devant le navire qui explose. Elles ont été provoquées par des coups courts. Le « Prince of Wales » a mis de la distance entre le « Hood » et lui. Ci-dessous : le « Hood » vient de couler. Le « Bismarck » dirige son tir sur le « Prince of Wales » en retraite. Le navire de guerre allemand est masqué par un immense nuage de fumée provenant des salves du « Bismarck ». Clichés : Logemann - PH.



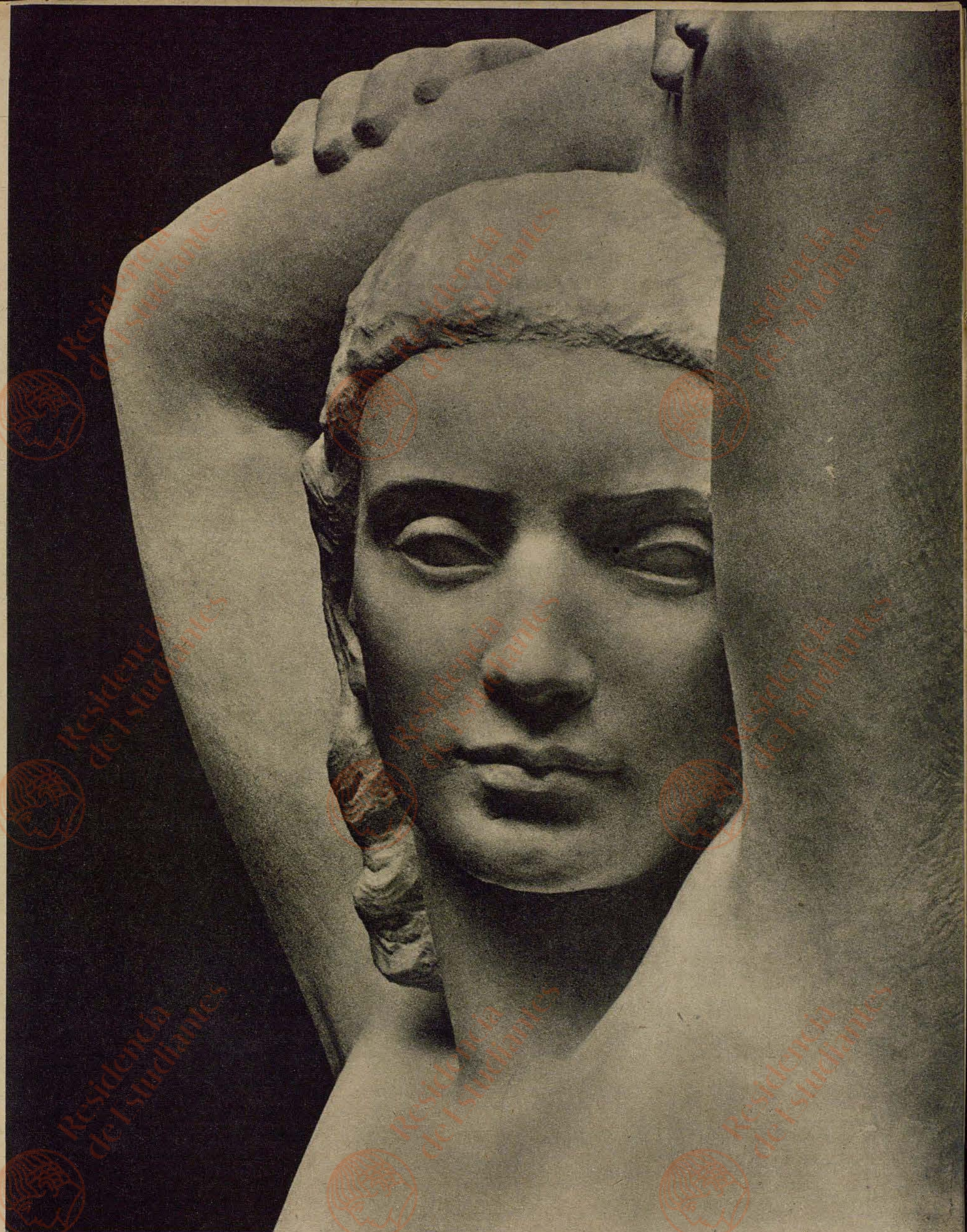




# Visages allemands

à la Grande Exposition  
artistique de 1941, à Munich





Le 26 juillet s'est ouvert solennellement, à Munich, à la Maison de l'Art, la cinquième Grande Exposition artistique allemande. C'est la seconde depuis le début des hostilités. « Quand Mars gouverne, il n'est pas nécessaire que les Muses restent silencieuses », tel est, pendant la guerre, le mot d'ordre de la production artistique allemande. L'élan culturel allemand n'a pas été brisé. Cette année, 746 artistes, dont une grande partie porte l'uniforme, ont exposé 1.347 œuvres de peinture, gravure, sculpture. Nous reproduisons ici, en spécimen, deux créations particulièrement caractéristiques de la plastique allemande : « L'Appel », du profes-

seur Arno Breker (à gauche), et « Anadyomène », du professeur Fritz Klimsch (à droite). Ces deux sculptures s'identifient à l'idéal allemand. L'œuvre de Breker présente sous un jour remarquable sa volonté créatrice, une attitude pleine de noblesse et des formes d'une austère grandeur. « L'Anadyomène » offre un heureux contraste à la sévère composition virile de Breker. Le doyen des sculpteurs allemands, fidèle à la tradition classique, a donné à sa Vénus toute la vaporeuse fraîcheur d'une matinée de printemps, et la physionomie de l'ouvrage reflète toute la profondeur de l'âme allemande.

Clichés Rohrbach



# Les cerisiers sur la colline

VERS midi, Aloys allait examiner ses cerisiers, les plus magnifiques de cette fertile contrée qu'est le Rhin moyen. Lentement, il gravissait la petite colline, heureux de voir les taches rouges foncé qui se précisaient au fur et à mesure à travers l'épais feuillage de cette frondaison printanière. Mais tout à coup, ses sourcils se froncèrent. Il venait de remarquer que les moineaux, les merles et les corbeaux avaient, tout comme lui, été sensibles au charme des cerises.

C'est à ce moment que, dans le chemin contournant la colline, apparut Gaspard, le garde-champêtre. Gaspard précisément, n'était pas des amis d'Aloys. Le soir, à l'heure de l'apéritif, à l'« Ancre », ce dernier avait



Gaspard arrivait. « Qu'est-ce que je dois faire ? » demanda-t-il

fréquemment tenté, par d'innocentes plaisanteries de tourmenter Gaspard ; mais notre homme avait la réponse facile. C'était une bien mauvaise langue, et qui cachait son jeu sous une mine naïve, trompant ceux qui ne le connaissaient pas. Mais à l'« Ancre » tous étaient des habitués ; et point n'était besoin de se fatiguer par des allusions inutiles.

Après ces expériences, plutôt décevantes, Aloys cherchait l'occasion de provoquer Gaspard quand il le trouvait seul. Et voilà pourquoi, ce midi-là, la rencontre lui était bienvenue.

— Hé, Gaspard ! Arrive un peu ici ; j'ai du travail pour toi, lui cria-t-il gaiement.

Tout en montant Gaspard examinait les arbres, souriant ingénument dans sa barbe.

— Il y en a pas mal, dit-il.

— On a vu mieux, répliqua Aloys.

Gaspard arrivait. « Qu'est-ce que je dois faire ? » demanda-t-il.

— Tu n'as qu'à monter là-dessus, comme épouvantail, répondit Aloys, lui désignant un cerisier, le préféré des merles.

— Si tu n'arrives pas à effrayer les bêtes, comment veux-tu que je m'y prenne, rétorqua Gaspard, en souriant.

Là-dessus, Aloys cessa de plaisanter. On avait suspendu à quelques branches, des têtes de chat, artificielles ; leurs yeux de verre, sur la toile noire, brillaient comme des yeux de chouette ; et, perché sur une de ces têtes, un oiseau, paisiblement, se balançait.

— Il a un fier toupet, cria Aloys, et il lui lança une motte de terre.

— Doucement, doucement, dit Gaspard. Tu te plains toutes les années.

Tout d'abord, ça a été la gelée, puis les hannetons, ensuite les orages ; et pour finir, tu récoltes toujours plusieurs centaines de quintaux que l'on s'arrache sur le marché. Flatté d'une part, vexé de l'autre, Aloys répliqua :

— A condition, bien entendu, qu'on ne les vole pas auparavant. Tu devrais surveiller davantage les touristes, surtout ceux qui viennent en vélo. C'est bien pour cela qu'on t'a donné un képi vert ? Je trouve qu'il y a trop de maraudeurs, maintenant.

— On ne peut vraiment rien te cacher, répondit Gaspard. Homme riche que tu es, tu pourrais bien faire celui qui ne voit pas lorsqu'un pauvre chemineau, couvert de poussière, te dérobe quelques cerises pour étancher sa soif. Heureusement Hélène, ta petite fille, a bien plus de cœur que toi.

— Mon Hélène, comment ça ?

— Eh bien, vois-tu... C'est que ton Hélène donne à manger même aux habitants du village qui en ont le moins besoin. Elle était tout à l'heure avec Paul Oster, sous le cerisier juste devant ta porte. Paul tournait la tête vers le ciel, bouche grand ouverte ; et Hélène, de l'arbre, lui glissait des cerises entre les lèvres.

— Quoi, des cerises, de mon cerisier, du meilleur, de celui de devant la maison ? !... Aloys en était hébété.

— Pour préciser, Hélène saisissait les cerises tout en haut, au bout de la queue, et Paul, comme un poisson qui joue avec le danger, finit par lui mordre les doigts. Mais que veux-tu ? Ils ont bien raison, ces jeunes gens ; la jeunesse passe si vite ! Et après tout, ne parle-t-on pas de leur mariage ?

— Ils ne se marieront point, s'écria Aloys, rouge de colère, et il s'échappa en courant.

Il se dirigea tout droit, dans la cour, vers l'échelle suspendue au mur de l'étable et il appela :

— Hélène !... Prépare les corbeilles et les crochets ; nous partons aux cerises.

— Où ça, Papa ?

— On va commencer par les cerisiers de la maison.

— Mais les cerises ne sont pas encore bien mûres !...

— Surtout aux branches basses, pas vrai, fillette ? Les as-tu goûtées, au moins ?

— Mais je croyais que c'était là les derniers...

— Les oiseaux sont trop impudents, cette année.

La pauvre Hélène ne pouvait rien dire. Elle avait noué un foulard autour de sa tête, et rangeait les corbeilles dès qu'elles étaient remplies. Du haut de l'échelle où il était perché, Aloys lui dit :

— Fais-moi plaisir, veux-tu ? Ne te laisse plus conter fleurette par Paul Oster.

— Mais Papa, il y a bien longtemps, que je ne flirte plus avec Paul.

— Oui, mais c'est pour lui que tu voles mes cerises !

Hélène se mit à rougir. Son visage semblait refléter l'incarnat des plus beaux fruits qu'elle triait, les caressant doucement des doigts. Mais elle ne souffla mot et, pour en finir, Aloys déclara :

— Non, pas de mariage ! Je m'y oppose, sais-tu ; et il serait préférable que tu n'eusses pas affaire avec quelqu'un que tu ne dois pas épouser. Voilà, c'est mon avis.

— Pas le mien, pensa Hélène, car celui que j'épouserai, il faudra bien que ce soit moi qui l'aime et non pas mon père.

Le soir, en se rendant chez le boulanger, elle fit un saut chez les Oster. Paul, au jardin, s'occupait des concombres.

— Papa nous a vus à midi, dit-elle d'une voix essoufflée. Il n'était donc pas sur la colline aux cerisiers, comme je l'avais cru ?

Paul s'appuyait sur sa binette, l'air étonné.

— Il y est certainement allé. Gaspard m'a dit lui avoir parlé, là-haut.

— N'importe, de toute façon, tu dois faire plus attention, Paul. Je ne voulais pas te laisser entrer à midi ; mais tu étais si pressant...

— Et après, ce n'était pas bon ?...

— Tu n'as pas honte !...

— Alors, cela ne t'a pas plu !...

— Sûr que cela m'a plu, répondit-elle toute furieuse ; mais ce sont des choses dont on ne parle pas.

— ...Et alors, pour ce soir ?

— Viens sur la colline aux cerisiers, dans le temps où Papa sera à la taverne.

C'était un de ces soirs bénis où la tiède odeur du Rhin embaume les monts, un de ces soirs où chaque feuille, chaque brin d'herbe exhale toute la senteur de la terre chaude. Paul et Hélène ne sentaient pas s'écouler les heures. Une cloche égre-

rent rapidement la colline. Hélène, qui descendait la première, s'écria tout à coup : « Regarde, les voilà qui viennent à travers champs ! » Il était impossible d'être vu, à cette heure-ci, par ces gens-là, en compagnie d'un jeune homme.

— Chut ! Ecoute, dit Paul. N'est-ce pas ton père ?

— Mais oui ; oui, c'est bien lui. Dis, Paul, qu'allons-nous faire ?

— Ils vont monter par ici. Vite, faisons demi-tour.

Le froissement des trèfles et des branches basses allait les trahir.

— Cache-toi, Hélène, cache-toi. Vite, grimpe dans l'arbre.

Il la souleva, la saisissant un peu brutalement. Ce n'était pas le moment de faire des manières.

— Attrappe cette branche là, et prends garde de ne pas tomber.

Il grimpa derrière elle. En attendant, elle s'était installée commodément dissimulée dans une fourche de l'arbre.

Paul cherchait une place confortable et n'en avait pas encore terminé, quand Aloys s'approcha. Son ami et lui étaient passablement gris. Autrement, jamais ils n'auraient songé à se rendre, à la clarté des étoiles, vers la colline.

De leur conversation, on pouvait déduire que l'ami d'Aloys était un étranger, car le père d'Hélène voulait absolument, à minuit, lui faire voir ses cerises.

Essoufflés, ils gravissaient la pente. Le vin les avait mis hors d'eux-mêmes ; mais Aloys le fut bien davantage quand il perçut un bruit suspect venu de son plus beau cerisier.

— Allons, cria-t-il à son ami. Vous aurez encore une petite surprise supplémentaire, Monsieur Königeler, un gars qui vole des cerises, la nuit. Hé, jeune homme, descends un peu ; allons, vite !

Il commença à lancer de la terre et des pierres et M. Königeler, dans son



L'odeur suave du Rhin embaumait les monts, et chaque feuille, chaque brin d'herbe exhalait toute la senteur de la terre chaude. Paul et Hélène ne sentaient pas s'écouler les heures

na ses sons merveilleux dans le silence et les ramena sur Terre.

— Mon Dieu ! dit Hélène, Papa doit être rentré depuis longtemps.

Dans l'instant où elle prononçait ces mots, elle entendit la rumeur de gais buveurs. Nos deux amoureux dévalè-

ivresse, l'imita. Sur l'arbre, la situation était devenue tellement inconfortable que Paul décida de se sacrifier. Il se laissa glisser le long du tronc et ne résista pas quand Aloys le saisit à l'oreille. Un cri de joie retentit dans la nuit paisible.

Suite page 42



BERLIN

# WINTERGARTEN

LE GRAND MUSIC-HALL INTERNATIONAL

CENTRAL-HOTEL

WINTERGARTEN

BAHNHOF  
© FRIEDRICHSTRASSE





On vient de créer un modèle nouveau. En Allemagne, dans les Balkans, en Scandinavie, des centaines de femmes le porteront. De tous les pays d'Europe, créateurs de mode, l'Allemagne a la plus grande production de chapeaux de femmes. La jeune femme qui crée ces nouveautés est directrice d'un grand établissement berlinois. La voici dans son studio; elle essaye de nouveaux modèles.

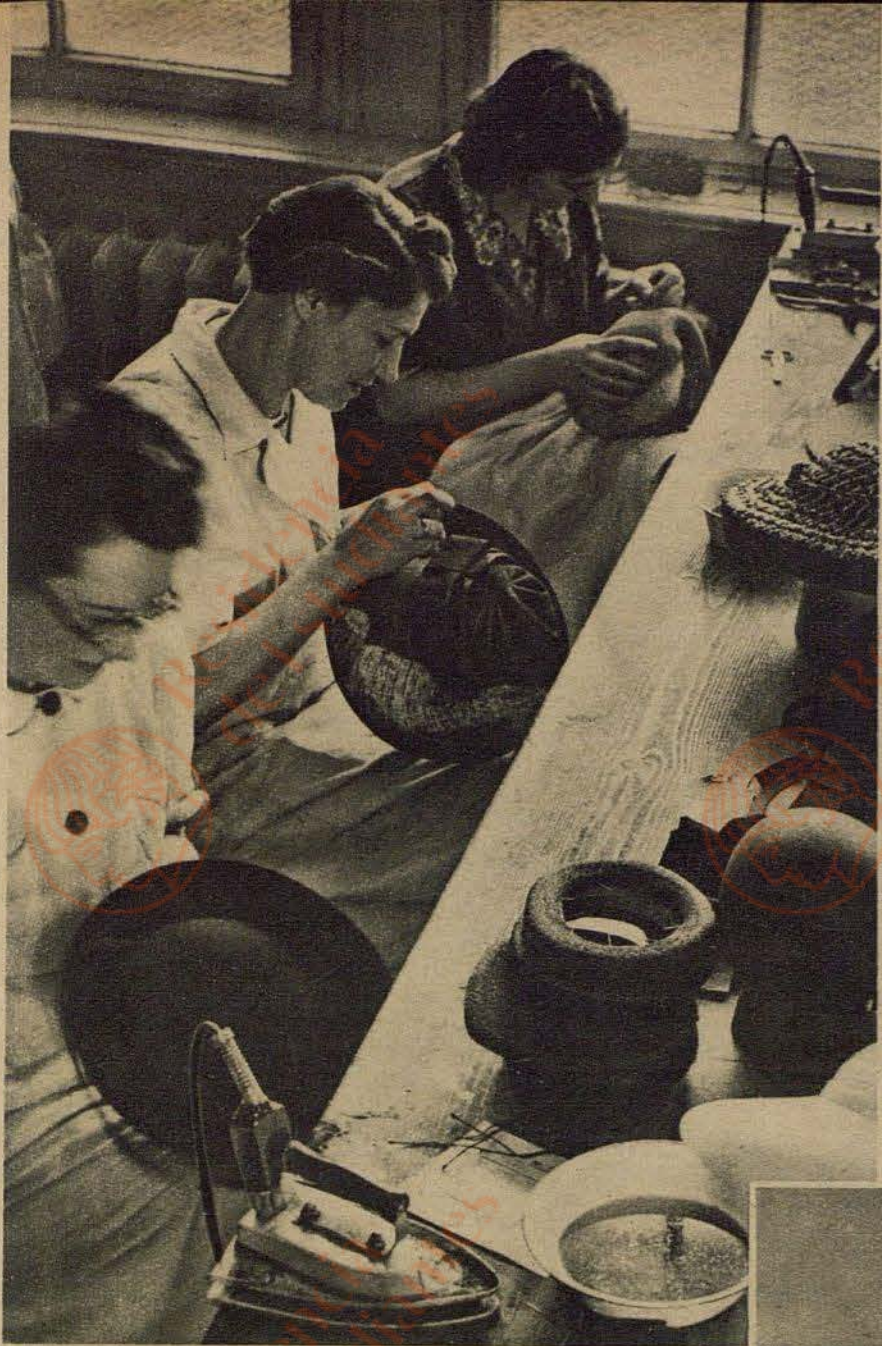
## Chapeaux de Berlin pour toute l'Europe



De quoi rendre heureuses toutes les femmes. En voici, des formes, de feutre, de paille! La maison de mode crée et exporte des modèles cousus main, non pas pour une clientèle exclusive, mais pour toutes les « belles inconnues » de tous les pays

Me va-t-il bien? Et à toi? A l'atelier, au cours du travail, chaque nouvelle création est essayée, tant pour sa façon que pour sa forme. La directrice coiffe de son modèle quelques-unes de ses collaboratrices. Elle sera ainsi certaine que son chapeau s'harmonisera avec plusieurs physionomies différentes

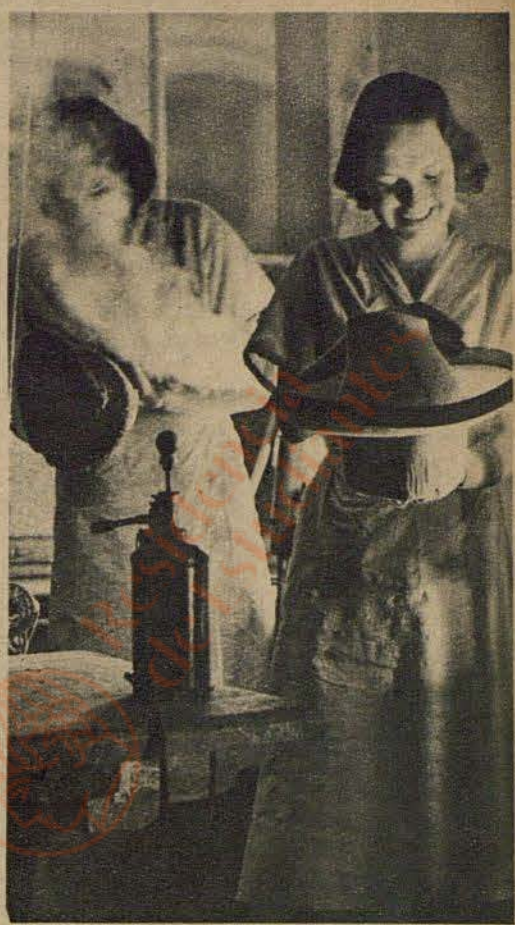




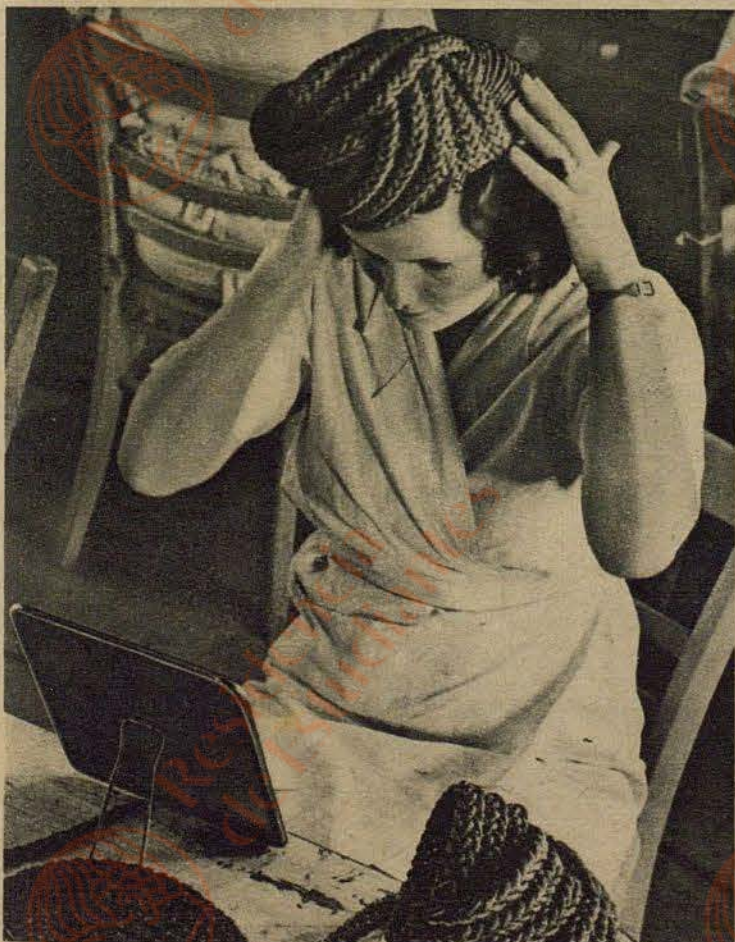
La place de chaque modiste est un atelier en réduction. Chacune des 150 assistantes dispose à sa place, d'une installation électrique où l'on peut brancher un fer à repasser. Chaque jour on distribue de la passementerie, des formes, des rubans, des voilettes, des fleurs qui sont artistement travaillés et chaque jour les chapeaux terminés partent à l'expédition



Dans l'atelier des mises en forme, chaque création est trempée dans un bain de plâtre. On a rendu rigide le premier modèle qui servira pour l'exécution des chapeaux de série. Ainsi il est possible, pour des commandes importantes, de conserver la forme et la qualité de la création



Sous un courant d'air chaud, dans une salle spéciale, les fournitures, soumises à la vapeur, sont allongées, étirées, mises en forme jusqu'à ce qu'elles deviennent souples et dociles dans les mains adroites des ouvrières



Cent fois le même chapeau. On confie à chaque modiste un modèle qu'elle doit reproduire. Parfois, elle exécute cent chapeaux, parfois vingt, et au cours du travail, devant sa petite glace, elle contrôle son ouvrage

C'est ainsi, Mesdames, que vous porterez ce nouveau modèle à Budapest, à Stockholm, à Bruxelles, à Rome et même à Paris. Et tout cet enchantement vient d'une petite ruelle du centre de Berlin Clichés: Relang





## Vinrent les Soviets...

### Quatrième étape: «La terre appartient à l'Etat»

Les semailles d'automne sont chose faite, l'hiver commence. Il ne reste plus qu'à accomplir encore un pas en avant. Décret d'expropriation de la terre: la propriété foncière est expropriée dans sa totalité. Le sol appartient intégralement à l'Etat. Mais chaque propriétaire reçoit en partage 30 hectares de la terre qu'il possédait, à charge pour lui de la cultiver, et de l'administrer. Le reste du sol exproprié doit être réparti entre les non-possédants. Les ouvriers agricoles dépourvus d'instruments de travail obtiennent ainsi l'exploitation de quatre à cinq hectares de sol cultivable, et chacun est gratifié d'une vache et d'un cheval par-dessus le marché. On assiste, dans les petits villages lituaniens, à d'affreuses scènes photographiées pour la propagande des journaux moscovites. Voici, par exemple, un portrait de Staline qu'on dresse au beau milieu de la place du village. Voici le cortège interminable des bénéficiaires du partage des terres qui se sont mis en rang. A genoux devant l'icône de Staline, ils sont contraints à exprimer leur gratitude à l'Union soviétique et à «Staline, chef bien-aimé».

C'est l'époque où l'on fait table rase de la propriété industrielle privée, de la propriété immobilière, des métiers indépendants. La deuxième vague d'étatisation déferle au cours de l'hiver. Les exploitations sont expropriées jusqu'à la dernière, et la plus modeste épicerie n'y échappe pas. Et leurs possesseurs? Les uns devien-

nent les gérants de leurs propres entreprises; aux autres on assigne des lieux de travail complètement étrangers.

La propriété d'une demeure? Rien de plus simple, un décret vous règle cela en cinq secs. Toute maison de plus de 180 mètres carrés — ces dimensions correspondent à celles d'une maison habitée par une seule famille — est expropriée et confisquée par l'Etat. Sans indemnité, est-il besoin de le dire! Et le droit d'habitation des particuliers? Tout citoyen soviétique des pays annexés a droit à une superficie habitable de 9 mètres carrés. Pour les deux premiers enfants issus d'un mariage, on ne peut prétendre à aucun logement supplémentaire. Mais il n'arrive pas souvent que les habitations et les pièces correspondent, par leurs dimensions, à ce calcul basé sur 9 mètres carrés par habitant. La solution est plus simple: dans tous les cas où la répartition des pièces ne cadre pas avec les prescriptions du décret, le locataire doit, pour le surplus d'espace dont il bénéficie, payer 50 % en sus du loyer.

L'artisanat joue un grand rôle dans les pays Baltes, qui n'ont commencé à s'industrialiser que depuis une vingtaine d'années. Mais l'exercice d'un métier indépendant ne s'accorde pas avec les principes du bolchevisme. Les petites industries ont fait place à l'institution d'«artells», c'est-à-dire de communautés de travail, et l'on a la liberté d'en faire partie ou non. Des communautés de travail auxquelles on fait don de son outil, de sa machine à coudre, à seule fin de re-

joindre les rangs des salariés de l'artell et d'utiliser l'outil sur lequel on n'a plus le moindre droit de propriété.

Des critiques s'élèvent à droite et à gauche. Dans les bureaux, dans les magasins l'on murmure.

— Vous savez la nouvelle? C'est du fond de l'Oural que nos scieries reçoivent leur bois alors que notre pays en possède en abondance. Quant à notre propre bois, on l'expédie en Sibérie!...

— Il ne faut pas chercher à comprendre, mon cher, ce sont là les beautés de l'économie dirigée...

— Avez-vous lu la «Pravda» de Moscou, je veux dire l'édition interdite en Lettonie? Nos meubles de Lettonie constituent la dernière attraction de l'Exposition industrielle de Moscou. Oui, mon cher, nos meubles sont les modèles en vogue de l'industrie des meubles soviétiques.

L'autorité des Soviets est déjà telle qu'ils étouffent énergiquement ces voix timides. L'ère des déportations est ouverte. Au cours des premiers mois, on a dressé des listes de toute sorte: des listes d'intellectuels, des listes de possédants, des listes de tous ceux qui avaient joué un rôle dans la vie publique. Rien que pour la Lettonie, un plan de déportations en masse attend 80.000 de ses habitants. Des camions ne cessent de rouler devant les habitations. Des fonctionnaires de la Tcheka font irruption dans les logements. Dans les gares, des fourgons sont chargés de prisonniers. Les trains des bannis roulent sans discontinuer vers l'est.

### Cinquième étape: la spontanéité forcée

Tout est donc prêt pour introduire le système soviétique à cent pour cent,

et l'implanter définitivement. Mais il y a toujours des artisans qui ne font point partie des artells. Il y a toujours des paysans qui s'efforcent d'exploiter eux-mêmes le dernier lambeau de leurs propriétés d'antan. Les Soviets vont frapper le grand coup: il est grand temps de mettre fin à ces vestiges d'indépendance; il est temps de réduire ce semblant de liberté qui a résisté à plusieurs mois de régime soviétique.

L'artisan ne peut travailler qu'à condition de disposer de matériel et de moyens d'exploitation. Il faut donc qu'il se procure ce matériel et ces moyens. Or, c'est l'Etat lui-même qui a la haute main sur les répartitions de ce genre. Il va de soi que le matériel disponible est livré en premier lieu aux artells. Les artisans à domicile ne reçoivent que ce qui reste disponible, si reste il y a. Mais l'entreprise doit-elle attendre parfois trois ou quatre mois? Mille regrets! Au fait, pourquoi le plaignant ne fait-il pas encore partie d'un artell? Il aurait alors tout le matériel voulu, et un salaire régulier! M. l'artisan croirait-il déchoir en acceptant de devenir un salarié? Eh bien! il trouvera bon d'attendre, et de payer l'impôt. Le paiement de l'impôt, voilà bien l'un des moyens les plus efficaces qui soient pour contraindre l'artisan privé à venir grossir les rangs des artells. Quiconque jouit d'un revenu annuel de 2.000 roubles, ne verse que 80 roubles d'impôts, soit 4 % de ce revenu. Mais si l'on dispose de 24.000 roubles par an, le tiers est affecté aux impôts, 8.000 roubles en l'occurrence et, en sus, 60 % de la somme qui reste. Dans ces conditions, un revenu de 24.000 roubles signifie qu'on ne garde rien par devers soi, et presque rien pour son entreprise. Qu'on me cite alors la couturière qui



## Persévérance et fidélité...

caractérisent les avantages des

# Kaweco

## Stylos et des Porte-mines



Le vendeur spécialisé prendra soin de choisir le KAWECO qu'il faut pour vous.



hésiterait à faire cadeau de sa machine à coudre à l'artell, combinaison qui lui permettrait de s'en servir indéfiniment, et de toucher son salaire?

Dans les campagnes, on trouve encore bien des fermiers qui hésitent à s'enrôler volontairement dans les kolkhoses, ces communautés paysannes en faveur desquelles on se dépouille de tous ses biens, meubles et immeubles, en échange d'un salaire régulier. D'ores et déjà, les précautions sont prises pour que ces récalcitrants renoncent spontanément un jour à leur liberté de mauvais aloi. Les bénéficiaires du partage des terres ont reçu des lots de quatre, cinq, six, tout au plus dix hectares. Or, pour pouvoir joindre les deux bouts, dans les pays Baltes, il faut disposer d'au moins 20 à 30 hectares.

Oui, mais si le rapport du sol ne suffit pas à nourrir la famille? C'est bien simple, il n'y a qu'à adhérer au kolkhose, après avoir renoncé à tout droit de propriété privée. On est alors assuré d'un salaire; on vit chichement, à vrai dire.

Restent, cependant, les exploitations agricoles auxquelles on a encore laissé 30 hectares. Fera-t-on, pour elles aussi, plier le paysan sous la loi du kolkhose? Mais cela va sans dire! Il suffit d'interdire l'emploi de la main-d'œuvre agricole, tout en ne permettant pas davantage que les terrains restent en friche. Les pauvres cultivateurs sont bien avancés, avec leurs 30 hectares! La seule voie du salut mène au kolkhose.

Envers et contre tout, il y a encore des gens qui s'obstinent à ne rien vouloir savoir. Qu'ils fassent seulement l'essai pendant quelque temps du système des impôts et des prestations en nature, ils se soumettront comme les

autres. On additionne le nombre d'hectares, de têtes de bétail, d'instruments agricoles, et on finit par obtenir, sur la fortune imposée, des chiffres à faire frémir. Les prestations? L'Etat exige qu'on lui remette les produits du sol, de la laine, du beurre. Le montant de la prestation est proportionné, si l'on peut dire, à l'importance de la propriété cultivée. Le paysan n'a-t-il pas assez de vaches pour produire la quantité de beurre requise, pas assez de moutons pour livrer le poids de laine prescrit? Il ne lui reste plus qu'à faire l'acquisition au marché de tout le beurre et de toute la laine qui lui manquent, car la loi des prestations est d'une inflexible rigueur.

Telle est l'étape de la spontanéité forcée. Il y a belle lurette, d'ailleurs, que tout ce qui existe en fait de restaurants, de cafés, d'établissements de plaisir est étatisé.

Dans toutes les salles de classes de toutes les écoles figurent en bonne place les journaux muraux: ce sont de grandes feuilles, au texte tapé à la machine à écrire, sur lesquelles on peut lire que tel et tel élèves ont manifesté une attitude peu communiste, qu'ils manquent aux devoirs qui leur incombent au sein des Jeunesses communistes; et leurs parents tremblent qu'on les accuse, eux-mêmes, de tiédeur à l'égard du Parti. Dans les administrations, les bureaux, le temps n'est plus où l'on se livrait encore à de timides chuchotements, et deux personnes qui s'entretennent dans la rue s'interrompent au passage d'une troisième, car on ne sait jamais à qui l'on a affaire.

#### Le bilan

La domination des Soviets a duré près d'un an dans les pays Baltes.

Quel en a été le bilan pour la population, pour l'économie, pour la vie de tous les jours, pour l'appareil de l'Etat?

Jetons un coup d'œil à Vilna sur les vitrines des magasins nationalisés. Qu'y voyons-nous? Un complet est vendu au prix de 1.200 ou 1.500 roubles. Cela ne représente que 150 marks allemands. Et les bas de damé ne coûtent pas plus de 30 roubles, donc 3 marks. Ainsi, ces prix n'ont rien d'excessif. Oui, à condition qu'ils soient accessibles au pouvoir d'achat de la population. En fait, on a décrété une parité toute mécanique entre le rouble et l'unité monétaire du pays. Un ouvrier spécialisé de Vilna gagnait 350 roubles, c'est-à-dire, en tout, 35 marks. Et une dactylo avait un traitement mensuel de 400 roubles, soit de 40 marks. A la lumière de ces chiffres, les prix affichés aux étalages des magasins de l'Etat prennent une tout autre signification. Quel avantage y avait-il d'augmenter les salaires de 75%? En mettant sur le même pied le rouble et l'unité monétaire du pays, on n'octroyait plus, en réalité, que le cinquième, sinon le sixième de ce que l'ouvrier et l'employé gagnaient précédemment. La population de ces pays était consciente de son impuissance à l'égard de la tyrannie soviétique. Son désespoir même lui fit chercher une issue. En Lituanie se constituèrent des « Bataillons de la Mort », recrutés parmi les anciens soldats ou les membres de l'auto-défense lituanienne. Officiers, sous-officiers, ouvriers, paysans, tous se retrouvèrent dans ces « Bataillons de la Mort », tous jurèrent de combattre le régime des Soviets au premier signe de faiblesse dans son armature. En Lettonie, de jeunes officiers, des étudiants, des ouvriers fondèrent un

mouvement de partisans, et ceux-ci s'armèrent dans le plus grand secret.

Un an sous le régime soviétique. Au commencement, il se trouva, ça et là dans les pays Baltes, des gens qui croyaient au miracle, des gens qui saluèrent avec ferveur les premières troupes soviétiques défilant rue de la Liberté à Kovno, ou devant le monument de la Nation à Riga. Après un an sous la domination soviétique, quel changement! Une haine sourde, une rancœur sans limite, une atmosphère de conjurations sur toute l'étendue des pays Baltes. Il n'était pas un seul ouvrier qu'on n'eût humilié, auquel on n'eût reproché un rendement insuffisant, pas un paysan qui se fit encore des illusions au sujet du partage des terres; pas une famille qui ne fût plongée dans le désespoir, parce qu'un des siens s'était rendu suspect à la suite de quelque mot imprudent.

Il n'y avait plus que la petite poignée de gens au service des Soviets, et qui étaient pour ainsi dire à leur discrétion, pour lutter sans espoir en faveur du pouvoir moscovite; des gens méprisés de leurs propres compatriotes, isolés dans leur propre patrie, un troupeau de brebis égarées qui ne croyaient plus elles-mêmes à ce qu'elles s'étaient imaginé jadis.

Voilà le bilan d'un an de bolchevisation. Mais à quoi peut bien ressembler le bilan dans le pays où, pendant 20 ans, le bolchevisme a pu s'étendre et s'affermir, où vivent des hommes qui, séparés du monde extérieur, n'ont plus d'autre notion que celle d'une existence qui se passe dans la terreur, le dénuement, la détresse; d'une existence sans cesse à la merci d'un caprice qui vous arrache à la famille et au foyer?...

**MERCEDES**  
*Machines de bureau*

A ECRIRE · A CALCULER · A ENREGISTRER

**MERCEDES BÜROMASCHINEN-WERKE AG · ZELLA-MEHLIS/TH.**

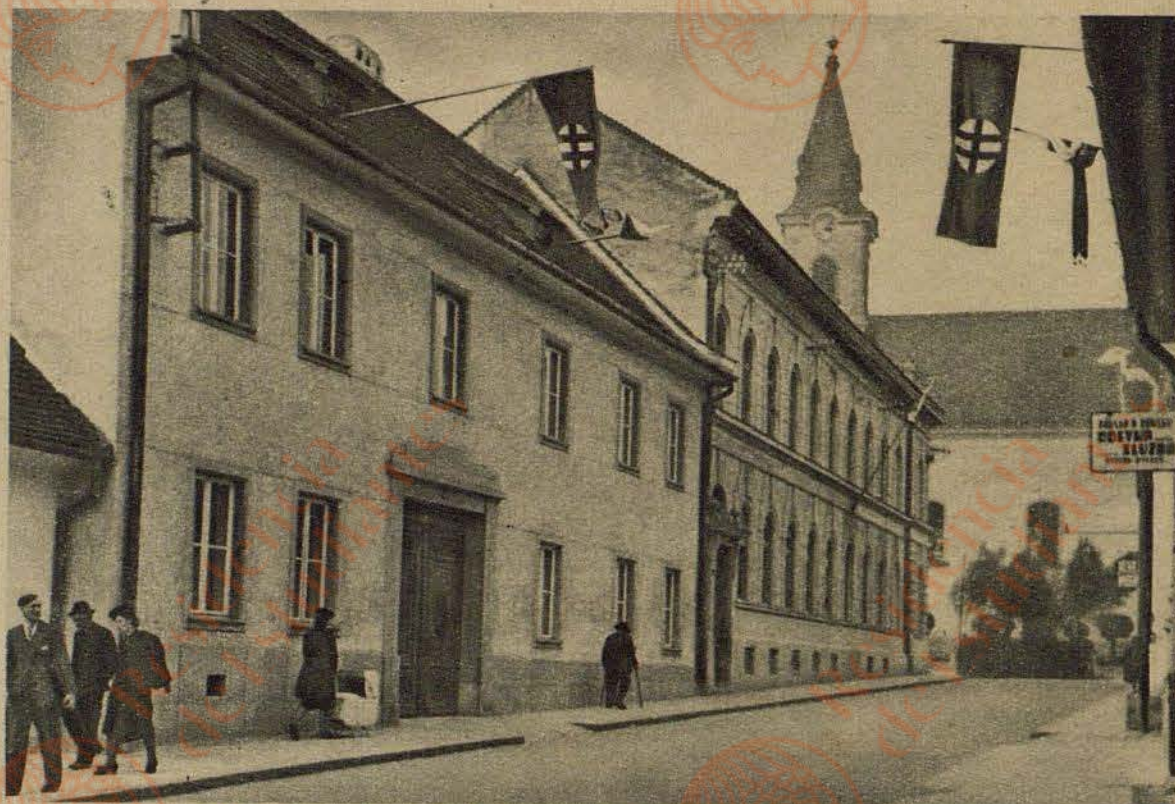


# Un prêtre, Chef d'Etat

«Signal» a rendu visite à M. le Dr Tiso, Chef de l'Etat slovaque

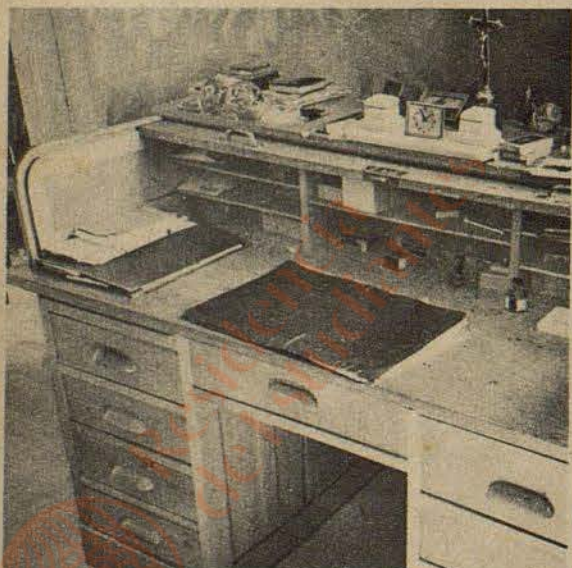
**L**E fils d'un paysan à la tête d'un Etat agricole, un prêtre qui, de tout un peuple, a fait ses ouailles, tel est le Dr Joseph Tiso, le premier Président de la jeune république slovaque. A la fin de la Grande Guerre, il avait un peu plus de 30 ans et il venait d'être nommé professeur de théologie catholique à l'Université de Vienne. Mais au bout de quelques mois, à l'isolement de sa savante tour d'ivoire, il préféra la lutte politique. Pendant les jours de la Révolution, il créa, au sein de sa patrie, le Conseil National Slovaque. Plus tard,

il participa à la fondation du Parti du Peuple Slovaque. Il se rallia à son Chef, le Père Illinka; et, à la mort de celui-ci, il devint son successeur. Député de l'ancien Parlement tchéco-slovaque, le Dr Tiso avait, plus qu'un autre, eu l'occasion d'étudier, dans toutes ses monstruosité, le Traité de Versailles. Son expérience politique accrut son énergie. Et plus il acquit de connaissances, plus il lutta pour l'indépendance de son peuple, pour la création d'un nouvel ordre européen suivant ses propres lois



Une simple maison près du lycée de Banovce, c'est la demeure du président de l'Etat slovaque. Presque chaque dimanche, quittant la capitale, il vient y chercher la tranquillité. M. Tiso a créé, à Banovce, un Institut de garçons, dont il est encore aujourd'hui le directeur

Un prêtre fait le tour de sa paroisse. C'est le Président de la République, le Dr Tiso! Voilà plus de vingt ans qu'il connaît chaque maison de sa ville de Banovce et l'histoire de chacune de ses familles, et c'est de cette façon qu'il est toujours en contact avec son peuple



Le vieux bureau du curé Tiso. Plus d'un sermon, plus d'un discours politique y ont vu le jour, avant que le Doyen quittât sa petite ville, en 1939, pour assumer, à Presbourg, les responsabilités de Chef du jeune Etat slovaque

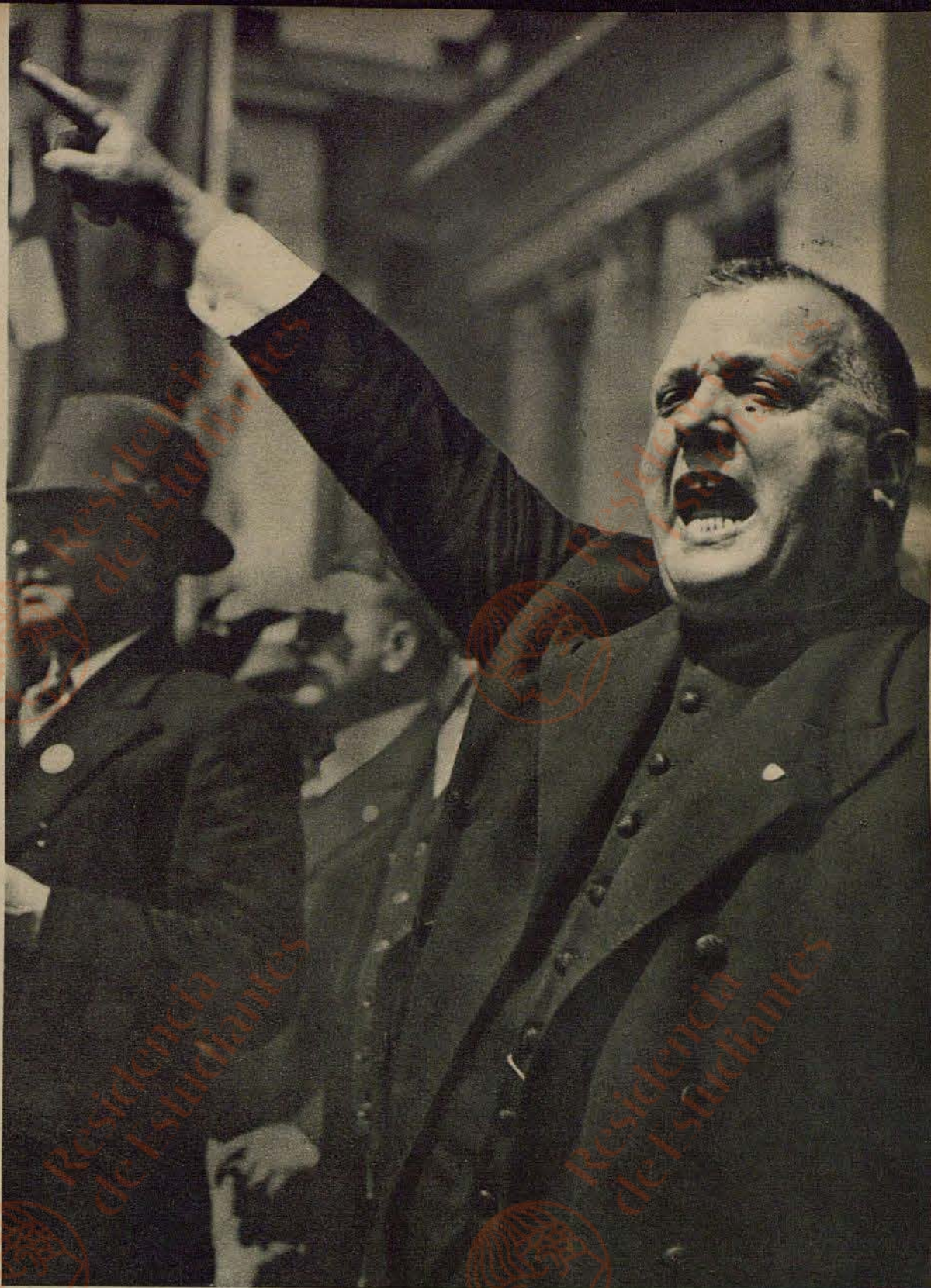
Sa vieille maman vit dans un village du Waagtal. Dès que les affaires de l'Etat le lui permettent, c'est chez elle qu'il vient chercher un refuge. Elle lui donna le jour en 1887 et, sur le chemin extraordinaire que son fils a suivi, sa pensée et sa fierté de mère l'ont accompagné



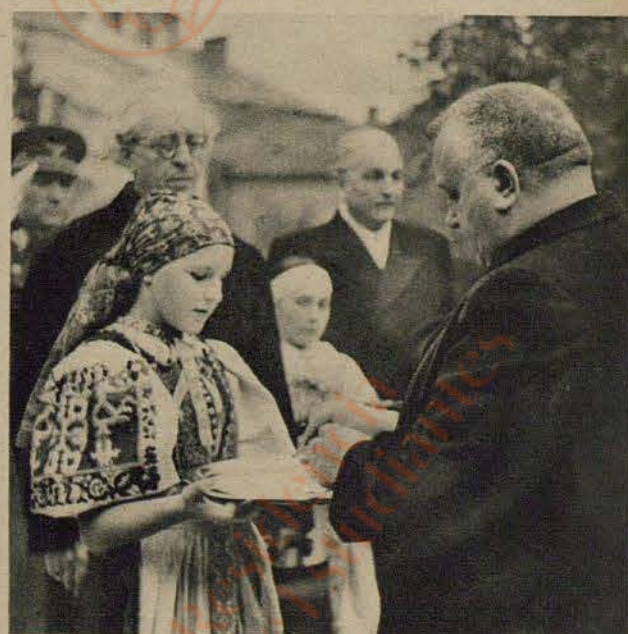




Dans sa maison hospitalière, le Président réunit fréquemment ses collaborateurs et amis, et des visiteurs étrangers. Lasoutaney coudoie le costume campagnard, la tenue de ville s'y mêle à l'uniforme politique. Tout à fait à droite: M. Aloyz Macek, chef de la Jeunesse Slovaque



A droite: Le militant politique qui maintient ferme et résolu son point de vue dans le problème tchèque, montre à son peuple le seul chemin qui conduise vers un heureux avenir



Monsieur et les soldats. Unanimes, ils ont résolu de défendre la liberté de leur peuple et l'intégrité de leur Etat. Deux fois déjà, Tiso a appelé au combat l'armée slovaque, aux côtés de l'armée allemande: En 1939, contre les Polonais, et actuellement contre les Soviétiques

De jeunes paysannes accueillent le Chef de l'Etat, et, selon la coutume, elles lui tendent le pain et le sel de la bienvenue. A gauche le Dr Tuka, ministre président, aux cheveux blancs. C'est un compagnon de lutte du Dr Tiso et martyr populaire, il avait été condamné à 15 ans de cachot par les Tchèques

Clichés: Bernd Lohse



# «Butterfly» à la turque!

Il y a déjà quelques semaines, on a pu voir, à Ankara, la première représentation donnée à l'Opéra National Turc, récemment construit



Répétition générale devant le jury des disciples. La mimique et l'expression dramatique figurent au programme des sept premières années, durée de l'enseignement auquel les élèves du conservatoire sont obligés, aussi bien que l'étude des partitions musicales. Les jeunes artistes du cours sont chacun à leur tour chargés des différents rôles principaux. Ainsi chaque talent trouve l'occasion de se manifester

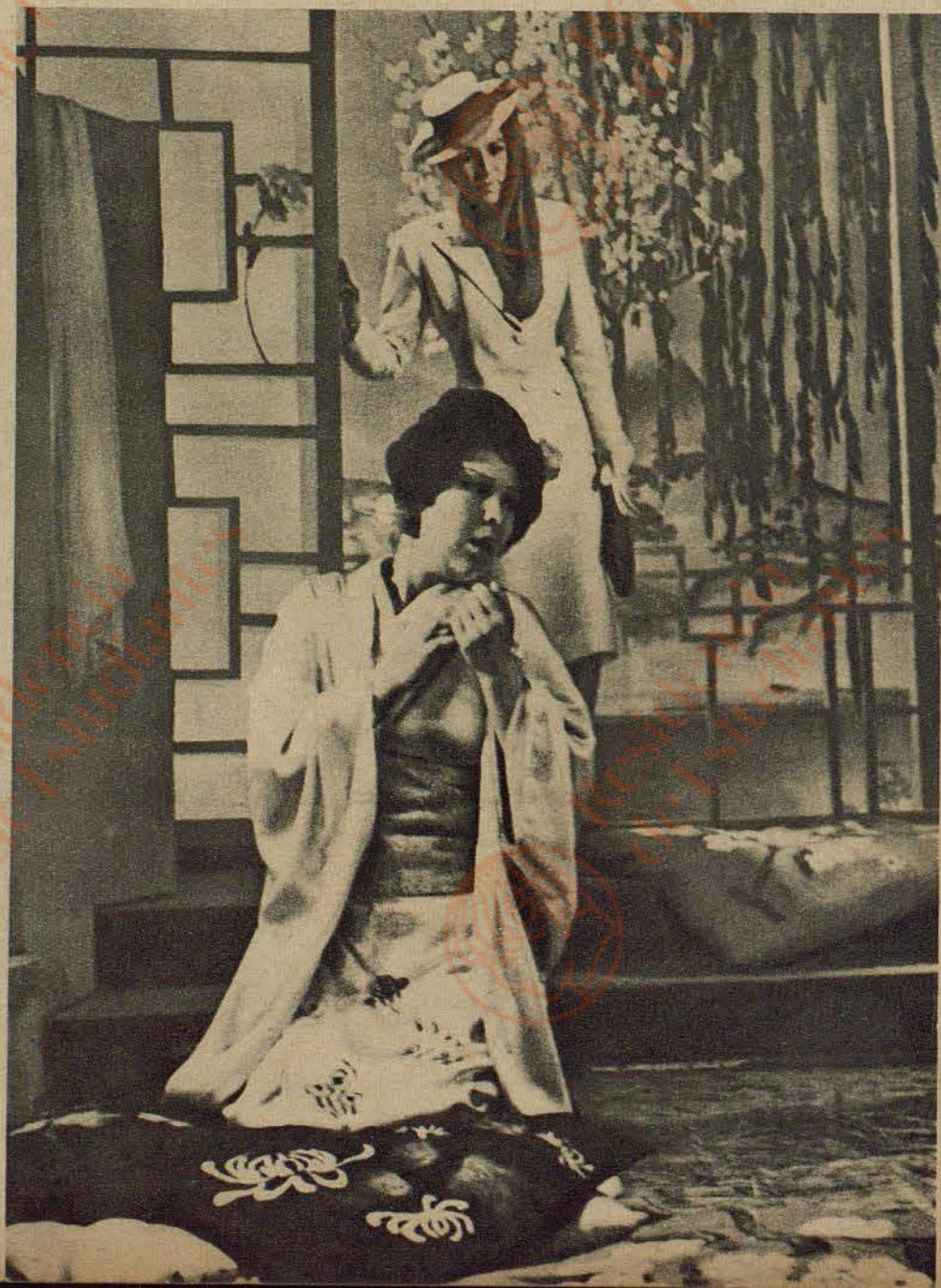
Clichés: Wolfgang Weber

Mademoiselle Mes ude Cagliyan, en français «Torrent Heureux», deviendra-t-elle célèbre un jour? Mademoiselle Mes ude Cagliyan (à droite), fille d'un chef de musique militaire turc, se promène dans Ankara avec son amie, une collègue. Ce sont deux des élus qui ont répondu à l'appel du gouvernement turc; aux frais de l'Etat, dans le moderne conservatoire de musique d'Ankara, les élèves sont formés et destinés à la scène du Grand Opéra Turc



Mademoiselle Butterfly n'a pas le trac. Mademoiselle Mes ude Cagliyan devant sa table de maquillage, quelques minutes avant de paraître, pour la première fois, en public.

Petite Madame Turque — à la japonaise. Le jeune Opéra turc commence son grand œuvre en offrant la pièce de Puccini, «Madame Butterfly». Chaque soir, à Ankara, la salle était comble; mais la capitale ne sera pas seule à bénéficier de cette nouvelle création. D'ici quelque temps, le spectacle aura lieu dans les Maisons du Peuple du pays tout entier. Ainsi, les petites villes, elles-mêmes, auront leurs propres représentations d'opéra







Félicité  
des  
vacances

Il ne lui reste  
plus que quel-  
ques jours de  
congé ; aussi sa-  
voure-t-elle une  
à une les heures  
de loisir estival  
Cliché : Paul Wolff



## Un magique coup d'œil dans la stratosphère

Si l'œil d'un aviateur, volant dans la stratosphère à une altitude de 20 kilomètres, était doué de capacités surnaturelles lui permettant, non seulement, de pénétrer l'ensemble de l'atmosphère dans toutes les directions; mais aussi de percevoir les phénomènes invisibles de celle-ci, l'image suivante se présenterait à ses yeux: Sous lui s'étend la Terre, chaude et étincelante des rayons solaires; il peut la contempler sur des centaines de kilomètres. Tout près la surface terrestre passent les nuages lourds; puis, plus haut, s'étagent les grandes masses de nuées (différentes sortes de cumulus). Enfin, aux environs de 10 kilomètres de hauteur s'étend le voile glacé des cirrus. S'il se tourne vers le haut, le regard de l'aviateur pénètre la stratosphère que

ne trouble aucun nuage, et d'une couleur violette tirant sur le noir. L'air y est si raréfié qu'on peut voir pendant le jour, luire à la fois le soleil et les étoiles. De 20 à 40 kilomètres d'altitude s'étend l'invisible nappe d'ozone qui absorbe les rayons ultra-violet de la lumière solaire. A une hauteur d'environ 80 kilomètres, planent les fantastiques nuages lumineux que l'on voit parfois, resplendir dans la nuit; ils sont constitués par des amas de poussières volcaniques qui, lors des éruptions, ont été précipitées à cette altitude. Les étoiles filantes surgissent à une hauteur de 300 kilomètres. Le domaine des aurores lumineuses commence déjà à 100 kilomètres et s'étend jusqu'à 1.000 kilomètres au delà, elles sont les dernières choses perçues dans ces régions élevées, avant que l'atmosphère ne disparaisse dans le froid intense de l'Infini: 270 degrés au-dessous de zéro

Dessin: Brust



Dr. Paul Karlson

# Que se passe-t-il dans la stratosphère ?

L'immense océan céleste qui s'étend au-dessus de nos têtes et sous lequel nous errons comme des crustacés au fond de la mer constitue une énorme masse d'air toujours en mouvement, de vitesse et de densité sans cesse variables; elle est encore pour nous un domaine inconnu.

Prétendre fièrement qu'au 20<sup>e</sup> siècle l'homme aurait conquis de façon définitive cet espace est faire preuve de vain orgueil et prendre, ses désirs pour la réalité.

Pas très loin du sol, il est peut-être possible de nous ébattre, mais l'atmosphère reste, dans son ensemble, une région encore vierge sur la carte de nos connaissances et dans laquelle on n'a pu, jusqu'à présent, se livrer uniquement qu'à de modestes sondages isolés.

Or, l'air est un gaz qui se dilate davantage à mesure que la pression diminue, comme c'est le cas lorsque s'accroît l'altitude. A dix kilomètres au-dessus du sol, la densité de l'air n'est plus que la moitié de celle qu'il a à sa surface; et ce léger voile atmosphérique devient de plus en plus ténu et atteint plusieurs milliers de kilomètres pour se perdre, sans limite fixe, dans les profondeurs de l'infini.

La limite de 10 kilomètres dont nous venons de parler, forme, on l'a vu, une ligne importante de démarcation de notre atmosphère. Jusqu'à cette limite s'étend la « troposphère », zone dans laquelle de vifs courants ascendants et descendants ne cessent de mêler les masses d'air et de leur imprimer un remous continu. La formation des différents phénomènes météorologiques connus a son siège dans la « troposphère ». A la limite supérieure planent les délicats voiles glacés des cirrus. Au-dessus de ceux-ci l'aspect change radicalement; nous pénétrons dans la « stratosphère ».

## Entrée dans la stratosphère

Depuis l'ascension audacieuse de Piccard dont le ballon parvint à une hauteur de 16 kilomètres, la stratosphère retient de nouveau l'attention du public; auparavant, seuls les savants lui avaient consacré leurs travaux. Au moyen de ballons-sondes, on avait établi que la température diminuait d'abord de façon continue en raison de l'accroissement de l'altitude, jusqu'à 50-60 degrés au-dessous de zéro; puis qu'à partir d'une certaine limite la température, contrairement à ce qu'on avait tout lieu de supposer, cessait de diminuer, restait constante; cette limite marque l'entrée dans la stratosphère. Elle se trouve, aux pôles, à 9 kilomètres de hauteur environ, et, à l'équateur, elle atteint 16 kilomètres à peu près. Cette plus grande altitude détermine la plus basse température aérienne: environ 87 degrés au-dessous de zéro.

On croyait généralement être arrivé ici à une zone absolument tranquille, dépourvue de tous troubles météorologiques, et dans laquelle le gaz dont l'air est composé, c'est-à-dire l'oxygène, l'azote, l'hydrogène et l'hélium, formaient des couches parfaitement distinctes et superposées selon leur densité, à la façon des couches composant le bulbe d'un oignon; ce qui explique son nom: stratosphère (du grec stratos: couche).

Cette supposition était erronée. Les recherches faites ces dernières années ont fourni de nouvelles preuves qu'il existe dans cette région, que l'on

La découverte de la stratosphère qui eut lieu il y a une quinzaine d'années et étendit le domaine de nos connaissances n'a cessé de captiver l'imagination du public. Cette contrée devint le champ d'action de romans utopiques, l'objet de spéculations hasardeuses. Au cours de cette guerre, la question de la stratosphère est redevenue particulièrement d'actualité. Des bruits ne cessent de circuler suivant lesquels des avions de bombardement, volant dans la stratosphère, et ainsi à l'abri des canons de la D.C.A. et des avions de chasse, auraient atteint des vitesses incroyables et parcouru des distances fantastiques. Ces bruits fantaisistes sont encore alimentés par la nouvelle que les Etats-Unis d'Amérique auraient mis en service une machine: « Boeing-Stratoliner », pour les grandes altitudes. Qu'il y a-t-il de vrai dans tout cela ? Notre collaborateur nous expose ici l'état actuel de nos connaissances au sujet de la stratosphère et ce qui a été fait jusqu'à présent pour le vol dans cette région du ciel

croyait tranquille, une vie intense de phénomènes physiques.

A une hauteur de 1.000 à 80 kilomètres les aurores boréales apparaissent avec leurs splendeurs lumineuses lorsque les rayons des électrons envoyés par le soleil pénètrent dans l'atmosphère.

Des examens spectroscopiques ont établi que, grâce à l'oxygène et à l'azote, ces aurores étaient possibles. Jusqu'à une hauteur de 1.000 kilomètres, il ne peut être question de dissociation.

## Le rôle protecteur de l'ozone

Assez près de la terre, à des hauteurs de 10 à 40 kilomètres pouvant être atteintes par les ballons-sondes, l'air renferme une quantité sensible d'ozone; ceci est heureux pour nous, car cette couche d'ozone absorbe les rayons ultra-violet du soleil et nous protège ainsi de leurs dangereux effets photochimiques. Elle constitue pour la terre une sorte de crème l'immunisant contre les brûlures du soleil. Cet avantage est si important que l'on peut presque négliger un des inconvénients de l'ozone: l'effet corrosif qu'il exerce sur le caoutchouc, effet qui provoque la destruction prématurée de tous les ballons envoyés dans l'espace. C'est peut-être cela qui provoqua en son temps la chute des aéronautes russes qui s'étaient rendus dans la stratosphère.

Nos engins de recherches, nos ballons-sondes, n'ont pas encore atteint d'altitudes dépassant 40 kilomètres. Malgré cela, on a découvert, ces dernières années, toute une série de phénomènes qui se déroulent de façon imperceptible à des altitudes encore plus considérables; ce sont notamment les effets électriques de l'ionosphère.

Les amateurs de la radio découvrirent les premiers la portée étonnante des ondes courtes qui, avec une énergie électrique minime, traversent l'océan. Ce phénomène est dû à une couche aérienne « ionisée » conductrice de l'électricité et se trouvant à une hauteur de 100 kilomètres: la couche « Heaviside ». Cette couche réfléchit sur la terre, à la façon d'un miroir, les ondes qui pénètrent dans cette région.

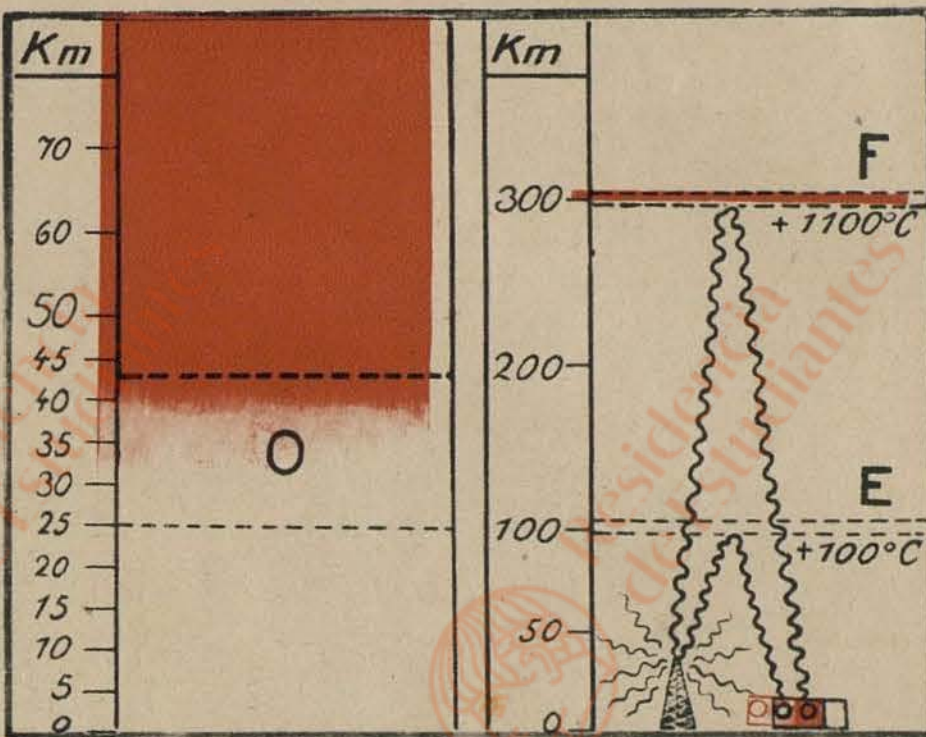
Depuis lors, des sondages et des mensurations d'échos effectués au moyen de l'électricité ont permis de scruter de façon approfondie la structure et les propriétés de l'ionosphère. Outre la couche « Heaviside », il existe une autre couche conductrice, située à une hauteur qui varie, selon l'heure du jour, entre 200 et 300 kilomètres. Les propriétés des signaux électriques réfléchis nous permettent de calculer la densité et la température des régions élevées. On aboutit ici à des résultats étonnants: à plus de 100 kilomètres de hauteur, il règne une température de 100 degrés environ, et à 300 kilomètres celle-ci s'élève même à 1.100 degrés,

c'est-à-dire qu'elle est supérieure au point de fusion de bien des métaux.

La réalité est moins effroyable. En fait, les quantités de chaleur existant sont, en raison de la faible densité de l'air ambiant, très minimes. Ce qui fait que ce danger ne doit pas, pour le moment, nous faire renoncer à une ascen-

atmosphérique est tellement minime que les cylindres ne peuvent plus, à la vitesse à laquelle ils fonctionnent, absorber l'air qui leur est nécessaire, ce qui fait que la marche se ralentit. La technique moderne a trouvé ici un remède: ce sont les ventilo-compresseurs qui sont mis en action par le moteur lui-même ou, ce qui est mieux encore, par les gaz d'échappement. On peut, de cette façon, obtenir la condensation voulue et fournir aux cylindres la quantité nécessaire d'air dont ils ont besoin pour leur marche régulière.

Les anciennes difficultés, si désagréables, inhérentes aux carburateurs, sont supprimées depuis que l'on a recours à l'injection directe du combustible liquide dans le cylindre au moyen de pompe. En plus, les hélices modernes,



Les phénomènes de la stratosphère et de l'ionosphère. A gauche: à une hauteur de 20 à 40 kilomètres s'étend une couche d'ozone (O) qui absorbe les rayons ultra-violet du soleil et nous protège ainsi contre leurs effets funestes tels que brûlures, aveuglements par la neige. A droite: l'ionosphère renferme deux couches d'air conductrices de l'électricité: la couche E et la couche F qui réfléchissent sur la terre les ondes courtes. Cette capacité de réflexion est connue de tout amateur de T.S.F. C'est à ce phénomène qu'est due l'étonnante portée de la propagation des ondes courtes employées en radio. Grâce à la réflexion des manifestations hertziennes, les savants peuvent mesurer, au moyen de signaux à ondes courtes lancés dans l'atmosphère, l'altitude et la température des couches directrices

sion éventuelle en avion dans la stratosphère. Il existe d'autres problèmes plus importants, à la solution desquels on travaille partout, mais qui n'ont pas encore été résolus. La raison pour laquelle les techniciens de l'aviation ne cessent d'être incités à s'occuper de la stratosphère, c'est-à-dire la faible densité de l'air dans cette région, constitue en même temps la plus grande difficulté. Avec le même rendement de moteur, on pourrait déjà, à 10 kilomètres d'altitude, atteindre une vitesse double; on pourrait, par conséquent, en employant la même quantité de carburant, parcourir des distances doubles, l'air de cette région étant de si faible densité qu'il n'offre qu'une résistance réduite. Par contre, l'homme et la machine souffrent du manque d'air, de l'insuffisance d'oxygène.

Un moteur moderne d'aviation a un besoin extraordinaire d'air; il utilise à peu près 50.000 litres par minute pour obtenir la combustion de son essence.

A la hauteur envisagée, la pression

à pas réglables, peuvent s'adapter au vol rapide stratosphérique.

## La « psychose de la stratosphère »

Il n'y aurait donc plus de difficultés insurmontables si l'on ne devait pas tenir compte de la faiblesse de la nature humaine: l'insuffisance d'oxygène se fait ressentir de façon dangereuse déjà à 4 ou 5 kilomètres de hauteur. Longtemps avant que ne survienne une dyspnée caractéristique, on remarque déjà un affaiblissement des capacités physiques et mentales; l'aviateur est en proie à des hallucinations, la force de volonté disparaît. Un pilote expérimentateur, qui avait volé un certain temps à 10 kilomètres d'altitude, nous rapporte qu'il s'en fallut de peu qu'il ne fût victime de cette « psychose de la stratosphère ». A la descente, il fallait traverser une couche de nuages épais et homogènes. Le jour où se fit ce vol d'expérimentation, le temps était tellement mauvais que le trafic aérien avait été suspendu. Le pilote essaya de repérer, au moyen de



signaux radiotélégraphiques, son port d'atterrissage; il comprit mal les anciens signaux de service: il croyait voler vers le poste émetteur, mais en réalité il volait au delà de la côte et il se trouvait déjà à plus de 200 kilomètres en mer lorsqu'il remarqua son erreur. Il rebroussa chemin et il réussit, avec les dernières gouttes d'essence qui lui restaient, à faire un atterrissage forcé sur le rivage.

Même avec une aspiration suffisante d'oxygène, il est nécessaire de prendre de grandes précautions et, au fond, il n'y a qu'un moyen radical: c'est de doter l'avion d'une cabine spéciale, dans laquelle la pression reste identique à celle de la terre. Jusqu'à présent, nulle part, on n'est encore sorti du cadre des expériences.

#### Un nouveau problème: les ouragans

Les vols effectués jusqu'ici ont montré que nos connaissances actuelles au sujet de la stratosphère étaient vraiment minimes. L'agitation continuelle et désagréable n'y existe plus et, à partir de 6 kilomètres d'altitude, en dehors de zones où règne le mauvais temps, l'air perd presque tout dynamisme. Par contre, surgissent ici, tout à coup, sans qu'on puisse les prévoir, de violents vents horizontaux, des ouragans d'une vitesse de près de 300 kilomètres, tels qu'on n'en constate presque jamais à la surface de la terre. Les ascensions expérimentales ont été, jusqu'à présent, entreprises par temps calme et elles ont été trop rares pour qu'on puisse se faire une idée exacte de cette zone lointaine. La technique aérienne doit d'abord conquérir effectivement ce domaine de notre atmosphère, et nous fournir les renseignements nécessaires pour remplir de nos connaissances cette partie jusqu'ici restée en blanc sur la carte.

Suite de la page 30

## Les cerisiers sur la colline

— Paul Oster! voyez-moi cela; Paul Oster, voleur de cerises! M. Köngeler, l'air grave, avait saisi Paul de l'autre côté, bien qu'il fût beaucoup trop ivre pour comprendre quoi que ce soit. Dans l'état où il se trouvait, il se livrait à son instinct d'imitation.

Tous trois se dirigèrent ainsi vers le village. Aloys et M. Köngeler ne s'apercevaient pas qu'ils avaient l'air de noctambules, bras dessus bras dessous, regagnant leurs logis après une soirée de bombance. Paul Oster, au milieu, les faisait aller de droite et de gauche pour donner à Hélène le temps de faire le chemin. Il savait que, seule, elle ne craignait rien. Au bord d'un champ, où s'amorçait un ruisseau, il se dégagea soudainement et avec un rire cordial, il disparut dans la nuit.

Hélène s'était empressée de regagner la maison dès que les pas des hommes se furent éloignés dans la nuit. Beaucoup plus tard, elle entendit son père qui rentrait. Anxieuse, elle passa une nuit blanche.

Le soleil se leva gaiement et Aloys ne fit pas allusion aux événements de la veille. Hélène de son côté ne pouvait rien lui demander. Après le petit déjeuner, il sortit, puis revint, une heure plus tard.

Peu après arriva Gaspard, le garde-champêtre. Les hommes entrèrent dans la salle à manger. Hélène, à l'autre porte, barrée par une armoire, écoutait.

— Vous persistez dans votre plainte contre Paul Oster? demanda Gaspard, d'un ton officiel.

— Sûrement que oui, s'écria Aloys.

— Bien, mais Paul Oster affirme n'avoir pas volé de cerises.

— Mais que venait-il donc faire dans mon arbre? Contempler les étoiles?

— Il me l'a confié. C'est un secret professionnel. Il espère que tu retireras ta plainte pour qu'il ne soit pas tenu de le révéler publiquement.



« Tous trois se dirigeaient ainsi vers le village. Aloys et M. Köngeler ne s'apercevaient pas qu'ils avaient l'air d'un trio de bambocheurs »

Dessins: Wilhelm Plünnecke

— Quelque chose de merveilleux, sans doute, ce qui s'est passé là-haut?

— Très probablement, dit Gaspard; mais ce que je puis te dire, c'est que si tu persistes, Hélène sera appelée en témoignage.

— Insolent!

On entendit le bruit d'une chaise qui tombait. Hélène se réfugia dans la cuisine et boucla la porte à double tour. Aloys, aussitôt la tira avec une

force telle que la serrure en fut arrachée et tomba.

— J'ai quelque chose à te demander Hélène.

Elle se passa la main sur les yeux et dit courageusement:

— J'étais dans l'arbre avec Paul et tout cela ne serait pas arrivé si tu n'avais pas interdit ce qui doit pourtant avoir lieu, Papa. Moi, je veux Paul — et toi tu dis « non » parce que tu es prévenu contre lui. J'étais avec lui toute la soirée d'hier, et avant-hier, et deux jours auparavant, et j'y serai aujourd'hui, demain et après-demain...

— Très bien, Hélène, dit Gaspard.

— Va-t'en! cria Aloys.

— Alors, vous maintenez votre plainte?

— Non, idiot!

— Cela devient une honte, uniquement parce que nous sommes obligés de nous cacher, sanglota Hélène.

Gaspard s'éloigna; mais il revint encore une fois.

— Moi, je ne dirai rien à personne.

Aloys était debout devant le poêle de la cuisine. Il commença à y mettre du bois, puis il rangea les marmites et dit:

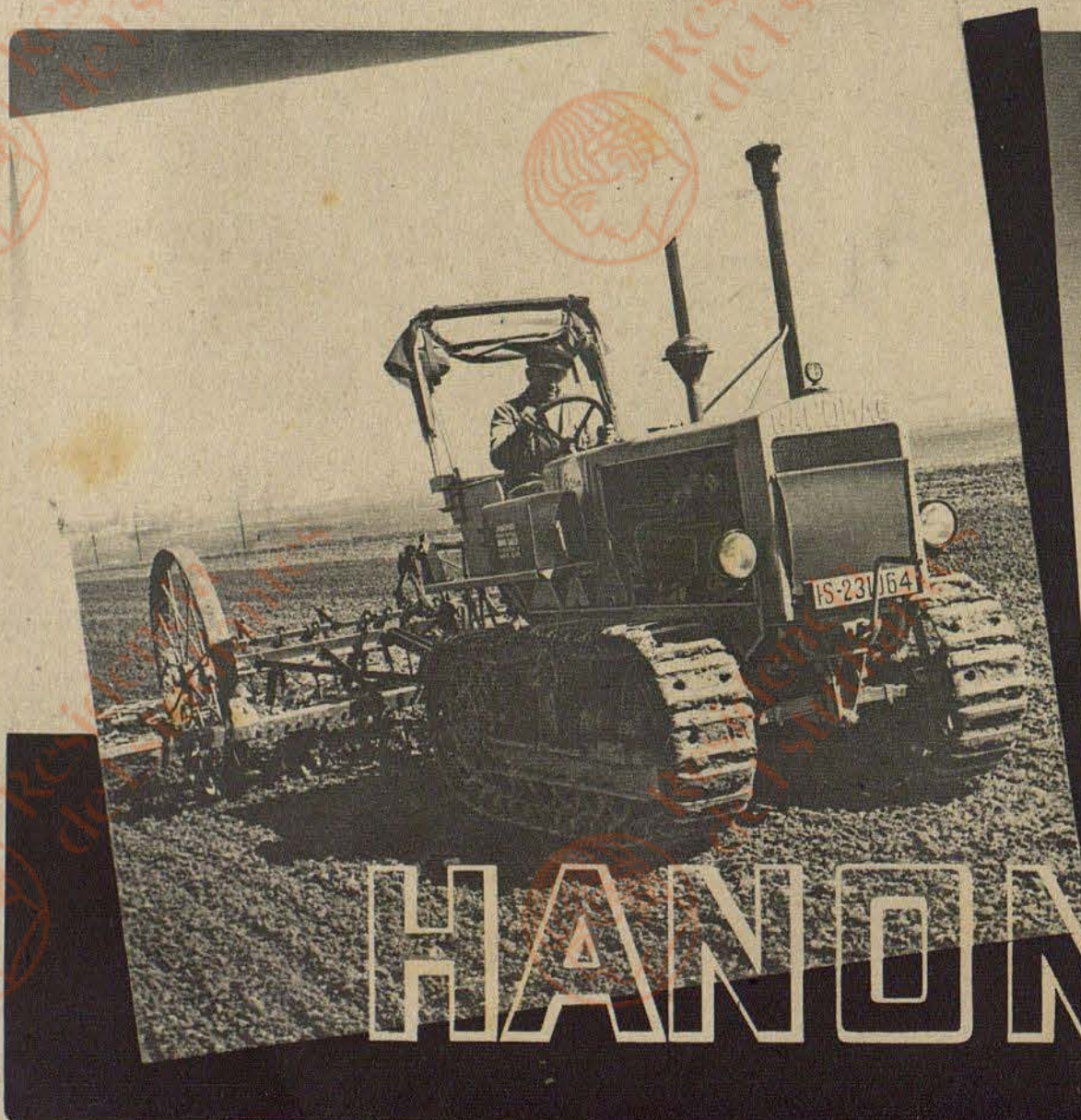
— Alors, Hélène, si tu le veux absolument, prends-le. Tu auras voulu ton propre malheur.

Hélène riait à cœur ouvert. Son visage frais et rond était tout irradié de bonheur.

— Ça va, ça va, dit Aloys, en caressant ses cheveux flous.

Et puis, les yeux rêveurs, il conclut:

— Du reste, je sais, bien que ce ne soit plus désormais nécessaire, que vous retournerez sur la colline aux cerises cacher votre bonheur. Mais auparavant, nous les cueillerons, les cerises, ajouta-t-il d'un ton brusque, et Paul Oster y prendra part, sans être payé, s'il a envie de devenir mon gendre!



Tracteur à chenilles 50 CV

Le tracteur pour l'agriculture, les exploitations forestières et l'industrie, permettant de réaliser un maximum d'économie

# HANOMAG

HANNOVER



## La grande bataille du désert

l'énormité de son désastre ? Et qu'en dira Londres ? Cette nuit, je vais essayer de dormir quelques heures d'affilée. Voilà trois jours que nous avons ignoré le sommeil.

J'ai l'intention de retourner demain vers le Sud, afin de visiter le « parc gardé », où reposent à jamais les tanks britanniques. Je me ferai conter les détails de l'opération, et comment le général Rommel eut la manière, celle qui a suffi pour assommer le Tommy qui, du coup, ne s'en est plus relevé.

Les difficultés de ces journées ne nous avait plus laissé le temps de nous demander ce que devenaient ceux du fort Capuzzo, de Sollum et des autres postes du désert. Jour et nuit, nous étions sur pied. Maintenant seulement, nous prenons conscience que notre résistance acharnée a réellement contribué à la décision de cette lutte prodigieuse.

### 19 juin

Hier soir, je me suis endormi sur mon journal. Le sommeil a fait des miracles. On est redevenu gaillard. De nouvelles munitions de réserve sont là. Bien que notre « fonds de boutique » ne fût nullement épuisé, nous avons davantage conscience de notre force et de notre supériorité à contempler cet immense tas d'approvisionnements de toute sorte.

Plusieurs camions nous amènent un ravitaillement supplémentaire de vivres. Et les derniers coups de feu avaient à peine été tirés que la poste aux armées nous honorait déjà de sa présence : des sacs remplis de lettres et, pour chacun, un exemplaire de no-

tre journal du front : « L'Oasis ». Les hommes s'affairent autour de leurs armes, de leur attirail et de leur équipement. Tout est nettoyé, réparé; tous seront fin prêts pour le prochain engagement.

Les récits de nos camarades qui ont pris part à cette bataille sur d'autres secteurs nous donnent un tableau d'ensemble qui nous fixe sur les intentions des Britanniques et sur l'échec magistral qu'ils ont subi.

Si les précédentes attaques anglaises sur nos positions n'avaient eu, en général, que le but de nous tenir en alerte, cette fois il en était tout autrement : la dépense en hommes et en matériel, ainsi que la direction de la poussée, décelaient un caractère offensif très net.

Le 15 juin, dès les premières heures du matin, les Britanniques réussirent à progresser, grâce à des forces supérieures. L'attaque se fit dans deux directions. Au nord, il s'agissait d'attaquer simultanément et notre position dans le défilé de Halfaya et le fort Capuzzo, afin de réussir une trouée entre ces deux points tenus l'un par les troupes allemandes, l'autre par les troupes italiennes. Mais l'ennemi semblait avoir porté son effort principal dans la direction de Bir-Sceferzen et de Sidi-Omar, où il avait jeté plusieurs brigades blindées dans la mêlée.

Les déclarations des prisonniers nous renseignent sur la composition des effectifs ennemis au cours de cette offensive : sur la route côtière et le long du golfe de Sollum s'avancait la 4<sup>e</sup> division hindoue, constituée par les 11<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> brigades blindées, la 4<sup>e</sup> ré-

giment blindé et le 31<sup>e</sup> régiment d'artillerie. Il y avait cinq autres régiments en réserve.

Au défilé de Halfaya nous incombait la tâche de contenir et de repousser trois jours durant l'assaut de forces très supérieures. En vagues successives, le Tommy et ses mercenaires venaient se briser sans relâche contre nos positions. Jour et nuit, nos obus et les gerbes de nos mitrailleuses étaient lancés sur l'assaillant. Cela n'arrêtait qu'aux instants où nous laissions approcher cette macédoine de peuples, afin de les mieux avoir dans le champ de tir concentrique de toutes nos armes. Pendant trois jours, l'air brûlant fut traversé de soufflements, de sifflements, de bouillonnements. Puis, les avions de combat allemands vrombirent de nouveau, survolant notre position, afin de décimer les rangs des Anglais. Assister aux évolutions des oiseaux gris au-dessus de nos têtes nous causait un sentiment de soulagement inexprimable : nous n'étions pas seuls. Le torse nu, et tout trempés de sueur, nos hommes demeuraient à leurs pièces.

Comme nous étions précisément en train de paralyser une forte poussée des Anglais, la chanson claire des moteurs retentit au ciel. C'étaient des avions de chasse allemands et italiens qui s'attaquaient à des appareils britanniques supérieurs en nombre. Le temps nous manquait pour suivre le spectacle comme nous l'aurions voulu. Seul, parfois, un panache de fumée noire annonçait la chute d'un Bristol-Blenheim ou d'un Hurricane devant nos positions, nous informant que la danse n'était pas encore terminée au-dessus de nos têtes. En une seule journée, nous comptâmes à 17 reprises la chute d'avions anglais descendus.

En faisant échouer la tentative de percée vers Sollum, nous déjouons en

même temps, comme on l'a établi depuis, la jonction projetée de cette division avec la 7<sup>e</sup> division blindée au sud. La 4<sup>e</sup> brigade blindée anglaise poussa par Bir-el-Chregat, Bir-Sidi-Souleyman et Gabr-Bou-Fares, en direction du fort Capuzzo, jusqu'à la frontière égyptienne. La 7<sup>e</sup> brigade blindée, avançant sur Sidi-Omar, se heurta à la puissante défense germano-italienne, et ne put réaliser ses desseins, qui étaient de pousser jusqu'au fort Capuzzo et à Sollum en passant par Sidi-Omar en direction sud-ouest.

Le 16 juin, les Anglais jetèrent de nouvelles forces sur l'aile opérant au sud, afin de cerner le défilé de Halfaya et de forcer ainsi la décision en leur faveur. Au moment même où le péril nous menaçait très sérieusement à Halfaya, le général Rommel précipita les unités germano-italiennes contre les Britanniques en pleine offensive. Et ces unités rejetèrent le Tommy, l'écartèrent de sa direction de poussée et rétablirent, au soir du 16 juin, vers l'arrière, la liaison avec nous.

La contre-attaque des troupes italo-allemandes et le fait que les Britanniques n'avaient pas réussi à s'emparer de notre défilé avaient immobilisé l'attaque ennemie. D'assaillant, l'Anglais était passé défenseur et il ne parvint même pas à se maintenir au delà du troisième jour dans les régions nouvellement acquises. Nous enfoncâmes un coin entre les deux brigades de la 7<sup>e</sup> division blindée. Simultanément, une forte poussée fut effectuée sur les unités de la 7<sup>e</sup> brigade blindée anglaise, placée à l'extrémité de l'aile, entre Sidi-Omar et Bir-Sceferzen. La 4<sup>e</sup> brigade blindée fut enfermée dans la zone de Capuzzo et bientôt contrainte à transformer son attaque, primitivement dirigée vers l'ouest, en une

Suite page 46

## Pour tous les goûts

OLYMPIA présente la machine à écrire qui convient. Pour le bureau, l'OLYMPIA 8, dont les multiples qualités ont fait leurs preuves, existe avec chariots de différentes longueurs, et avec un tabulateur décimal. En machines portatives, OLYMPIA offre les modèles suivants : ELITE, PROGRESS et SIMPLEX, ainsi que la PLANA, la première machine à écrire allemande en construction plate. Tous ces modèles, quelles que soient leurs différences de prix et d'emploi, ont en commun le nom, et celui-ci répond de la qualité.

# Olympia

Les machines à écrire OLYMPIA sont les produits des Olympia Büromaschinenwerke A.G., Erfurt.

En vente en France auprès des :



## MACHINES A ÉCRIRE OLYMPIA S.A. PARIS-8<sup>e</sup>

Représentation générale pour la Belgique : Handelsmaatschappij N.V. Edmond Jacobs, Anvers

En vente à : Amsterdam, Belgrade, Budapest, Bucarest, Copenhague, Madrid, Rio de Janeiro, Stockholm, Zagreb. D'autres représentants OLYMPIA dans toutes les capitales du monde.



« Signal » vous enseigne encore : 10 minutes de stratégie. Troisième leçon :

# Extermination: l'idée de Cannes

L'IDEE jointe à la volonté, voilà en quoi consiste l'art du chef de guerre. Certes, toute œuvre humaine peut être réduite à rien par le destin, qui peut déjouer les meilleurs projets; mais la grandeur de l'œuvre persiste dans ses ruines. Annibal, le grand capitaine carthaginois, mit volontairement fin à ses jours. Il s'empoisonna à Libyssa, sur les bords de la mer de Marmara, pour échapper à la honte d'être capturé par les Romains.

L'étroitesse d'esprit du parti des marchands à Carthage avait fait échouer le grand projet de détruire l'empire romain. Pourtant, Annibal avait ébranlé jusque dans ses fondements l'immense empire, grâce à sa force de volonté, à la puissance de ses idées. La haine féroce que les Romains ressentaient contre leur plus grand ennemi le poursuivit jusqu'après sa mort. Quatre siècles durent s'écouler avant que l'on donnât à cet adversaire un tombeau digne de lui.

Annibal avait montré au monde méditerranéen comment on peut opposer à la puissance de la masse, représentée par Rome, la puissance de l'idée. Il a écrasé les Romains à plusieurs reprises, bien qu'il eût été chaque fois numériquement plus faible que l'ennemi.

Son chef-d'œuvre, ce fut la bataille de Cannes, en 216 av. J.-C. Avec 50.000 hommes, Annibal défit 79.000 Romains. Dans cette bataille d'extermination, 48.000 légionnaires tombèrent dans la plaine d'Apulie. Deux chefs romains, Paul-Emile et Servilius, y trouvèrent la mort. Le reste de l'armée romaine périt dans la fuite ou se

« Signal » a exposé dans une série d'articles précédents les prétendus secrets de la stratégie, et expliqué les principes essentiels de ce grand art. Il a déjà présenté la façon différente dont Anglo-Saxons et Allemands concevaient la guerre, puis il a expliqué ce qu'est l'attaque de flanc, dont le feldmaréchal allemand comte von Schlieffen a dit que c'était « la matière essentielle de toute l'histoire militaire ». (Voir nos 14 et 16 de « Signal »)

dispersa. La destruction totale de l'armée romaine ne coûta que 6.000 hommes à Annibal.

## L'intelligence, force du chef de guerre

Annibal et la bataille de Cannes ont toujours intéressé vivement la postérité, parce que l'on sentait instinctivement que ce chef de guerre sortait de l'ordinaire et que l'on avait affaire à une force intellectuelle.

Lorsque Annibal conçut l'idée de s'attaquer à l'empire romain, il se prépara à cette lutte par tous les moyens imaginables. Il acquit les connaissances géographiques et politiques les plus exactes, et prit à son service quelques savants grecs qu'il chargea d'étudier l'art de la guerre d'Alexandre et de Pyrrhus. Lui-même s'entraîna à tous les exercices physiques et intellectuels qui font le vrai soldat. Dans sa jeunesse, il était déjà connu comme l'un des meilleurs chefs de cavalerie. Annibal avait de grands dons oratoires, talent que l'on trouve chez beaucoup de grands capitaines. Avant la bataille, il savait, par ses harangues,

porter au paroxysme l'enthousiasme de ses troupes. Durant la bataille, il était le plus actif de tous, tournant autour de ses soldats comme le chien de berger autour du troupeau. Sur tous les points de la bataille où les chances faiblissaient, il se jetait résolument dans la mêlée.

Le génie de cet homme se manifeste dans un axiome qui dévoile le secret de ses succès : « Dans la bataille, celui-là vaincra qui aura réussi à surmonter son instinct. » Instinctivement, les hommes se groupent dans le danger; et cet instinct les pousse à un genre de combat que, dans l'histoire militaire, on trouve le plus souvent chez ce qu'on appelle les armées du peuple. Les soldats de la Révolution française ont obéi à cet instinct, tout comme les légionnaires romains et les citoyens-soldats en Amérique. Ils préféraient combattre en masse profonde.

Annibal avait entraîné ses troupes à des méthodes de combat toutes différentes. Il les contraignait à lutter en lignes minces et étendues. Il leur apprit à dominer le champ de bataille en restant perpétuellement en mouvement. Il savait qu'une cavalerie bien

exercée pourrait très facilement encercler les grandes colonnes romaines qui s'avançaient en formations compactes.

## Napoléon critique Annibal

Les légionnaires romains n'étaient pas encore des mercenaires. Ils se présentaient au combat en trois grands groupes, échelonnés suivant l'âge. En première ligne combattaient les compagnies les plus jeunes, puis venaient des hommes d'âge moyen et, en queue, venaient les plus âgés, que l'on nommait les triaires. Cette façon dont les Romains avançaient en file offrait un ordre de bataille en profondeur qui différait foncièrement de celui de la phalange grecque à la ligne mince et étendue. Annibal remit en honneur l'art de la guerre des Grecs. Il avait appris d'Alexandre et de Pyrrhus l'art de la phalange, d'Epaminondas la valeur d'une cavalerie bien entraînée. Epaminondas avait été le maître de l'attaque de flanc; Annibal inventa une nouvelle tactique, celle de l'étreinte sur les deux flancs, c'est-à-dire de l'encercllement complet de l'ennemi. Cette tactique était adaptée à l'ordre de bataille en profondeur des Romains. En effet, une colonne échelonnée en profondeur n'est pas aussi facile à ébranler que la phalange par une seule attaque de flanc. Il vaut mieux la saisir des deux côtés et, en outre, la prendre à revers. Dans le monde antique, les Romains étaient connus pour leur froide raison. Comment se fait-il donc que leurs généraux n'aient pu trouver la tactique à opposer aux mesures d'Annibal? Pourquoi se laissèrent-ils encercler? Napoléon qui, lui aussi, préférait combattre en colonnes profondément échelonnées nous en donne la raison. Son principe était que « le plus faible ne doit pas encercler à la fois les deux ailes ». C'est ce que pensaient aussi les généraux romains. La colonne profondément échelonnée qui attaquait avait une énorme force de propulsion, parce qu'elle était sans cesse poussée par ceux de l'arrière. Si l'adversaire n'opposait à cette avalanche qu'un front trop faible, il courait le risque de le voir enfoncé. Or, les chefs d'armée de l'époque ne redoutaient rien tant que de voir l'ennemi s'enfoncer dans leur propre front.

Bien peu d'hommes sont capables de sortir du cercle de leurs idées et cela les induit à supposer que l'adversaire doit exactement penser comme eux.

## Les Romains voulaient jeter Annibal à la mer

Les Romains savaient du reste par leurs informateurs combien les effectifs d'Annibal étaient faibles. Ils ne crurent donc devoir faire plus que rendre leur front plus profond encore qu'il n'était d'habitude. Normalement, l'armée romaine combattait sur un front large de 4.000 hommes environ et en 18 rangées. Afin de pouvoir mieux résister à l'adversaire redouté, le commandant en chef de l'armée romaine à Cannes réduisit son front à 1.600 hommes; mais il échelonna sa colonne sur 36 rangs. Il répartit aussi ses 6.000 cavaliers sur les deux flancs, de façon à être protégé contre toute éventualité.



**Cannes** la bataille d'encercllement classique de l'antiquité (216 av. J.-C.) Rouge: Carthaginois; noir: Romains. Blocs simples: infanterie; blocs à hachures: cavalerie. — Les Romains semblent occuper la position la plus favorable. Ils combattent face à la mer et veulent y rejeter les Carthaginois. 50.000 Carthaginois se trouvaient en présence de 79.000 Romains. Annibal dispose sa garde derrière la cavalerie. Les Romains s'élancent avec

lourde, le front des Carthaginois recule. Cependant la cavalerie carthaginoise, supérieure en nombre, attaque dans le sens de la flèche, repousse la cavalerie romaine à l'aile droite, puis passe derrière le front des Romains pour détruire la cavalerie à l'aile gauche, et tomber enfin dans le dos de l'infanterie romaine. L'offensive romaine arrêtée, la garde carthaginoise s'avance, à droite et à gauche, le long des flancs des Romains et leur barre le chemin. Les Romains sont perdus



Devant le front des 55.000 hommes de troupes pesamment armées, il groupa 8.000 hommes de troupes légères qui devaient engager le combat, gardant comme réserve 2.600 hommes de troupes lourdes et 7.400 de troupes légères. Annibal ne disposait, en fait de troupes lourdes, que de 32.000 hommes; il avait, en outre, 8.000 hommes de troupes légères et 10.000 cavaliers. Seule sa cavalerie était supérieure en nombre à celle des Romains.

Ceux-ci s'étaient rangés en bataille avant l'arrivée d'Annibal et avaient donc pu choisir la meilleure position. Ils se déployèrent à distance convenable, face à la mer, et Annibal se vit contraint de se placer le dos au rivage, sur la bande de terre que lui avaient laissée les Romains. L'intention de ces derniers était de jeter à la mer, dans une poussée irrésistible, Annibal et son armée.

Annibal groupa ses troupes suivant le principe d'Epaminondas : « Celui qui a l'avantage de la supériorité numérique à l'endroit décisif de la bataille remporte la victoire. » Il s'était dit que cet endroit décisif serait sur le flanc droit ou sur le flanc gauche de la cavalerie romaine. Pour des raisons géographiques que nous verrons plus tard, il choisit le flanc droit. Il avait lui-même de la cavalerie lourde et de la cavalerie légère. A l'extrême pointe de son aile droite, il plaça donc sa cavalerie légère, des Numides, mais conserva à l'aile gauche la majeure partie de la lourde cavalerie carthaginoise.

Ces cavaliers, tout spécialement exercés, étaient commandés par Asdrubal, le fameux chef de cavalerie de l'Antiquité. C'est entre ces deux flancs de cavalerie qu'il établit son propre front, commettant une faute capitale, du moins suivant l'avis des informateurs romains. Les 20.000 Ibères et Gaulois — troupes auxiliaires médiocrement exercées qu'il venait tout récemment de décider à lutter contre les Romains, leurs maîtres, et d'incorporer dans son armée — devaient former le front qui aurait à soutenir et arrêter le choc des Romains. Il les disposa en douze rangées. Ses 8.000 hommes de troupes légères étaient placés devant le front, comme chez les Romains. Toutefois, Annibal sépara en deux groupes ses troupes d'élite, sa garde carthaginoise, composée de 12.000 hommes, et les plaça aux extrémités des ailes du front, derrière la cavalerie. Lorsque les informateurs apportèrent cette nouvelle aux Romains, le commandant en chef pensa que le cœur manquait à Annibal et qu'il voulait soustraire à la bataille ses meilleures troupes.

### La fin approche

Sous des auspices si favorables, les Romains poussèrent des cris de joie et, courant à leur perte, s'élancèrent au combat. Au bout de quelques minutes, Asdrubal avec sa cavalerie, mieux entraînée et supérieure en nombre, infligeait aux cavaliers romains de l'aile droite le sort que les Romains pensaient réserver à toute l'armée d'Annibal. Derrière l'aile droite des Romains coule l'Aufidus. Asdrubal rejette la cavalerie romaine sur cette rivière et lui coupe ainsi la retraite. Ceux qui ne sont pas tués sont jetés dans la rivière. Après ce premier succès partiel, Asdrubal ne s'élance pas sur l'arrière de l'armée romaine, comme beaucoup d'autres l'eussent fait à sa place; mais, suivant exactement les ordres donnés par Annibal, il passe derrière tout le front des Romains pour prendre à revers leur cavalerie placée à l'aile gauche et engagée dans des

escarmouches avec la cavalerie numide.

Entre temps, l'infanterie romaine s'était impétueusement élancée. Annibal avait donné l'ordre à ses Ibères et à ses Gaulois d'esquiver le choc. Ces troupes auxiliaires n'auraient d'ailleurs pu, avec leurs armes inférieures à celles des Romains, soutenir celui-ci. Ils se retirèrent donc pas à pas, cependant que les 12.000 hommes de la garde carthaginoise dont les Romains pensaient qu'elle devait être ménagée s'avançaient, sans toutefois entrer d'abord en contact avec l'ennemi. Ils dépassèrent ainsi les pointes des deux ailes romaines, manœuvre que rien ne put empêcher, puisque l'armée romaine n'avait plus de cavalerie aux deux ailes. En effet, Asdrubal a également exterminé la cavalerie romaine à l'aile gauche et, se joignant aux cavaliers numides, il a fait demi-tour et galope maintenant dans le dos de l'armée romaine. Flèches, javelots, balles de fronde atteignent à revers les triaires qui font volte-face et essaient d'enfoncer la cavalerie carthaginoise. Mais, au même moment, les deux flancs de l'infanterie romaine ont aperçu le danger que leur réserve la manœuvre de la garde carthaginoise. Les manipules des deux flancs romains se tournent alors contre la garde ennemie.

### Trop tard!

Celle-ci oblique maintenant contre le flanc de l'armée romaine. L'offensive des Romains est arrêtée. Annibal donne aux Ibères et aux Gaulois le signal de passer à la contre-attaque.

Les Romains se voient cernés de quatre côtés. Toute tentative pour faire une trouée demeure vaine. Il ne leur reste plus qu'à mourir. Le soir de cette journée, il n'y avait plus dans la plaine d'Apulie que 3.000 soldats romains échappés du carnage. Ils ne doivent leur vie qu'au dégoût qui, après la victoire, a saisi les troupes d'Annibal devant tout ce sang répandu.

Pourquoi, après avoir exterminé l'armée romaine, Annibal n'a-t-il pas marché sur Rome, et comment lui, l'invincible, finalement a-t-il succombé, c'est là une autre histoire!

Leuctres et Cannes sont les deux batailles de l'Antiquité qui excitent le plus l'admiration parce que c'est la volonté et l'idée qui y ont amené la victoire écrasante. A Leuctres, le vainqueur avait des troupes aussi fortes que celles du vaincu; cependant, Epaminondas a vaincu une armée qui passait pour invincible. A Cannes, c'est le plus faible qui a vaincu le plus fort. Les deux vainqueurs se distinguaient par les mêmes qualités. Leur préparation morale et intellectuelle était la meilleure; ils avaient les meilleures troupes d'élite et la meilleure cavalerie.

C'est le mérite des Allemands d'avoir fait renaître Leuctres et Cannes de la poussière des siècles. Dans les deux cas, ils y furent poussés par la nécessité. Frédéric le Grand, qui fit revivre l'attaque de flanc d'Epaminondas, ce qu'on appelle l'ordre oblique, avait à lutter contre des troupes plus fortes encore que celles qu'eut à combattre Annibal; et le général-feldmaréchal comte Schlieffen qui reconstruisit en 1909 la bataille de Cannes y a été poussé par la crainte que, dans une guerre future, l'Allemagne n'eût à combattre sur de nombreux fronts et contre un ennemi supérieur en nombre.

### Ici apparaît l'« école allemande »

Le général-feldmaréchal et chef de l'état-major général exposa aux offi-



### Sedan

la fin de Napoléon III. Noir: Français; rouge: Prussiens. « La plus magnifique opération que puisse combiner un commandant en chef, c'est de réunir sur le champ de bataille des éléments séparés de son armée. » Ces paroles du feldmaréchal de Moltke, le vainqueur de Sedan (1er septembre 1870), ont été le leitmotiv de la plus grande bataille d'encerclement du XIXe siècle. Les troupes allemandes se trouvaient au nord, à l'ouest et au sud de la place forte déjà avant la bataille; le gros de l'armée allemande, concentré à l'est, sur la Givonne. La bataille dura douze heures. Du sud-est, les Allemands refoulèrent les Français dans Sedan. Ceux-ci tentèrent en vain, à deux reprises, de percer les lignes. La cavalerie allemande leur enleva toute possibilité d'échapper vers le nord-ouest ou vers le sud-ouest. Toute l'armée française dut capituler. Ses pertes s'élevèrent à 121.000 hommes (dont 104.000 prisonniers), 2.830 officiers, 39 généraux. Les pertes allemandes atteignirent le chiffre de 2.832 hommes, 190 officiers. L'empereur des Français remit son épée



### Tannenberg

la seule bataille d'extermination de la Grande Guerre. Rouge: Les Allemands. Position initiale, le 23 août 1914. Deux généraux, Ludendorff et Hindenburg, interviennent dans la lutte au moment où les troupes allemandes commencent à reculer. Hindenburg ordonne de faire volte-face et de passer à la contre-offensive. La bataille d'encerclement s'acheva par la victoire de l'Allemagne (Au milieu, en haut: Allenstein; à gauche, en haut: Tannenberg; en bas, à droite: Ortelburg,



La position finale, le 31 août 1914. Hindenburg et son chef d'état-major, Ludendorff, ont concentré toutes les troupes disponibles au nord et à l'ouest sur le point décisif, au voisinage de Tannenberg. Il avait fallu des jours pour opérer cette jonction. Ortelburg est maintenant le centre de l'encerclement allemand. L'armée allemande du sud-ouest dépasse Ortelburg, empêchant ainsi les armées russes du sud de se joindre aux groupes d'armées du nord. Du nord-ouest, l'encerclement resserre toujours plus étroitement son étreinte autour des Russes. 100.000 Russes furent faits prisonniers. Le commandant en chef des forces russes se suicida



ciers allemands, à l'aide d'un exemple clair et frappant, l'idée de l'extermination du plus fort par le plus faible. Cannes et Leuctres forment les deux points de départ de l'école allemande. C'est en s'inspirant des idées de cette école, dont le chef spirituel est Frédéric le Grand, que Gneisenau et Blücher, Moltke, Ludendorff et Hindenburg ont gagné les plus grandes batailles d'extermination du XIX<sup>e</sup> siècle : Waterloo (1815), Sadowa (1866), Sedan (1870), Tannenberg (1914). Après la défaite de l'Allemagne en 1918, on a pu enlever aux Allemands leurs armes, mais non la volonté et la pensée. Dans la petite armée de 100.000 hommes de l'après guerre, la volonté, la science de la guerre d'extermination restaient aussi fortes qu'auparavant. C'étaient là des propriétés allemandes inaliénables. Dans les sombres années qui ont suivi la défaite, ces paroles de Schlieffen ont reconforté l'âme des 100.000 soldats allemands : « Les armes, la façon de combattre ont totalement changé depuis 2.000 ans. On ne combat plus corps à corps avec des glaives courts, mais on tire l'un sur l'autre à des milliers de mètres. L'arc a été remplacé par le canon à recul, la fronde par la mitrailleuse... Cependant, les conditions de la bataille sont restées les mêmes dans leurs grandes lignes. La bataille d'extermination peut être conçue d'après le même plan qu'Annibal avait imaginé dans des temps reculés. Le front ennemi n'est plus le but de l'attaque principale... L'essentiel est d'enfoncer les flancs... L'extermination s'achève par une attaque dans le dos de l'ennemi. »

#### Napoléon fut-il un second Annibal ?

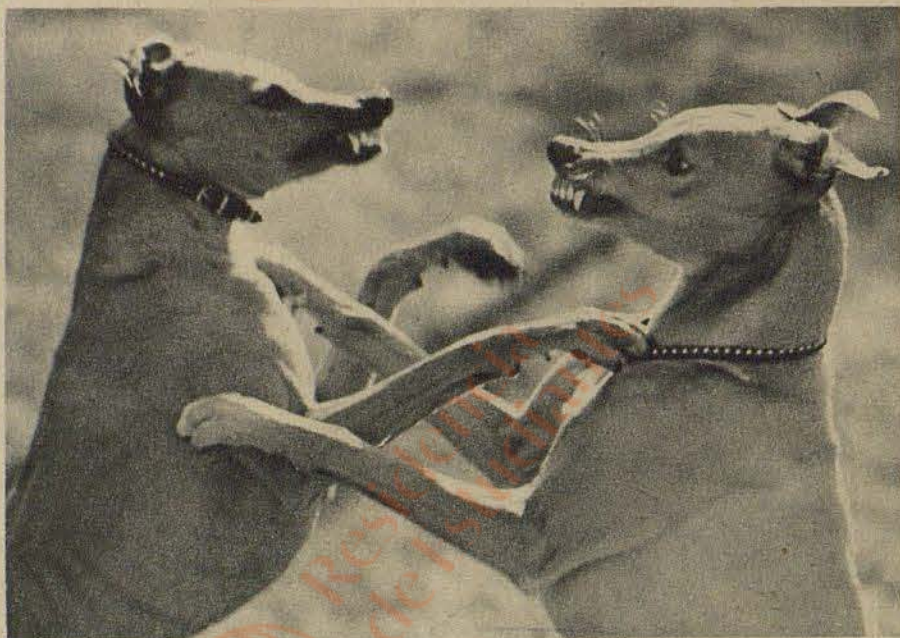
A côté des grands chefs de guerre de l'école allemande, seul Napoléon présente une certaine analogie avec Annibal. La fougue juvénile avec laquelle il a traversé les Alpes et vaincu à Marengo impose la comparaison. Pourtant, elle n'est pas tout à fait exacte sur certains points essentiels. C'est par le calme avec lequel ils acceptent des positions en apparence défavorables que Napoléon et Annibal se ressemblent le plus. Annibal a combattu le dos à la mer ; de même le Corse aimait à déployer ses lignes le dos à la capitale ennemie. Ce qui pouvait sembler un désavantage se changeait presque toujours en avantage, parce qu'ainsi Napoléon coupait à l'adversaire les ressources du pays. Les deux grands capitaines se ressemblaient aussi par leur volonté d'attaquer l'ennemi à revers. Ce qui les distingue surtout l'un de l'autre, c'est qu'Annibal aimait la méthode et que Napoléon la méprisait. Quand Annibal remporte la victoire, c'est toujours contre des forces numériques supérieures. Napoléon, au contraire, n'a remporté qu'une seule fois la victoire contre un ennemi supérieur en nombre. Napoléon a perdu la bataille qui décida de son empire (Waterloo), parce qu'il laissa échapper l'occasion, qui s'offrait d'elle-même, d'encercler l'ennemi comme le faisait Annibal. Il a été battu par Blücher et Gneisenau suivant les principes de l'école allemande. Il serait donc erroné de croire que Napoléon ait consciemment agi, contre la leçon donnée par Annibal, en commettant ses fautes capitales. A l'époque de Napoléon, l'enseignement donné par Cannes ne se montrait pas encore aussi nettement que, cent ans plus tard, les Allemands devaient le faire apparaître. Il fallut les longs travaux de l'école allemande pour permettre de comprendre clairement la leçon du passé.

(A suivre.)

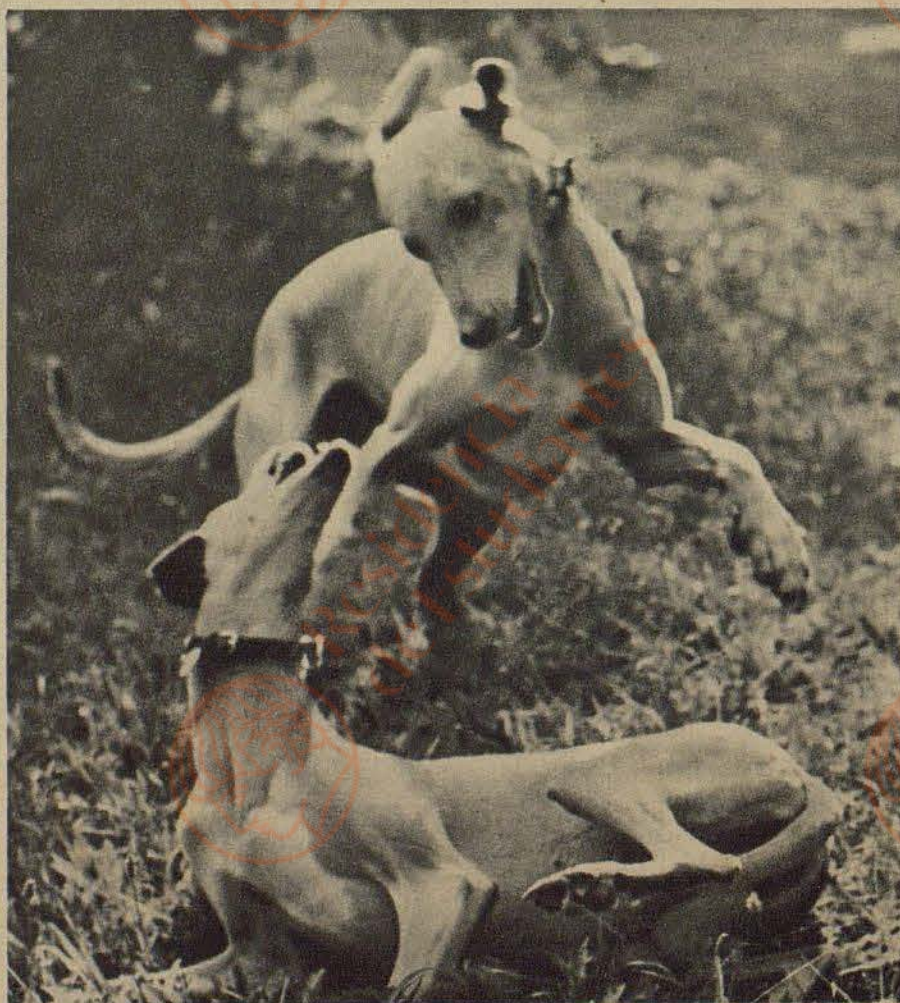
## Chiens déchainés...



Prendre deux jeunes lévriers, les conduire dans une immense prairie vierge et les abandonner à eux-mêmes...



Que feront-ils alors ? Ils gambaderont, fous de joie ; ils japperont de plaisir. Ils se dresseront et s'embrasseront, tels deux ivrognes complotant quelque coup audacieux. Ils courront l'un après l'autre, rouleront comme des boules, exécuteront des sauts périlleux. Prendre deux jeunes lévriers... Clichés : Hein Gorny



Suite de la page 43

## La grande bataille du désert

tentative désespérée pour desserrer l'étreinte germano-italienne, tentative dirigée cette fois vers l'est. En même temps, nous avions réussi, à Halfaya, à convaincre la division hindoue qu'elle attaquait en pure perte nos positions. Elle se retira d'ailleurs, dès le 17 juin, vers l'est d'où elle était venue.

A partir de ce moment, les pièces de défense et les tanks allemands et italiens, puissamment secondés par l'aviation de l'Axe, frappèrent les unités blindées anglaises à coups redoublés. La 7<sup>e</sup> division blindée, comprenant 4 détachements de 50 à 60 tanks chacun, put entreprendre une « retraite victorieuse » avec les 24 tanks en bon état qui lui restaient. Le 18 juin au soir, les Britanniques et leur chair à canon étaient revenus à leur point de départ du 15 juin, mais il y avait tout de même quelque chose de changé : à l'appel, étaient portés manquants plusieurs centaines d'hommes, 249 chars de combat, 74 camions, 10 pièces d'artillerie, un grand nombre de mitrailleuses de toute sorte, des fusils, des munitions, des équipements, un nombre imposant d'avions et que sais-je encore ? Toutes choses tombées en trois jours de lutte aux mains de nos alliés et dans les nôtres.

Il ressort des déclarations faites par les prisonniers et des bavardages imprudents de la radio anglaise (dès le premier jour de bataille) que, par cette attaque de grand style, les Britanniques avaient le dessein de : 1) s'unir à leurs forces cernées à Tobruk ; 2) dégager la frontière égyptienne de la pression germano-italienne ; 3) pousser jusqu'à Benghazi, Tripoli, et de là jusqu'à Tunis et peut-être plus loin encore ; 4) effacer l'impression désastreuse produite en Angleterre et dans les pays amis par les défaites successives de Yougoslavie, de Grèce et de Crète, et 5) impressionner l'opinion publique américaine par les exploits britanniques dans le domaine militaire.

« Les Anglais ont su frapper au moment opportun. Et cette fois, le coup sera décisif. Les Allemands se sont montrés très nettement au-dessous de leur tâche. Il n'est pas impossible qu'après cette offensive victorieuse nous avançons jusqu'à la frontière tunisienne. A l'heure actuelle, il n'est pas un seul but en Afrique du Nord que nous ne puissions atteindre », disait la radio de Londres, le 15 juin.

« Nous nous sommes livrés à un bluff admirable. Les Allemands ont cru que Wavell avait l'intention de rééditer sa manœuvre contre les Italiens. En réalité, après avoir réussi notre tâche, qui était de forcer les Allemands à se déployer afin de leur causer de lourdes pertes, nous nous sommes retirés sur nos positions de départ. On peut voir dans cette opération la victoire de l'esprit. »

Voilà ce que déclarait la radio londonienne le 18 juin.

#### 20 juin

Toutes choses ont repris leur cours normal. On se ressent de nouveau des effets de la chaleur, de nouveau on mène un combat sans issue contre les moustiques. Et, sur le champ de bataille, on recueille encore et toujours des trophées.

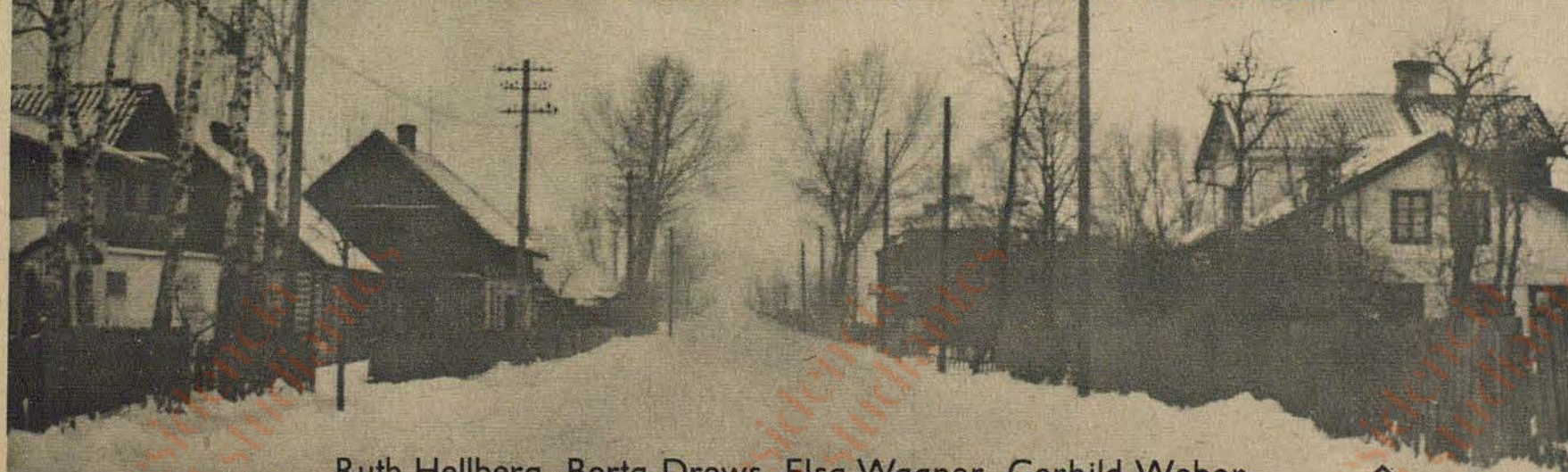
Les lettres que j'avais écrites il y a près de huit jours sont restées dans ma poche ; je les ouvre. Et j'ajoute un post-scriptum : « Tout va bien. Ma santé est des meilleures. Je suis heureux d'avoir été de ceux qui ont infligé aux Anglais de Sollum la raclée qu'ils méritaient ! »





# HEIMKEHR

PAULA WESSELY · PETER PETERSEN · ATTILA HÖRBIGER



Ruth Hellberg, Berta Drews, Elsa Wagner, Gerhild Weber  
Carl Raddatz, Werner Fütterer, Otto Wernicke

Scénario de Gerhard Menzel · Musique de Willy Schmidt-Gentner

**Production Erich von Neusser**

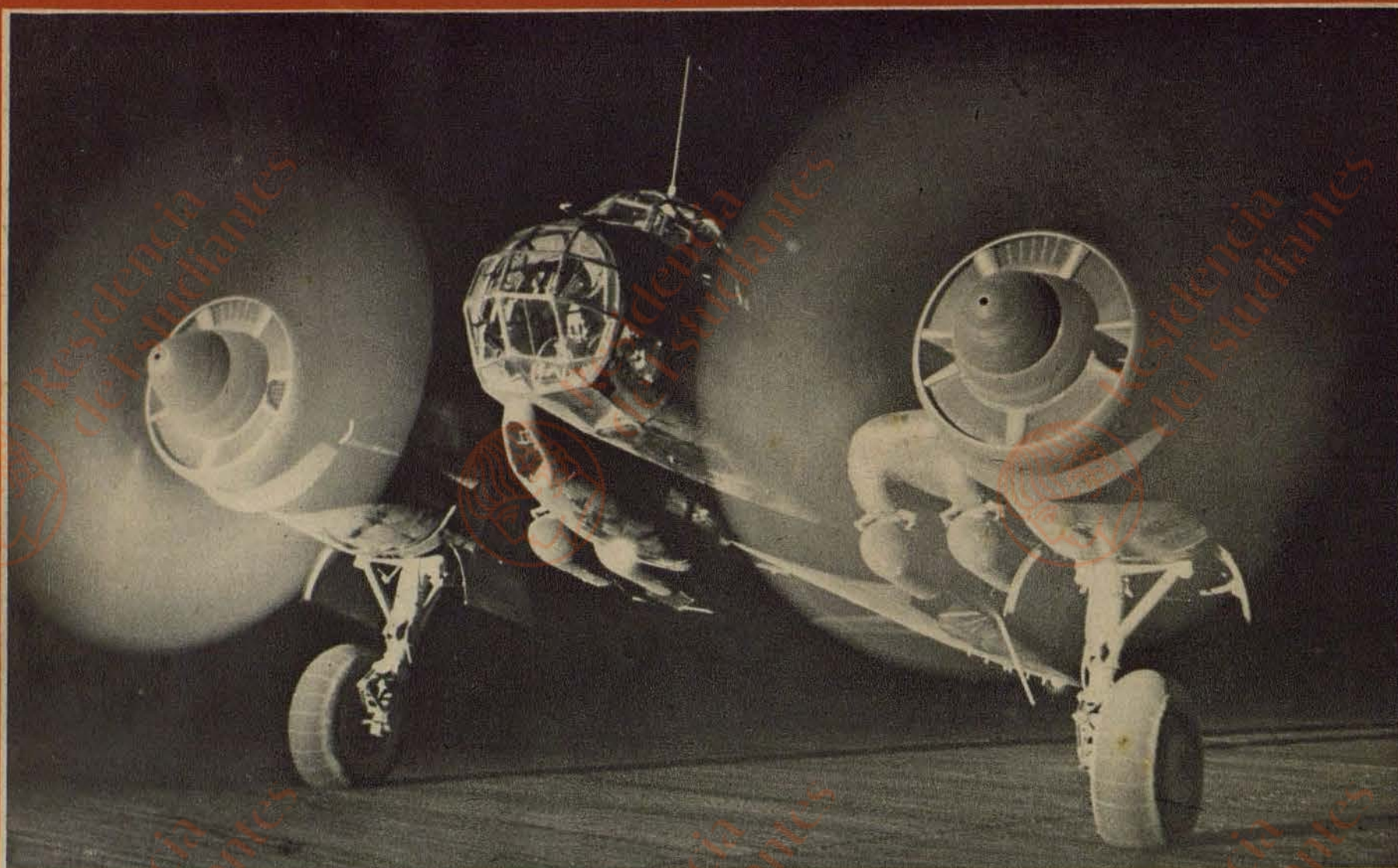
**Mise en scène de Gustav Ucicky**

**Un film viennois de Gustav Ucicky, distribué par Ufa**





# Signal



**Otez les cales !**

**- Vol de nuit**

Les bombes du Ju 88 ont été chargées. Le vrombissement des hélices semble être la chanson du tonnerre. La lumière des phares du port aérien tisse autour de l'axe des moteurs, qui tournent à grande allure, des cercles étincelants; et maintenant, le gigantesque oiseau de métal roule rapidement sur la piste; les roues quilltent le sol; la silhouette suspendue s'est déjà évanouie dans l'ombre de la nuit. Un bombardier, puis un autre... Tous disparaissent dans la même direction, contre l'Angleterre qui s'était illusionnée en pensant que les attaques à l'Est ralentiraient la cadence des raids allemands sur l'île. Clichés: Stempka, PK